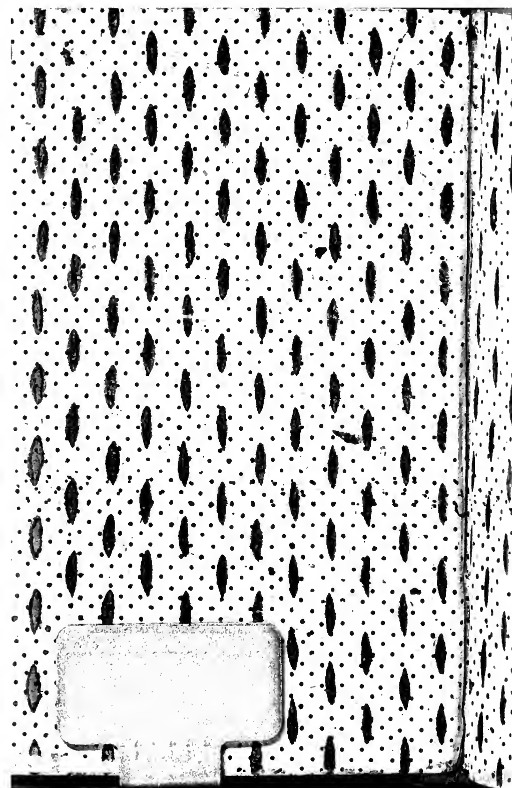
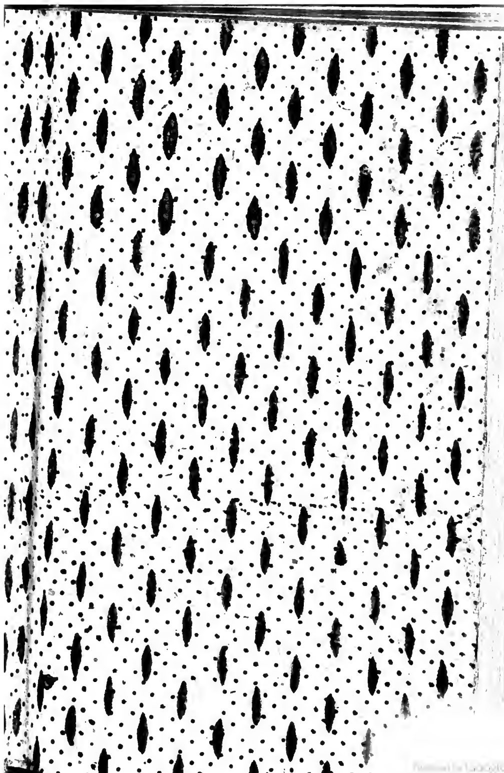
image
not
available





C I

H

Traductio

PAR I

Sur l'Editi
avec figure

DÉ

A M

F

S

TO

A

Chez PA

CLARISSE
HARLOWE.

Traduction nouvelle & seule complète ;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson ; *avec figures d'après* M. Chodoviecki *de Berlin.*

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

——— *Humanos mores nosse volenti*
Sufficit una Domus.

TOME TROISIEME.





A GENÈVE,

Chez PAUL BARDE, Impr. Libr.

MDCCLXXXV.

H

CLAR

L

Miſs Clar

Je reviens
nade du m
ponſe de N
pour lui au
ait avec lu
papier, ca
cette circo
genou & l
par un fe
qui elle e
voir!

Qu'on
bonne he
gnement!
ſe fait un

Tom

HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

LETTRE I.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mercredi, à 9 heures du matin.

JE reviens dans le moment de ma promenade du matin, & j'ai déjà trouvé une réponſe de M. Lovelace à la lettre que je mis pour lui au dépôt hier au ſoir. Il faut qu'il ait avec lui une plume, de l'encre & du papier, car elle eſt datée du taillis; avec cette circonſtance, qu'il l'a écrite ſur un genou & l'autre à terre. Mais ce n'eſt pas par un ſentiment de reſpect pour celle à qui elle eſt adreſſée, comme vous allez voir!

Qu'on a raiſon de nous inſtruire de bonne heure à tenir ce ſexe dans l'éloignement! Un cœur ſimple & ouvert, qui ſe fait une peine de déſobliger, ſe laiſſe

facilement, je le vois, mener plus loin qu'il ne veut. Il n'a que trop de penchant à se laisser gouverner par les mouvemens d'un caractère hardi, qui prend droit des moindres avantages pour augmenter ses prétentions. Rien n'est si difficile, ma chère, pour une jeune personne d'un bon naturel, que de refuser lorsqu'elle est sans défiance. L'expérience peut bien resserrer le cœur & l'endurcir, quand il a eu à souffrir de sa folle facilité: & la justice le veut ainsi, sans quoi l'inégalité seroit trop choquante dans notre commerce avec le monde.

Pardonnez ces graves réflexions. Cet homme m'a blessé le cœur au vif. Je vois que sa douceur n'étoit qu'artifice. L'emportement & un caractère hautain pareil à ceux que je n'ai que trop appris à connoître dans ma famille, sont chez lui la nature. Dans la disposition où je suis, je doute que je sois jamais capable de lui pardonner; car certainement rien ne peut excuser son impatience, après ne lui avoir donné cette attente qu'avec réserve, & en gardant la liberté de la révoquer. Moi! souffrir tout ce que je souffre par lui, & me voir traitée néanmoins comme si j'étois obligée de supporter encore des insultes de lui! mais prenez la peine de lire sa lettre, que j'enferme ici.

A MISS CLARISSE HARLOWE.

« Grand dieu !

Que faut-il que je devienne ! où trouverai-je la force de ſoutenir ce renverſement de mon eſpérance ? ſans cauſe, ſans raiſon nouvelle ! .... J'écris ſur un genou, l'autre plié dans la fange ; les pieds engourdis d'avoir erré dans le fond de la nuit au travers des plus épaiſſes roſées qui ſoient jamais tombées ; mes cheveux & mon linge trempés de la froide gelée blanche qui dégoute ſur eux, à la première pointe du jour ; — avant que le ſoleil ſoit levé & puiſſe me ſécher ! — puiſſe-t-il ne ſe lever jamais, s'il ne doit pas apporter quelque ſoulagement à mon ame plongée dans la nuit du déſeſpoir. La meſure des tranſports de joie que vous m'aviez inſpirée, trompeuſe toujours aimable, eſt celle de mes angoiſſes préſentes.

(¶) O femme ſi chérie de moi ! — Mais vos excuſes mêmes ne ſont-elles pas autant d'aveux que vos prétextes ſont inexcuſables ? Je ne ſais ce que je dois écrire. .... ce valet, dites-vous, ſur votre chemin ! par le grand Dieu du ciel, ce valet n'étoit pas, n'oſeroit pas, ne peut pas être ſur votre chemin ! — Malédiction ſur la froide

excuſe que vous alléguez, pour m'enlever une eſpérance dont j'étois ſi tranſporté! (5)

Eſt-il donc vrai que *vous touchiez au moment critique & déciſif* entre vos parens & vous? & n'eſt-ce pas une raiſon pour moi, d'attendre plus que jamais l'entrevue qui m'avoit été promiſe?

Je *puis écrire librement mes idées*, dites-vous! Non, non, cela eſt impoſſible. Impoſſible, que j'écrive la centième partie de mes penſées & de mes craintes.

O ſexe plein d'irréſolution! ſexe ami du changement! Mais ſe peut-il que Miſs Clariſſe.....

Pardonnez, Mademoiſelle; dans mon trouble, je ne ſais ce que j'écris.

Cependant, je dois inſiſter, j'inſiſte ſur votre promeſſe, ou du moins ſur la bonté de juſtifier par des meilleures excuſes votre manque de parole, ou de me convaincre que des raiſons étrangères, plus fortes que celles que vous me préſentez, vous y ont forcée. C'eſt à celui à qui l'on a donné une promeſſe, & une promeſſe précédée d'une délibération, qu'appartient le droit d'en diſpenſer, à moins qu'il ne ſoit ſurvenu d'ailleurs quelque néceſſité apparente, qui a ôté abſolument le pouvoir de la remplir.

La première promeſſe que vous m'ayez

jamais faite! une promeſſe à laquelle, peut-être, la mort & la vie ſont attachées! mon cœur ſuccombe ſous l'accablante idée du barbare traitement dont vous êtes menacée en haine de moi.

Vous préféreriez la mort à Solmes, (que mon ame eſt révoltée d'une odieuſe concurrence!) O la bien aimée de mon cœur! qu'eſt-ce que tout cela, que des mots? & des mots de quelle bouche..... de la plus charmante & la plus adorable.... qui? une infidèle à ſa promeſſe: faut-il vous donner ce nom? Après cet exemple de la légèreté avec laquelle vous vous diſpenſez d'acquitter votre première promeſſe, comment pourrai-je me repoſer ſur une aſſurance combattue par des devoirs ſuppoſés, par une perſécution plus enflammée que jamais, & par une haine ouvertement déclarée contre moi!

Si vous voulez, ma plus chère vie, prévenir mon déſeſpoir, ou du moins des ſuites déſeſpérées, rendez-moi l'eſpérance, en renouvelant votre promeſſe. C'eſt ma *deſtinée* qui touche véritablement à *ſon point critique*.

Pardon, chère Clariſſe, je ſais que j'ai eu tort de vous écrire dans le moment des plus cruelles angoiſſes de mon ame. En vous écrivant au premier rayon de

clarté qui m'a servi à lire votre lettre, & cette imprévue & accablante annonce! je n'ose relire ce que j'ai écrit. Il faut que je porte au dépôt l'expression de mon désespoir. Il servira à vous faire connoître l'excès de mes craintes, que cet oubli de votre première promesse ne soit pour moi le prélude du plus grand de tous les malheurs. D'ailleurs, n'ayant point d'autre papier, je ne puis quand je le voudrois, recommencer ma lettre: dans ce lieu sombre, mon ame est sombre, & toute la nature autour de moi est ténébreuse & sombre comme elle. Ma confiance est dans votre bonté. Si la chaleur de mes transports attire votre mécontentement plutôt que votre pitié, vous faites injure à l'excès de mon amour, & je comprendrai trop bien que je suis menacé d'être sacrifié à plus d'un perfide ennemi. Patience & pardon, très-chère Clarisse: je ne parle ici que de Solmes & de votre frère. Mais si, consultant votre générosité ordinaire, vous excusez mes transports, & me renouvelez la promesse d'une entrevue; que ce Dieu, que vous faites profession de servir, & qui est le Dieu de la vérité & de la foi des promesses, vous récompense de l'une & de l'autre faveur, & d'avoir rendu la vie, avec l'espérance, à celui qui vous adore

toujours, mais qui eſt preſque au déſeſpoir. „

LOVELACE.

Dans la grotte de lierre du taillis, à la première pointe du jour.

Voici la réponſe que je vais lui rendre.

Mercredi matin.

“Je ſuis étonnée, Monſieur, de la liberté de vos reproches. Importunée, fatiguée par vos inſtances, qui m'ont arraché, contre la bienſéance & mon inclination, un conſentement pour une entrevue ſecrète, dois-je être en butte à vos attaques, à vos injures & à vos réflexions ſur mon ſexe, parce que je me ſuis crue obligée par la prudence de changer de réſolution? Liberté que je m'étois réſervée, lorſque je vous ai donné cette eſpérance, qu'il vous plaît d'appeler promeſſe. J'avois aſſez de preuves de l'emportement de votre caractère avec d'autres que moi, mais il eſt peut-être heureux pour moi d'en avoir perſonnellement une qui m'aprenne que vous êtes homme à ne pas m'épargner plus, quand je ſuis les avis de ma raiſon, que vous ne faites les autres, parce qu'ils veulent m'amener aux vues de la leur. Deux motifs doivent vous avoir ici gouverné, ma facilité & votre propre préſomption.

Puiſque la découverte que vous croyez avoir faite de l'une vous en a fait abuſer au point de tant montrer l'autre, j'en conçois de trop ſérieuſes allarmes, pour ne pas ſouhaiter & demander que votre lettre d'aujourd'hui ſoit le terme de toutes les peines que vous avez eſſuyées de la part, ou à l'occaſion de „

Votre humble ſervante

CL. HARLOWE.

Je me crois sûre de votre approbation, ma chère, lorſque je mets de la fermeté dans mes lettres, ou dans mes diſcours, n'importe à qui ils s'adreſſent. Malheureuſement je n'ai que trop de raiſons de la montrer, puiſque j'ai affaire à des perſonnes qui meſurent leur conduite avec moi, non pas ſur la décence & la juſtice, mais ſur le degré de douceur & de facilité que me prête leur opinion. Juſqu'à ces derniers temps on a vanté ces qualités dans mon caractère, mais l'éloge eſt toujours venu de ceux qui ne m'ont jamais donné ſujet de leur rendre le même compliment. Quelques perſonnes en ont agi avec moi comme ſi elles penſoient que l'excès de douceur & de patience, d'un ſeul côté, étoit abſolument néceſſaire pour que nous fuſſions bien enſemble ; auſſi ont elles tou-

jours pris ſoin de me devoir cette obligation plutôt que de me l'impoſer. Vous m'avez fait entendre que le reſſentiment n'étant point naturel à mon caractère, il me ſera impoſſible de le conſerver longtemps. Cela peut être vrai pour ma famille; mais non pas pour M. Lovelace, je vous l'aſſure.

Mercredi à midi, 29 Mars.

Nous ne pouvons guères répondre de l'avenir. Mais pour vous convaincre que je ſuis capable de tenir ma réſolution du côté de M. Lovelace, quelque vive que ſoit ma lettre, & quoiqu'il y ait trois heures qu'elle eſt écrite, je vous proteſte que je n'en ai pas le moindre regret, & que je ne penſe point à l'adoucir, ce qui dépendroit de moi, puiſque je viens de remarquer qu'elle eſt encore au dépôt. Cependant je ne me ſouviens point d'avoir jamais rien fait dans la colère, dont je ne me ſois repentie une demi-heure après; & que je n'aie rappelé à l'examen beaucoup plutôt, pour m'aſſurer ſi j'avois tort ou raiſon.

Pendant le répit qui m'eſt accordé juſqu'à mardi, j'aurai du moins le loiſir de me reconnoître, pour ainſi dire, & de réfléchir ſur ce que j'ai à faire, ſur ce que je puis faire. L'inſolence de M. Lovelace me fera ſonder mon cœur ſérieuſement, non

pas que je croie pouvoir craindre mon averſion pour M. Solmes; je ſuis sûre que c'eſt une entrepriſe au-deſſus de mes forces; mais ſi je romps abſolument avec M. Lovelace, & ſi j'en donne des preuves convaincantes à mes parens, qui ſait s'ils ne me rendront pas leur amitié, & ſi leurs vues pour l'autre ne s'évanouiront pas inſenſiblement? Peut-être obtiendrai-je du moins un peu de repos, juſqu'à l'arrivée de mon couſin Morden. Je penſe à lui écrire, ſurtout depuis que j'ai appris de M. Lovelace que mes parens l'ont déjà fait pour le prévenir.

Mais avec tout mon courage, je ne m'occupe pas ſans trembler de mardi prochain, & des ſuites de ma fermeté; car je ſerai ferme, ma chère, & je rappelle toutes mes forces pour ce grand jour. On me répète ſans-ceſſe qu'ils ſont réſolus d'employer toutes ſortes de voies pour triompher de ma réſiſtance. Je me prépare auſſi à ne rien épargner pour triompher de leurs violences. Terrible combat entre des parens & leur fille, où, quelles qu'en puiſſent être les ſuites, chacun des deux partis eſpère laiſſer l'autre ſans excuſe!

Comment dois-je m'y prendre? aidez-moi de vos conſeils, ma chère: il eſt certain qu'il y a quelque part d'étranges torts,

pour que des parens jusqu'aujourd'hui pleins d'indulgence paroissent cruels aux yeux de leur enfant ; & qu'une fille dont la soumission & le respect ont toujours été irréprochable, passe à leurs yeux pour une rebelle ! O mon frère ! cœur ambitieux & violent ! de quels malheurs il s'expose à répondre de l'un & de l'autre côté !

Ayez la bonté, ma chère, de vous souvenir que la date de votre dernière lettre est samedi dernier. C'est aujourd'hui mercredi, & je trouve encore au dépôt toutes les miennes. Ne me privez pas de vos conseils. Ma situation est extrêmement embarrassante. Mais je suis sûre que vous m'aimez encore : & que ce n'est pas une raison de m'aimer moins. Adieu ma tendre & généreuse amie.

CL. HALROWE.

LETTRE II.

Miss Howe à Miss Clarisse Harlowe.

Jeudi, 30 *Mars*, *à la pointe du jour.*

C'EST accident & non pas négligence qui a occasionné un silence aussi long.

Dimanche au ſoir, il eſt venu à ma mère un exprès de la part de Mde. Larkin, dont je vous ai marqué la ſituation dans une de mes lettres précédentes, & qui la preſſoit inſtamment de retourner la voir. Cette pauvre femme étoit toujours effrayée de la mort; c'eſt une de ces imaginations foibles, qui ſe perſuadent, que faire ſon teſtament eſt le préſage infaillible de ſa fin. Elle avoit toujours répondu, lorſqu'on l'avertiſſoit de ſonger à cet acte néceſſaire, qu'elle n'y ſurvivroit pas long-temps; & l'on ſeroit tenté de croire qu'elle s'eſt crue obligée de vérifier ſes paroles: (¶) car quoiqu'elle fût depuis long-temps alitée & infirme, & en quelque ſorte uſée, cependant elle croyoit aller de mieux en mieux, juſqu'au moment où, cédant enfin aux inſtances, elle a fait ce teſtament. Depuis, venant à ſe rappeler ſon pronoſtic tant répété, & ſes craintes amenant en effet le mal qui en étoit l'objet, comme cela arrive ſouvent, ſurtout dans la petite vérole, elle n'a fait qu'aller de mal en pis; & elle a ſongé plus d'une fois à le brûler, eſpérant par là ſe rétablir (§).

Elle a fait dire à ma mère que les médecins l'avoient condamnée, mais qu'elle ne pouvoit mourir ſans l'avoir vue. J'ai repréſenté à ma mère que ſi elle ſouhaitoit qu'elle ſe rétablît encore, s'il reſtoit quelque eſpérance,

rance, c'étoit une raiſon pour ne pas la voir. Ma mère s'eſt obſtinée à vouloir partir; & ce qu'il y a de pis, elle a voulu que je fuſſe du voyage, & cela ſans m'en avertir qu'une heure avant notre départ. Si j'avois eu plus de temps pour faire valoir mes raiſons, il eſt bien sûr que j'en aurois été diſpenſée. Mais dans cette précipitation, c'étoit une ſorte de néceſſité que mes préparatifs pour lui obéir ſuiviſſent de près ſes ordres! ordres abſolus, & bien déplacés dans une occaſion auſſi ſérieuſe! J'ai voulu le repréſenter, mais on ne m'a pas écoutée: on a répondu qu'on n'avoit jamais vu fille auſſi portée à contredire; que j'étois toujours la femme ſage, qu'on étoit toujours la folle: mais que pour cette fois, on exigeoit de la complaiſance.

Je ne puis donner qu'une explication à ce caprice de ma mère. La voici. Elle vouloit ſe faire eſcorter de M. Hickman qui le lui avoit offert, &, je crois, (que je voudrois en être sûre!) lui procurer le plaiſir de paſſer le jour en ma compagnie, autant que je puis entrevoir, pour m'en faire éviter une plus mauvaiſe. Le croiriez-vous, ma chère? auſſi sûr que votre exiſtence, elle tremble pour ſon favori; depuis la longue viſite, quoique bien par haſard, que votre Lovelace m'a rendue pendant ſon abſence, la dernière fois qu'elle alla

chez Mde. Larkin. Je me flatte, ma chère, que vous n'en êtes pas jalouse aussi. Mais, réellement, il m'arrive quelquefois, lorsque je suis fatiguée d'entendre louer Hickman plus qu'il ne mérite, de me venger un peu en louant dans Lovelace des qualités personnelles que l'autre n'aura jamais. J'avoue que j'aime un peu à mortifier — c'est-à-dire, que je suis la fille de ma mère. Vous savez qu'elle est passionnée, & que je suis une créature assez vive. Ainsi vous ne serez pas surprise, si l'on vous dit que ces occasions n'arrivent jamais sans querelle. Elle me quitte à la fin avec humeur: il ne seroit pas décent à moi de me retirer la première: & j'y gagne alors du temps & de la liberté pour continuer notre correspondance. Car, puisque je suis dans les digressions, je vous dirai en passant, qu'elle ne la favorise pas trop: pour deux raisons, à ce que je crois; l'une, que je ne lui communique pas tout ce qui se passe entre nous; l'autre, qu'elle s'imagine que je vous endurcis contre ce qu'elle appelle *votre devoir*: & avec elle pour certaine raison *in petto*, que je vous ai indiquée plus d'une fois, les parens ne peuvent jamais avoir tort; & la résistance des enfans ne peut jamais avoir raison. Je suis donc obligée de temps à autre d'user d'adresse pour dérober une heure de loisir,

& de lui cacher l'emploi que j'en fais. Vous pouvez juger, par tout ce que je viens d'écrire, avec combien de répugnance je me suis soumise à cet acte déraisonnable d'autorité maternelle. Mais étant sommée au nom du devoir de l'obéissance, il a fallu se rendre, quoiqu'avec l'intime persuasion que la raison étoit de mon côté.

Vous m'avez toujours fait des reproches sur ces occasions, & plus que jamais dans vos dernières lettres. Une bonne raison, me direz-vous, c'est que je ne les avois jamais tant mérités. Il faut donc vous remercier amicalement. J'espère même que la correction me corrigera. Mais vous me permettrez de vous dire que vos coups d'étrivières, mérités ou non, m'ont entamée au vif. Nous y reviendrons une autre fois.

Nous ne sommes arrivés que lundi après midi chez notre vieille dame. (¶) Cette affaire, grand amateur des minuties & de l'étalage, (vous savez de qui je veux parler) nous a fait attendre après lui deux mortelles heures, moi surtout, pour un voyage qui me déplaisoit ! & cela pour ajuster avec plus de soin, sans une grâce de plus, ses belles bottines, qu'il avoit pressé son sellier de lui préparer, afin de faire le beau cavalier, devant escorter sa chère Mde. Howe, & sa belle Miss. Pour m'en

venger un peu, je lui ai dit que je ſuppoſois que dans une occaſion auſſi ſérieuſe, & d'une double gravité, celle d'une viſite faite à une mourante, & celle de ſa figure & de ſon maintien, il avoit craint d'avoir l'air de *l'entrepreneur du convoi*, mais qu'en voulant éviter cet extrême, je craignois bien qu'il n'eût donné dans un autre, & qu'on ne le prît pour *un charlatan*. (¶) Le pauvre homme regardoit ma mère. Elle étoit ſi piquée, étant déjà mécontente & de mon air d'humeur & de mes oppoſitions au voyage, qu'elle a fait la moitié du chemin ſans m'adreſſer une parole; & lorſqu'elle a commencé à parler, " je voudrois m'a-t-elle dit, ne vous avoir pas amenée. Vous ne ſavez ce que c'eſt que d'obliger. C'eſt ma faute & non celle de M. Hickman, (¶) ſi vous êtes ici malgré vous. — Vous craignez donc bien ce côté de la voiture, que vos yeux s'en détournent toujours, — & de lui dire alors : hé bien, Monſieur, comment vous trouvez-vous? comment cela va-t-il, M. Hickman? lorſqu'il paſſoit tantôt d'un côté de la voiture, tantôt de l'autre, en jetant ſur moi un regard compoſé : elle, la tête à demi-ſortie de la portière, lui ſourioit gracieuſement, comme feroit une jeune mariée de quinze jours à ſon nouvel époux. Et moi je voyois toujours

quelque objet qui m'attachoit à sa vue du côté où M. Hickman n'étoit point, ne fût-ce que quelque vieux rustre dans le lointain, monté sur sa rossinante. Ensuite ses attentions ont redoublé pour lui, comme il arrive toujours lorsqu'elle s'apperçoit qu'il est maltraité de moi.

L'homme est resté confondu. Il a pris ma remarque à cœur, comme si sa conscience en eût senti la justesse. Autrement il y auroit été moins sensible : car il doit être un peu fait à ma manière de le traiter. Je l'ai vu si souffrant, que j'ai cru en vérité, qu'il alloit en pleurer (§). Je vous ai déjà observé, que de ce côté *du contrat*, il paroît faire une des plus débonnaires & des plus douces créatures --- & quoique ce caractère pût peut-être me plaire assez dans un mari, cependant je ne puis m'empêcher de l'en mépriser un peu plus, au fond de mon cœur, quant à présent. Je crois, ma chère, que nous avons toutes du penchant pour vos mutins tapageurs ; si nous pouvions seulement être les maîtresses de diriger leurs bruyantes explosions, de les exciter, les appaiser à notre gré, & faire tomber l'orage où il nous plairoit.

Le temps où l'on fait la cour est le meilleur temps de notre vie. Les faveurs ruinent le respect. La distance l'augmente.

Son eſſence eſt l'éloignement, & lorſqu'on remarque combien ces traîtres d'hommes ſe rendent familiers ſur un ſourire, & de quelle terreur ils ſont frappés lorſqu'ils nous voyent froncer le ſourcil, qui ne prendroit pas plaiſir à les tenir dans cet état, & à jouir d'un pouvoir qui doit durer ſi peu ? Ne me grondez pas de ces ſentimens, ma chère. C'eſt la nature qui m'a formée telle que je ſuis. Je n'y ſaurois que faire; & je me trouve bien, ni ne voudrois, je vous aſſure, être autrement. Ainſi trêve de gravité là-deſſus, je vous en ſupplie. Je ne me donne pas pour une créature parfaite. Hickman prendra patience. De quoi vous inquiétez-vous? ma mère ne contre-balance-t-elle pas toutes ſes ſouffrances? & puis, s'il ſe trouve à plaindre dans ſa ſituation, il ne mérite pas d'être jamais plus heureux.

(¶) Et croyez-vous qu'il ne méritoit pas bien de ma part un peu d'humeur, pour nous avoir fait paſſer de dîner, grâce à ſa ſotte élégance? Ma mère n'a voulu faire aucune halte dans un ſi court voyage, & perdre la faculté de revenir dès ce ſoir, ſi l'état de la mourante l'avoit permis. Sans compter encore qu'il a été cauſe que la chère maman a fait griſe mine à ſa fille pendant tout le chemin.

En descendant de voiture, j'ai encore donné à notre beau cavalier une petite égratignure, mais bien légère; excepté que l'air & le geste y ont suppléé, comme c'étoit mon intention. Ma mère avoit mis fort obligeamment sa main dans la sienne, avec un sourire affectueux de jeune épousée; & accompagné d'un, *comment cela va-t-il, Monsieur?* Tous ses muscles épais s'étoient mis en contraction, & un redoublement d'apprêts & d'attention donnoit une tournure grotesque à toute sa personne, qui vouloit être agréable & délicate, au moment où il m'a offert son officieuse & large main. Il faut que vous sachiez qu'étant jeune fille, ma mère étoit toujours à me dire de tenir ma tête droite: je me suis souvenu en ce moment de ses ordres, & m'y suis parfaitement conformée. Jamais je n'ai porté la tête si haute, en détournant un œil fier; & d'une main repoussante, avec un mouvement en demi-cercle: " je n'ai nul besoin de votre secours, Monsieur, vous êtes dans mon chemin.,, Il a reculé en arrière, aussi vîte que s'il eût été monté sur des roues, avec un air mortifié à l'excès: j'ai eu envie d'accompagner ce trait, trop doux, d'une déclaration, que j'avois des pieds & des mains comme lui. Mais c'eût été lui ap-

prendre une nouvelle (ſurtout pour les pieds) que je me flatte qu'il n'eût pas eu la préſomption de deviner tout ſeul (§).

Nous avons trouvé cette pauvre femme au dernier ſoupir, comme nous nous y étions attendues. Quand nous ſerions arrivées plutôt, il nous auroit été impoſſible de revenir le même jour. Vous voyez que j'excuſe M. Hickman autant que je le puis, & vous aſſure néanmoins que je n'ai pas même pour lui *votre goût conditionnel.* Ma mère eſt reſtée levée toute la nuit, comptant que chaque ſoupir de ſa pauvre couſine ſeroit le dernier. Je lui ai tenu compagnie juſqu'à deux heures. Jamais je n'avois vu les approches de la mort dans une perſonne avancée en âge, & j'en ai été vivement affectée. Le ſpectacle de la mort eſt terrible pour une perſonne en ſanté. On a pitié de celle qui ſouffre; on a pitié de ſoi-même, en ſongeant que le même ſort nous attend dans quelque temps; & c'eſt un double ſujet d'attendriſſement. Madame Larkin s'eſt ſoutenue juſqu'au mardi matin à onze heures. Comme elle avoit déclaré à ma mère qu'elle l'avoit nommée pour l'exécution de ſon teſtament, & qu'elle nous a laiſſé quelques témoignages d'affection dans les articles, nous avons paſſé le reſte du jour à l'examen du teſ-

tament, par lequel, pour l'obſerver en paſſant, ma couſine Jenny Finnet ſe trouve avantageuſement pourvue. Ainſi nous n'avons pu repartir que mercredi matin, d'aſſez bonne heure à la vérité pour être revenues avant midi, parce qu'il n'y avoit plus de bottines qui puſſent nous retarder. Mais quoique j'aie envoyé ſur le champ Robert au dépôt, & qu'il m'ait apporté toutes vos lettres mercredi à midi, j'étois ſi fatiguée, ſi frappée d'ailleurs, je dois en convenir, du ſpectacle de cette douloureuſe agonie, (auſſi bien que ma mère, qui n'a aucune raiſon de haïr ce bas monde) que je n'ai pu vous écrire aſſez tôt pour renvoyer Robert avant la nuit. Mais ma tête s'étant repoſée, & ma mère ayant auſſi paſſé une bonne nuit, je me ſuis levée au point du jour pour vous écrire cette lettre, & l'envoyer aſſez à temps, pour que vous puiſſiez la trouver dans votre promenade du matin : j'avois à cœur d'abréger autant qu'il m'étoit poſſible vos momens d'attente & d'inquiétude.

Cette lettre ſera bientôt ſuivie d'une autre. Je vais charger directement une perſonne d'éclairer la conduite de Lovelace dans ſon hôtellerie. On peut ſuivre à la trace un eſprit auſſi remuant que le ſien.

Mais peut-être, ma chère, n'avez-vous à préſent que de l'indifférence pour ſa perſonne & pour ſa conduite ? Car votre demande a précédé l'offenſe *mortelle* dont vous vous plaignez. Le réſultat, ſuivant toute apparence, ne ſervira qu'à confirmer vos diſpoſitions implacables. Cependant, ſi le *pauvre homme* (aurai-je pitié de lui pour vous, ma chère ?) étoit privé du plus grand bonheur qu'un mortel puiſſe recevoir, & qu'avec ſi peu de mérite, il a la préſomption de prétendre ; il aura couru les plus grands périls, gagné de gros rhumes, riſqué la fièvre, ſoutenu les plus grandes indignités, & bravé les rigueurs des ſaiſons, & le tout, ſans en tirer aucun *fruit !* pour tant de maux, votre généroſité du moins, au défaut d'un autre ſentiment, ne vous dit-elle rien en ſa faveur ? *Pauvre M. Lovelace !*

Je ne voudrois pas vous cauſer, ni *battemens de cœur*, ni *émotion*, pas même de ces chaleurs ſubites, qui pénètrent comme l'éclair, & qui ſont auſſitôt étouffées par une diſcrétion, dont notre ſexe n'auroit pas un autre exemple à offrir. — Non, je ne le veux pas, vous dis-je ; mais pour vous éprouver à vos propres yeux, plutôt que par un impertinent excès de raillerie, dans la bouche de votre amie,

je veux imiter ceux qui font ſonner une guinée ſuſpecte pour la juger, & vous ſonder encore une fois, en répétant! *pauvre M. Lovelace!*

Hé bien! ma chère, qu'en eſt-il? Et comme dit ma mère à M. Hickman, lorſqu'elle lui voit l'air mortifié par ſa folle de fille, comment vous trouvez-vous à préſent?

(¶) LETTRE III.

M. HICKMAN à Mde. HOWE.

Mercredi, 29 Mars.

MADAME,

C'EST avec un regret infini, que je me crois obligé de vous répéter par écrit mes craintes ſur l'impoſſibilité qu'il y a pour moi d'obtenir jamais une part dans l'affection de votre chère fille. Plût à Dieu, qu'il ne fût pas trop évident pour tout le monde, autant qu'il l'eſt pour moi, & même pour nos domeſtiques, que mon amour pour elle & mes aſſiduités m'expoſent plutôt à ſes mépris, (pardonnez Madame, ce mot un peu dur) qu'ils ne

me font espérer le traitement qui est dû à un homme dont les propositions ont obtenu votre approbation, & qui l'aime plus qu'aucune femme au monde.

On auroit droit de soupçonner le motif & le mérite de ma passion, si, imitant la conduite de M. Solmes avec l'admirable Clarisse Harlowe, je pouvois continuer mes soins à Miss Howe malgré son dégoût déclaré: & cependant que ne m'en coûtera-t-il pas pour y renoncer!...

Permettez-moi néanmoins, très-chère & très-respectable dame, de vous répéter ce que je vous ai dit lundi au soir chez Mde. Larkin, avec le désespoir dans le cœur, qu'il n'étoit pas besoin du traitement que j'ai reçu ce jour-là pour me convaincre que je ne suis pas, ni ne peux jamais être l'objet des sentimens & du choix de Miss Howe. Quelle espérance puis-je avoir, qu'une femme estime jamais comme mari l'homme qu'elle méprise comme amant? Tous les soucis qu'il prendra de lui plaire ne seront-ils pas attribués à une lâche foiblesse de caractère, qui ne fera que lui attirer davantage ses dédains? — Mon cœur est plein. Pardon, Madame, si j'ose dire que la conduite de Miss Howe avec moi ne fait honneur ni à son éducation, ni à la délicatesse de ses sentimens.

Ainsi,

Ainſi, puiſqu'il eſt évident qu'elle ne peut prendre aucune eſtime pour moi, & l'amour n'étant pas d'ailleurs une paſſion libre, comme je l'ai entendu obſerver à l'excellente Miſs Clariſſe Harlowe, il ſeroit bien peu généreux à moi, d'expoſer une fille auſſi chérie à la diſgrace d'une mère qui a pour elle une tendreſſe ſi vive & ſi juſte; & de vous cauſer du chagrin à vous, Madame, pour prix de la bonté que vous avez de vous intéreſſer en ma faveur. Et quand même je ſerois sûr de réuſſir à la fin, par le moyen de votre obligeant intérêt pour moi, me conviendroit-il de ſouhaiter de faire le malheur de la perſonne qui eſt adorée de mon cœur, lorſque notre bonheur doit être réciproque, & que le malheur de l'un feroit pour la vie le malheur de tous deux?

Mes plus tendres vœux ne ceſſeront d'accompagner cette perſonne ſi chère, & qui le ſera toujours à mon cœur. Puiſſe-t-elle être heureuſe en mariage! elle ne peut manquer de l'être, ſi elle épouſe l'homme qu'elle honorera de ſa tendreſſe. Cependant j'oſe dire que ce mortel heureux & mille fois heureux, quel qu'il ſoit, ne peut jamais l'aimer d'un amour plus ardent & plus ſincère que le mien.

Agréez, Madame, les plus vives expreſ-

ſions de ma reconnoiſſance pour une diſtinction, qui ſeule a ſoutenu ma préſomption dans la recherche que je ſuis obligé, puiſque je ſuis abſolument ſans eſpérance, de diſcontinuer. C'étoit ſur cette diſtinction dont vous m'honoriez, & non ſur mon propre mérite, que je me repoſois entièrement : mais je vois qu'elle ne me ſera d'aucun fruit. Juſqu'à la dernière heure de ma vie, j'aurai du plaiſir à penſer, que ſi votre faveur & votre recommandation euſſent eu aſſez de poids pour vaincre une averſion qui me paroît invincible, j'aurois été le plus heureux des hommes. Je ſuis, Madame, avec un reſpect inviolable, & une obligation éternelle, votre humble & dévoué ſerviteur.

CHARLES HICKMAN.

LETTRE IV.

Mde. HOWE à M. HICKMAN.

Jeudi, 30 *Mars*.

Je ne puis diſconvenir, M. Hickman, que vous n'ayez ſujet d'être mal ſatisfait, d'avoir de l'humeur, d'être même fâché

contre Nancy. Mais ſur ma parole... mais... je ne ſais trop que vous dire... Toujours vous dirai-je une choſe, c'eſt que vous autres bons jeunes gens, vous ne connoiſſez point du tout notre ſexe. — Faut-il vous dire... mais pourquoi vous dirois-je cela? & cependant je veux bien vous apprendre, que ſi Nancy n'avoit pas après tout de l'eſtime pour vous, elle eſt trop généreuſe pour vous traiter auſſi librement qu'elle le fait. — Vous imaginez-vous donc qu'elle n'eût pas le courage de me dire qu'elle ne veut pas vous voir, & de refuſer de vous voir jamais, lorſqu'elle n'ignore pas dans quelles vues vous venez dans notre maiſon, ſi elle n'avoit pas dans la tête quelque idée favorable pour vous? — Fi! qu'une mère ſoit forcée de vous écrire ces choſes-là ſur le papier, après que je vous l'ai fait entendre de bouche vingt & vingt fois. Mais ſi vous êtes ſi indifférent, M. Hickman..... ſi vous croyez qu'il vous ſoit ſi aiſé de renoncer à elle pour ſes folles humeurs... ſi mon intérêt pour vous... hé quoi! après tout, je ſuis obligée de vous dire, M. Hickman, que ma Nancy mérite bien qu'on ſouffre quelque choſe — & ſi elle eſt folle... quelle en eſt la cauſe? n'eſt-ce pas ſon *eſprit*. Permettez-moi de vous dire, que vous ne pouvez pas avoir

le bénéfice, ſans avoir les charges... quel eſt l'ouvrier, dites-moi, qui n'aime pas à avoir un outil bien tranchant, bien affilé? mais il y a plus de danger ſans doute avec un outil émouſſé? & cependant, quel eſt l'ouvrier, qui jettera de côté ſon outil tranchant, parce qu'il peut lui couper les doigts? L'eſprit peut ſe comparer à cet outil bien aiguiſé. Et je vous dirai, moi, que c'eſt une fort jolie choſe que l'eſprit; mille fois je me ſuis vu forcée de rire malgré moi de ſes malins tours avec ſa mère! lorſque je l'aurois bien battue: & je vous prie, ne faut-il pas que je lui paſſe bien des choſes, moi-même? & pourquoi les ſupporté-je? c'eſt parce que je l'aime. Et ne ſeriez-vous pas content ſi je meſurois votre amour pour elle ſur le mien? & vous ne voudriez rien ſouffrir d'elle? Ne l'aimez-vous pas autant que je l'aime, quoique d'une autre eſpèce d'amour? Je puis bien vous aſſurer, Monſieur, que ſi je croyois que vous ne l'aimaſſiez pas... allons, il eſt clair que vous ne l'aimez pas. Et s'il eſt vrai que vous ne l'aimez pas... hé bien, en ce cas, c'eſt à vous de prendre le parti qui vous plaira le mieux.

On auroit droit de ſoupçonner, dites-vous, *les vues & le mérite de votre paſſion*, ſi comme M. Solmes.., ſottiſe! hé!

mais je crois que vous êtes un homme captieux, qui me tendez des piéges. — Et s'il vous plait, Nancy vous a-t-elle ouvertement rejeté, comme Miss Clary Harlowe a rejeté M. Solmes ? Est-il quelqu'un que Nancy aime plus que vous, quoiqu'elle ne vous montre pas autant d'amour que vous pourriez le désirer ? — si elle avoit quelque autre affection, souffrez que je vous dise qu'elle auroit dit quelque chose à sa mère. Vos comparaisons sont donc bien déplacées! mais que fais-je ? peut-être êtes vous las d'elle : il se pourroit que vous eussiez vu quelqu'autre objet — vous pourriez avoir le désir de changer de maîtresse avec ce misérable fou de Lovelace : peut-être bien aussi que, dans le cas, Nancy ne seroit pas fâchée de changer d'amant. — *La vraiment admirable Miss Clarisse Harlowe! & l'excellente Miss Clarisse Harlowe!* — Ciel ! — mais prenez bien garde, M. Hickman, de ne pas louer aucune femme au monde, *tant admirable ou excellente* que vous voudrez, au-dessus de votre maîtresse. C'est ce que ne fera jamais assurément un homme qui a du savoir vivre. Et prenez garde encore de lui faire croire, ou à moi, que votre colère est sérieuse.... quelque fondée qu'elle puisse être d'ailleurs... je ne voudrois pas

pour un trésor, que Nancy sût qu'il vous est si aisé de renoncer à elle, si toutefois vous avez pour elle l'amour que vous prétendez avoir. Songez bien à une chose, si vous n'êtes pas décidément déterminé à la quitter, que votre cœur même, pour ainsi dire, ne soit pas instruit du contenu d'une lettre pareille à la vôtre.

La manière dont elle vous traite, dites-vous, *ne fait pas honneur ni à son éducation ni à son discernement*. La botte est vive, vraiment! néanmoins, je dirai comme vous. Mais n'est-ce pas à elle qu'elle fait tort, plus qu'à vous? je puis vous certifier, que tout le monde l'en blâme. Et pourquoi l'en blâme-t-on? parce que tout le monde pense que vous méritez d'elle un meilleur traitement; & cette opinion ne vous fait-elle pas honneur à vous? Est-il quelqu'un qui ne vous plaigne & qui ne la blâme? Voyez-vous que les domestiques, qui, comme vous l'observez, remarquent ses caprices & ses humeurs contre vous, vous en respectent moins? ne remarquez-vous pas alors sur leur visage un air de peine & d'intérêt pour vos souffrances? ne redoublent-ils pas de respect & d'attentions en vous servant? moi, je l'ai remarqué plus d'une fois, & cela m'a fait plaisir.

Mais vous avez peur qu'on ne vous croie trop bon, peut-être, quand vous ſerez marié. Oui, que vous ne paroiſſiez pas un mari aſſez *homme*, aſſez ferme, c'eſt-là, je gagerois, votre crainte! — & c'étoit auſſi la crainte du pauvre M. Howe. Dieu ſait combien de querelles, & des plus violentes, nous a coûté à tous deux cette crainte d'un maître ombrageux ſur ſon autorité! beaucoup plus qu'il ne falloit, je puis vous en aſſurer, & plus qu'il n'en auroit dû arriver, s'il avoit ſu ſe taire & avoir patience, comme c'eſt le devoir de ceux qui ſe prétendent les plus raiſonnables. Et dites-moi, je vous prie, lequel voudriez-vous donc qui eût plus de raiſon, du mari ou de la femme?

Alors, Monſieur, qu'avez-vous à répondre, & que reſte-il encore à dire, s'il eſt vrai que vous aimiez Nancy autant que vous le dites? c'eſt ce que je laiſſe à vos réflexions. — Vous pouvez, ſi cela vous fait plaiſir, venir déjeûner avec moi demain matin. Mais n'y apportez pas votre *cœur plein*, ni un regard fâché, je vous en avertis, à moins que vous ne vous ſentiez le courage de braver qui vous brave. C'eſt ce que j'ai fait plus d'une fois, quand j'étois provoquée, avec mon mari: mais je n'y ai jamais rien gagné avec ma fille: &

cela vous réussira encore moins à vous. C'est de quoi, pour votre instruction, j'ai cru à propos de vous prévenir; comme étant

Votre amie

ANNABELLA HOWE. (b)

LETTRE V.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Jeudi matin.

JE dois d'abord quelque réponse à votre dernière lettre. Mais étant si fort en arrière avec vous, il me faut abréger.

Premièrement, voici ma justification contre vos reproches : croyez-vous que dans l'occasion, & par intervalles, je doive éviter de les mériter, lorsque j'admire le ton que prend votre amitié pour me les faire, & je n'en ai réellement que plus d'affection pour vous ? D'ailleurs ; n'y êtes-vous pas justement autorisée par votre propre caractère ? car le moyen de découvrir en vous des fautes, à moins que vos chers parens n'aient la bonté de vous trouver quelques taches légères, pour être moins humiliés de leurs défauts, qui sont en si

grand nombre ? & je leur en ai moi-même autant d'obligation que vous ; car j'ose avancer, qu'alors le même juge qui trouveroit la raison de votre côté en lisant vos lettres, ne trouveroit pas, en lisant les miennes, que j'aie tout-à-fait tort.

La résolution où vous êtes de ne pas quitter la maison de votre père, est digne de vous — si vous pouvez y demeurer sans devenir la femme de M. Solmes.

Je trouve votre réponse à la lettre de ce Solmes, telle que je l'aurois faite moi-même. Ne nous ferez-vous pas un compliment à toutes deux, en disant qu'elle ne pouvoit donc être mieux ?

Dans vos lettres à votre oncle & aux autres, vous avez fait tout ce que le devoir exigeoit de vous. Quoiqu'il puisse arriver, vous êtes entièrement innocente des conséquences. Offrir de leur abandonner votre terre ! c'est ce que je n'aurois pas fait, moi. Vous voyez que cette offre les a tenus en suspens. Ils ont pris du temps pour y penser. J'avois le cœur serré pendant la durée de leurs délibérations. Je tremblois qu'ils ne vous prissent au mot : & comptez qu'ils n'ont été retenus que par la honte, & par la crainte de Lovelace. Vous êtes trop noble pour eux. C'est une offre, je le répète, que je me serois bien gardée de

leur faire ; & je vous conjure, ma chère, de ne les plus expofer jamais à la même tentation.

Je vous avouerai franchement que la conduite qu'ils tiennent avec vous après cette offre, & le procédé, fi différent, de Lovelace (*) dans la lettre que vous receviez en même temps de lui, m'auroient livrée à lui fans retour. Quel dommage, allois-je dire, qu'il n'ait point affez refpecté fa réputation & fes mœurs, pour juftifier parfaitement une démarche de cette nature dans Clariffe Harlowe, perfécutée comme elle l'eft.

Je ne fuis point furprife de l'entrevue que vous lui avez fait efpérer. Peut-être reviendrai-je bientôt à cet article.

De grâce, ma chère, de grâce, ma très-chère amie, imaginez quelque moyen de m'envoyer votre Betty Barnes. Croyez-vous que l'acte de *Coventry* (**) s'étende aux femmes ? Le moindre châtiment auquel elle pourroit s'attendre feroit d'être bien baignée, & traînée dans le plus profond de nos étangs. Je vous réponds que fi je la tiens jamais ici, elle pourra

(*) Voyez la Lettre XXX du fecond vol.
(**) Loi contre les mauvais traitemens.

célébrer toute sa vie l'anniversaire de sa délivrance.

La réponse de Lovelace, toute impudente qu'elle est, ne m'étonne point (*) s'il vous aime autant qu'il le doit, votre changement de pensée à dû lui causer beaucoup de chagrin. Il seroit, selon moi, le plus détestable des hypocrites, s'il eût eu la force de le déguiser. La modération chrétienne que vous attendiez de lui, surtout dans une occasion de cette nature, seroit trop précoce, d'un demi-siècle au moins, dans un homme de son tempérament. Cependant je suis fort éloignée de blâmer votre ressentiment. Je suis dans l'impatience de savoir comment cette affaire se sera terminée entre vous & lui. Quelle différence, d'un mur de quelques pouces d'épaisseur, aux montagnes qui vous séparent aujourd'hui de lui ? Et vous croyez tenir bon ? Je le souhaite.

Vous voyez bien, dites-vous, que la douoeur qu'il affectoit dans sa lettre précédente, ne lui étoit pas naturelle. Avez-vous donc jamais cru qu'elle le fût ? Dangereux serpens, qui rampent pour s'insinuer, & qui, dans l'occasion, se redres-

(*) Voyez la 1re. Lettre de ce volume.

fent avec tant d'infolence ! Cet Hickman même, vous le verriez auffi impertinent que votre Lovelace, s'il ofoit. Il n'a pas la moitié de l'arrogance de l'autre, & il a mieux appris *à cacher fes cornes*; voilà toute la différence. Mais comptez que fi quelque jour il avoit le pouvoir de les montrer, il en frapperoit auffi rudement que l'autre.

Si jamais je me laiffe perfuader de le prendre, je veux obferver alors attentivement par quels degrés fe fera la métamorphofe de l'amant foumis en mari impérieux; en un mot, comment il montera, tandis que moi je defcendrai, dans la roue conjugale, pour ne reprendre jamais mon tour que par accès & par fauts; tels que les foibles efforts que fait un état qui s'abîme dans l'agonie de fa liberté mourante.

Tous les bons naturels font paffionnés, dit M. Lovelace. Jolie excufe auprès d'un objet aimé, dans un temps où cet objet jouit encore de la plénitude de fon pouvoir ! c'eft-à-dire, en d'autres termes; " quelque confidération que j'aie pour „ vous, Madame, je ne prendrai pas la „ peine de réprimer mes paffions pour „ vous plaire. „ Je crois que j'aurois beaucoup de plaifir à entendre une pareille apologie

apologie dans la bouche d'Hickman, pour une bonté de cette espèce.

Nous avons trop de facilité, ma chère, beaucoup trop à passer certains défauts à ces caractères, qu'une ancienne indulgence, prodiguée à leur première jeunesse, a rendus ingouvernables, & qui par là sont devenus habituellement mauvais. Si l'on a tant d'égards pour un caractère violent, tandis qu'il est dans la dépendance; que n'exigera-t-il point, quand son tour viendra d'être le maître? Vous connoissez un mari, pour lequel je m'imagine qu'on a eu trop de ces funestes complaisances; & vous voyez que ni lui, ni personne autour de lui, n'en est plus heureux.

La convenance des caractères, entre deux personnes qui doivent vivre ensemble, est un grand avantage. Cependant, je voudrois encore, que d'un consentement mutuel, elles fixassent entr'elles certaines bornes qu'elles ne passeroient jamais, & que chacun aidât l'autre à s'y contenir: sans quoi, tôt ou tard, il arrivera des deux côtés quelque invasion. Je vais vous éclaircir mon idée par une comparaison des plus relevées, & que quelques hommes pourroient trouver trop forte dans la bouche d'une femme; la voici: si les bornes des trois états qui constituent notre union

politique étoient moins connues, & n'étoient pas maintenues dans l'occasion, que deviendroient à tous trois leurs prérogatives & leurs privilèges ? Les deux branches législatives empiéteroient l'une sur l'autre, & le pouvoir exécutif finiroit par les engloutir toutes deux.

Vous me direz que deux personnes raisonnables qui se lieroient ensemble... Oui, ma chère, s'il n'y avoit que les personnes raisonnables qui prissent le parti du mariage. Mais ne vous étonnerois-je point, si j'avançois que la plupart des personnes raisonnables passent leur vie dans le célibat ? Ces personnes-là examinent & réfléchissent si long-temps, qu'elles ne se déterminent jamais. Ne vous fait-on pas l'honneur à vous & à moi, de nous attribuer un peu de raison ? & laquelle de nous deux penseroit jamais à se marier, si nos parens & ces autres importuns vouloient nous laisser libres ?

Mais, pour revenir, si c'étoit à moi que Lovelace eût adressé ses soins, (à moins cependant que je ne me fusse laissé prendre par quelque chose de plus *qu'un goût conditionnel* pour lui, dès le premier trait de ce qu'il lui plaît de nommer son *bon naturel*,) je lui aurois défendu de me voir jamais. " Mon honnête ami, aurois-

„ je pu lui dire, (si j'avois daigné lui dire „ quelque chose) ce que tu souffres, n'est „ pas la centième partie de ce que tu dois „ t'attendre à souffrir avec moi. Ainsi „ prends ton congé. Je ne veux point de „ passion qui l'emporte sur celle que tu „ prétends avoir pour moi. "

Mais pour une femme de votre caractère doux & flexible, il reviendroit au même d'être mariée à un Lovelace ou à un Hickman. Dans vos principes d'obéissance, vous avertiriez peut-être un homme trop doux, qu'au lieu de prier, il a droit de commander, & qu'il se dégrade lorsqu'il n'exige pas la soumission qu'on lui a solemnellement vouée à l'autel. Je connois depuis long-temps, ma chère, le cas que vous avez la bonté de faire de cette partie frivole du nœud conjugal, que quelque marchand de loix & de privilèges a glissée dans le formulaire, pour nous faire un devoir de ce que les hommes savent bien n'être pas un droit.

Notre éducation & nos usages, dites-vous, *nous rendent nécessaire la protection du brave.* Cela est vrai. Mais n'est-il pas bien glorieux & bien galant dans *un brave*, de nous garantir de toutes sortes d'insultes, excepté de celles qui nous touchent

plus de près le cœur, c'eſt-à-dire, des ſiennes ?

Avec quel art Lovelace, dans l'extrait que vous me faites d'une de ſes lettres, a calculé pour votre méridien cette maxime; *les ames généreuſes haïſſent la contrainte !* Il eſt bien plus profond, ma chère, que nous ne nous le ſommes figuré. Il ſait, comme vous le remarquez, que tous ſes méchans tours ne peuvent être ignorés; & dans cette perſuaſion il en avoue autant qu'il faut pour adoucir à vos yeux les nouveaux écarts qui peuvent venir à votre connoiſſance, en vous accoutumant à les entendre ſans ſurpriſe. Et alors, avec tous ſes vices, ce ſera toujours un homme plein d'ingénuité, & nullement un hypocrite : caractère qui, lorſqu'il vient à être démaſqué, eſt de tous le plus odieux à notre ſexe; ne fût-ce que parce qu'il nous donne ſujet de douter de la juſtice des louanges qui nous viennent d'une bouche ſi perfide, lorſque nous aimerions à nous perſuader qu'elles nous ſont dûes.

Cette ingénuité prétendue fait obtenir à Lovelace les louanges qu'il déſire, au lieu du blâme qu'il mérite. C'eſt un pénitent abſous, qui ſe blanchit la conſcience d'un côté, pour aller recommencer à la noircir de l'autre. Un œil favorable ne groſſira pas

ses fautes ; & une femme, disposée à *espérer mieux de l'avenir*, ne manquera point d'attribuer à la haine ou à la prévention, tout ce que la charité pourra teindre de cette couleur. Si des preuves trop fortes & trop parlantes forcent sa conviction, elle se paiera des espérances qu'on ne cesse de lui inspirer pour l'avenir ; d'autant plus, que les croire suspectes, ce seroit douter de son propre pouvoir, & peut-être de son mérite. Ainsi, par degrés, une femme sera portée à croire les vices les plus éclatans bien rachetés par un mérite fort mince, & même purement idéal.

J'ai des raisons, ma chère, & de nouvelles raisons, pour moraliser comme je fais sur le texte que vous m'avez fourni. Mais je ne m'expliquerai qu'après être mieux informée. Si cela se découvre, comme j'en ai de violens soupçons, votre homme, ma chère, est un démon. Et vous devriez plutôt songer.... j'ai pensé dire, à M. Solmes qu'à lui.

Mais, en attendant mes informations, vous dirai-je comment il pourra s'y prendre, après toutes ses offenses, pour se rapprocher en rampant, de vos bonnes grâces ? Oui, je vais vous le dire. Il fera d'abord valoir en sa faveur, la bonté de son naturel ; & ce point une fois accordé, l'in-

ſolence de ſes emportemens s'efface & diſparoît. Il ne lui reſtera plus que de vous accoutumer à ſes inſultes, & de vous faire prendre l'habitude de les pardonner à ſes alternatives de ſoumiſſion. L'effet de cette méthode ſera de briſer par degrés & d'anéantir votre reſſentiment. Enſuite un peu plus d'inſulte, un peu moins de ſoumiſſion, vous conduiront inſenſiblement à ne plus rien voir que de la première eſpèce, & jamais rien qui reſſemble à la ſeconde. Alors vous craindrez d'irriter un eſprit ſi prompt à s'offenſer, & vous parviendrez enfin à prononcer ſi joliment & ſi intelligiblement le mot ſervile d'*obéiſſance*, que ce ſera vraiment un plaiſir de vous entendre ainſi. La femme eſclave prendra pour toujours la place de l'amante ſouveraine & reſpectée. Si vous doutez de cette progreſſion, ayez la bonté, ma chère amie, de prendre là-deſſus le jugement de votre mère.

Mais laiſſons à préſent ce ſujet pour paſſer à d'autres. Votre hiſtoire eſt devenue trop grave & votre ſituation trop critique pour me permettre de m'arrêter à ces lieux communs. Auſſi ces badines excurſions ne ſont-elles qu'une légéreté affectée. Mon cœur, comme je vous en ai toujours aſſuré, partage ſincèrement toutes vos diſgraces.

Le rayon de ma gaieté eſt obligé de percer un nuage humide & triſte. Mes yeux, ſi vous les pouviez voir dans les momens où vous les croyez auſſi brillans de joie, que vous me l'avez reproché dans une de vos lettres, ſont plutôt prêts à inonder de larmes les paſſages mêmes où vous m'accuſez de ces mouvemens ſecrets d'une vanité ſatisfaite & triomphante.

Mais à préſent, la cruauté inouie, & la malice obſtinée de quelques-uns de vos parens (de vos proches, devois-je dire, faute d'un terme encore plus indifférent; c'eſt une erreur où je retombe toujours); l'étrange détermination des autres; votre démêlé actuel avec Lovelace, & l'approche de votre entrevue avec Solmes, dont vous avez raiſon d'appréhender beaucoup les ſuites, ſont des circonſtances ſi graves qu'elles demandent toute mon attention.

Vous voulez que je vous donne mes conſeils ſur la conduite que vous devez tenir avec Solmes. Sur mon honneur, cela m'eſt impoſſible. Je ſais qu'on attend beaucoup de cette entrevue, ſans quoi vous n'auriez pas obtenu un ſi long délai. Tout ce que je puis dire, c'eſt que ſi vous ne vous rendez pas en faveur de Solmes, à préſent que vous vous croyez ſi offenſée par Lovelace, rien ne ſera jamais capable de vous perſuader en

ſa faveur. Après l'entrevue, je ne doute pas que je ne ſois obligée de reconnoître, que tout ce que vous aurez fait & tout ce que vous aurez dit ſera bien, & ne pouvoit être mieux. Cependant ſi je penſe autrement, je ne vous le diſſimulerai pas. Voilà ce que je vous promets.

Permettez-moi un conſeil, c'eſt de vous animer un peu, contre votre oncle même, ſi vous en trouvez l'occaſion. Reſſentez-vous du traitement honteux & inſenſé auquel il a eu tant de part, & faites l'en rougir, ſi vous le pouvez.

En y penſant bien, je ne ſais ſi cette entrevue, dans quelque deſſein qu'on l'ait demandée, ne peut pas tourner à votre avantage. Lorſque Solmes verra (du moins ſi vos réſolutions ſe ſoutiennent) qu'il lui eſt impoſſible de ſe promettre aucun ſuccès avec vous, & lorſque vos parens le reconnoîtront auſſi, il faudra bien, je penſe, que l'un ſe retire, & que les autres compoſent ſur des offres qui vous coûteront un peu à remplir, ou je ſuis trompée, quand vous ſerez délivrée de la plus rude de vos peines. Je me rappelle pluſieurs endroits de vos dernières lettres, & même des premières, qui m'autoriſent à vous tenir ce langage; mais, dans les circonſtances où vous êtes, ce que je pourrois dire là-deſſus ſeroit hors de ſaiſon.

Ma conclusion, c'est que je suis indignée de vous voir le jouet de la cruauté d'un frère & d'une sœur. Car, après tant d'épreuves & de témoighages de fermeté de votre part, quelle peut être leur espérance ?

Je vous presse d'exécuter l'idée qui vous est venue, de mettre hors de leurs atteintes les lettres & les papiers qui ne doivent pas tomber sous leurs yeux. J'aurois assez d'envie aussi que vous portassiez au dépôt une partie de vos habits & de votre linge, avant le jour de votre entrevue avec M. Solmes, de peur qu'ensuite il ne vous devienne plus difficile d'en trouver l'occasion. Robert me l'apportera au premier ordre, soit de jour ou de nuit.

Si l'on vous pousse à l'extrémité, je ne suis pas sans espérance d'engager ma mère à vous recevoir ici secrètement. Je lui promettrai d'être indulgente, & même quelque chose de plus, pour son favori, si elle veut avoir pour moi une indulgence utile à mon amie favorite. Je roule depuis quelque temps ce projet dans ma tête ; mais, comme votre imbécille d'oncle a su attacher si fort ma mère à ses vues, je n'ose encore vous assurer du succès. Cependant, n'en désespérez pas. Quand le combat ne sera plus qu'entre femme & femme,

j'espère, avec un peu de persévérance féminine, m'en tirer avec avantage. Votre querelle avec Lovelace, si elle dure, pourra m'être d'un grand secours. Et vos dernières offres, dans la lettre de dimanche à votre oncle, en les faisant bien valoir, doivent donner encore une nouvelle force à mes raisons.

Je compte sur votre pardon, pour tous les petits écarts d'une amie naturellement trop vive, mais dont le cœur est lié au vôtre par une parfaite simpathie,

ANNE HOWE.

LETTRE VI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi 31 Mars.

Vous m'avez rendu un compte fort obligeant de votre silence. Les malheureux sont toujours dans le doute & la défiance, toujours portés à interpréter des accidens inévitables en froideur & en négligence, surtout de la part de ceux dont ils souhaitent conserver l'estime. Je suis sûre que ma chère Anne Howe ne sera jamais du nom-

bre de celles qui ne ſuivent une amie qu'aux rayons de ſa proſpérité. Cependant ſon amitié m'eſt trop précieuſe, pour ne pas douter quelquefois ſi je mérite qu'elle me ſoit conſervée, & ne pas avoir toujours quelque inquiétude, dans la crainte de la perdre.

Vous m'accordez ſi généreuſement la liberté de vous gronder, que je crains de la prendre. Je me défierois plus volontiers de mon propre jugement, que de celui d'une chère amie, dont l'ingénuité à reconnoître une faute qu'on lui impute, la met au-deſſus du ſoupçon d'en commettre de volontaires. Cela me fait preſque trembler de vous demander ſi vous ne vous trouvez pas trop cruelle, trop peu généreuſe, dans votre conduite avec un homme qui vous aime ſi tendrement, & qui eſt d'ailleurs ſi honnête & ſi ſincère ?

Si ce n'étoit vous, je regretterois qu'il y eût quelqu'un au monde qui fût capable de me ſurpaſſer dans cette vraie grandeur d'ame, qui inſpire de la reconnoiſſance pour les bleſſures que nous fait la main d'un véritable ami. Je me ſuis peut-être rendue coupable d'un excès d'indiſcrétion, qui ne peut être excuſé que par le trouble où je ſuis, ſi même c'eſt une excuſe. Je n'oſe preſque plus à préſent vous prier, ce

que je ferai cependant toujours avec inſtance, de vous abandonner hardiment à cet ingénieux & charmant eſprit, qui, tout en riant, pénètre mes défauts juſqu'au vif. Quel malade pourroit redouter la ſonde dans une main ſi délicate? Je vous dis que je ſuis embarraſſée à vous faire cette prière, dans la crainte qu'elle ne devienne pour vous une raiſon d'être plus réſervée. C'eſt riſquer d'émouſſer tout-à-fait le trait de la raillerie, ſi on ne lui permet pas d'entamer légèrement. La ſatyre, déſirée ou permiſe, ſe change trop facilement en éloges, dans un cenſeur généreux qui s'apperçoit qu'on profite de ſes railleries. Les vôtres ont l'inſtruction pour objet, & quoiqu'un peu mordantes, elles ne laiſſent pas de plaire. Il n'y a point de corruption à craindre dans la bleſſure d'une pointe auſſi légère que la vôtre, qui n'eſt envenimée par aucune perſonnalité, & qui n'a nulle intention de malignité, de ridicule, ni d'aigreur. C'eſt un art ignoré de nos modernes les plus admirés. Pourquoi? parce qu'il doit tirer ſes principes de la bonté du naturel, & qu'il doit être dirigé par la droiture du cœur. (¶) C'eſt la perſonne, plus que le vice, qui eſt le but de leur ſatyre: & fût-elle juſte, comment ſeroit-elle utile; comment rempliroit-elle aucu-

nes vues louables, lorſqu'elle laiſſe une large plaie, qui ſemble plutôt le coup d'un large cimeterre, que l'impreſſion d'une pointe légère, & qui, expoſée à l'air & au ridicule du public, s'envenime néceſſairement, au lieu de guérir? (§) Ne m'épargnez donc pas parce que je ſuis votre amie; que cette raiſon même vous excite à m'épargner moins. Je puis ſentir la pointe du trait, toute fine qu'elle eſt entre vos mains; j'en puis être peinée: vous manqueriez votre but, ſi je ne l'étois pas. Mais après le premier moment de ſenſibilité, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je vous en aimerai davantage: mon cœur corrigé ſera tout à vous, & ſera plus digne de vous.

Grâce à votre leçon, je ſais ce que je dois dire à M. Lovelace, & ce que je dois penſer de lui. Vous m'avez fort agréablement prévenue, ſur la méthode qu'il emploiera vraiſemblablement avec moi pour s'excuſer. S'il vient à moi, je vous inſtruirai à mon tour de tout ce qui ſe paſſera dans cette occaſion, afin de recevoir vos avis, s'ils arrivent aſſez tôt; & lorſque vos lettres me viendront trop tard, votre cenſure ou votre approbation que je pourrai bien mériter tour-à-tour. Il me ſemble que quelque parti qu'on me per-

mette, ou qu'on me force de prendre, les juges favorables doivent me considérer comme une personne qui n'est plus dans sa direction naturelle. Poussée comme au hasard par les vents impétueux d'une contradiction passionnée & d'une rigueur que j'ose accuser d'injustice, je vois le port désiré du célibat, où je suis portée par tous mes désirs : mais j'en suis repoussée par les vagues écumantes de l'envie d'un frère & d'une sœur, & par les tourbillons furieux d'une autorité qui se croit envahie, tandis que, d'un côté mes regards apperçoivent dans Lovelace des rocs contre lesquels je puis briser malheureusement, & de l'autre, dans Solmes, des sables & des bas-fonds sur lesquels je suis menacée d'échouer. Horrible situation, dont la vue me fait frémir !

Mais vous, mon pilote éclairé, quelle charmante ressource ne me faites-vous pas entrevoir, si j'ai le malheur d'être réduite à l'extrémité ! je ne veux pas trop compter, comme vous avez la précaution de m'en avertir, sur le succès de vos sollicitations auprès de votre mère : je connois ses grands principes de soumission aveugle dans un enfant. Cependant, je me flatte aussi de quelque espérance, parce qu'elle concevra qu'un peu de protection, accor-

dée ſi à propos, peut me ſauver d'une plus grande témérité. Si elle me l'accorde, elle peut être ſûre de gouverner toutes mes démarches. Je ne ferai rien que par ſes ordres, par ſes avis & par les vôtres. Je ne verrai perſonne, je n'écrirai à perſonne; perſonne ne ſaura où je ſuis, ſans votre conſentement à toutes deux. Qu'elle me place dans une chaumière, je n'en ſortirai pas à moins que, ſous quelque déguiſement, ou comme votre femme de chambre, il ne me ſoit permis quelquefois le ſoir de faire un tour de promenade avec vous: & je ne demande cette protection ſecrète que juſqu'à l'arrivée de M. Morden qui ne peut tarder long-temps.

Je crains de trop haſarder en ſuivant l'idée que vous me donnez, de porter une partie de mes habits au dépôt, mais je mettrai à part un peu de linge avec mes papiers. Voici ma crainte. Depuis quelque temps, Betty a jeté curieuſement les yeux ſur mes armoires, lorſque j'en ai tiré quelque choſe en ſa préſence. Après avoir fait cette obſervation, je laiſſai un jour exprès mes clés aux ferrures en deſcendant au jardin. A mon retour, je ſurpris ma créature, qui avoit la main deſſus, comme venant d'en fermer les portes, elle parut confondue de me voir rentrer ſitôt. Je fei-

gnis de ne m'en être pas apperçue ; mais lorſqu'elle ſe fut retirée, je trouvai que mes habits n'étoient pas dans l'ordre que je connoiſſois.

Je ne doutai point que ſa curioſité ne fût commandée, & craignant qu'on n'abrégeât mes promenades, ſi je n'allois pas au devant des ſoupçons, je me ſuis accoutumée depuis, entr'autres petites ruſes, non-ſeulement à laiſſer mes clés aux armoires, mais à employer quelquefois cette fille à en tirer mes habits l'un après l'autre, ſous prétexte d'en redreſſer les mauvais plis, & d'empêcher que les fleurs d'argent ne ſe terniſſent, ou ſeulement de me déſennuyer, faute d'occupation plus ſérieuſe. Outre le plaiſir, que notre ſexe en général, les petits comme les grands, prennent à voir des habits riches, je remarque que cet *office* l'attache beaucoup, comme s'il faiſoit une partie du miniſtère dont elle eſt chargée.

C'eſt à la confiance qu'ils ont dans un eſpion ſi vigilant, & à la certitude que je n'ai pas un ſeul confident dans la famille, parce que je n'ai recherché le ſecours d'aucun domeſtique, quoique je me croie aimée de tous, que je crois devoir la liberté qu'on me laiſſe pour mes promenades. Peut-être que ne m'ayant remarqué

aucun mouvement vers le dehors, ils s'en croyent plus certains que je me laiſſerai vaincre enfin par leurs perſécutions. Autrement ils devroient penſer qu'ils irritent aſſez ma patience pour me faire chercher, dans quelque démarche téméraire, l'affranchiſſement d'un traitement ſi dur : & je demande pardon au ciel ſi je me trompe ; mais j'ai bien peur que mon frère & ma ſœur ne fuſſent pas fort affligés de me forcer à cette extrémité.

S'il arrivoit donc, contre toutes mes eſpérances, que cette fatale démarche devînt néceſſaire, il faudroit me contenter de partir avec les habits que j'aurois ſur moi. L'uſage où j'ai toujours été de m'habiller pour tout le jour, auſſitôt après mon déjeûner, lorſque je n'avois aucun ſoin domeſtique qui m'en empêchât, préviendra toute défiance, & le linge que je mettrai au dépôt, ſuivant votre conſeil, ne ſauroit donner lieu à aucun ſoupçon.

(¶) J'en uſe toujours de même dans ma priſon, car c'en eſt une, & quoique je n'aie point de viſite à rendre ni à recevoir, la propreté habituelle, vous le ſavez, eſt un ſoin que nous nous devons à nous-mêmes & à notre ſexe ; il faut éviter de nous laiſſer ſurprendre dans un état où nous ſerions fâchées qu'on nous vît.

D'ailleurs, quand on eſt dans l'adverſité, état d'épreuve de nos bonnes qualités, on doit s'attacher à conſerver toutes ſes louables habitudes, afin de n'avoir rien perdu d'eſtimable, lorſqu'il revient des jours plus heureux.

N'eſt-ce pas d'ailleurs la marque d'une ame ferme, que de conſerver toujours l'eſpérance dans le malheur? Eſpérer des jours plus fortunés, c'eſt les mériter à moitié; car pourrions-nous être fondés dans cette eſpérance, ſi nous n'étions pas dans la réſolution de nous rendre dignes du bonheur où cet eſpoir nous dit de prétendre? & qui ſera le protecteur & l'ami d'un infortuné qui s'abandonne lui-même?

C'eſt par ces réflexions & autres ſemblables que je tâche quelquefois de ſoutenir mon courage. Je ſais que ſi vous me raillez quelquefois ſur mes *airs graves*, c'eſt ſûrement dans la vue de faire entrer quelque rayon de gaieté dans mon ame, au milieu de mes infortunes, & que votre badinage ne va point juſqu'au mépris. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'avoir le talent d'offrir des leçons ſérieuſes & importantes avec un art heureux qui ſait plaire & inſtruire à la fois.

A combien de ruſes & de piéges les jeu-

nes demoiſelles ne ſont-elles pas expoſées de la part des domeſtiques, ſi l'on n'a pas ſoin de ſe les attacher par des actes de bonté & de condeſcendance? Je ne ſuis pas traitée par mes parens de la manière dont j'ai toujours traité leurs gens.

Lorſque j'avois la direction du ménage, je me fis toujours un principe d'équité, autant que de politique & de générosité, de placer en eux quelque portion de ma confiance. Ne pas avoir l'air d'attendre d'eux ce qui eſt de la juſtice & de leur devoir, c'eſt leur dire en quelque ſorte de ſaiſir les occaſions d'être injuſtes impunément.

M. Solmes, (pour m'arrêter encore un moment ſur ce ſujet peu relevé, mais qui ne laiſſe pas d'avoir ſon utilité) M. Solmes dans ſes baſſes & frivoles ſollicitudes, voudroit avoir en moi une ſévère gardienne de ſes clés: il ſeroit trompé. Si j'étois à la tête d'une famille, je ne voudrois pas me donner la peine, ni la mortification à mes domeſtiques, de garder ceux d'entr'eux que j'aurois ſujet de ſoupçonner. Souvent vous rencontrez dans le bas étage des ames qui ne ſont pas ſordides. Et même, j'ai quelquefois jugé, qu'à nombre égal, il y avoit plus d'honnêtes gens dans le peuple, que dans la claſſe des

grands. Le peuple met fon orgueil & fa principale gloire dans la probité. Les grands font livrés à l'amour du pouvoir, des grandeurs, des plaifirs, & leur ambition leur forge une forte d'orgueil fuprême & faux, qui n'engloutit que trop fouvent l'orgueil de la vertu.

La plupart des fubalternes dédaigneroient de s'avilir à tromper la confiance de leurs maîtres, & de trahir une confidence. Mais j'ai remarqué, même parmi les plus ignorans & les plus groffiers de leur efpèce, une vive fufceptibilité de reffentiment, fi l'on vient à foupçonner leur honnêteté; & je me fuis vue forcée plus d'une fois de redreffer le propos d'une fervante, à qui j'entendois dire, que quoiquelle fe fît honneur de fa probité & de fa délicateffe, jamais maître ni maîtreffe ne la foupçonneroient impunément.

Mais dans quel écart m'a entraînée la comparaifon que j'avois dans ma tête du traitement que j'éprouve de la part de mes parens avec la manière dont j'en ufois avec leurs domeftiques ! vous me le pardonnerez : nous nous fommes toujours permis ces excurfions, fur tous les fujets, plus ou moins nobles, qui pouvoient contribuer à étendre nos idées, à perfectionner notre adminiftration domeftique; foit

que ce fuſſent de pures notions ſpéculatives, ou des objets de pratique uſuelle ; ſoit que ces réflexions ſe rapportaſſent à notre ſituation préſente, ou qu'elles n'euſſent qu'un rapport éloigné, mais poſſible, avec nos ſituations dans l'avenir. (§)

Le principal but où j'en voulois venir étoit de vous faire obſerver combien je ſuis ingénieuſe à trouver les moyens d'aveugler ma geolière, & d'écarter les ſoupçons de ſes maîtres ſur mes promenades ſi fréquentes au jardin & à ma volière. J'éprouve que la défiance & l'adverſité donnent de l'invention. Tantôt j'ai beſoin d'air, & je me trouve mieux auſſitôt que je ſuis hors de ma chambre. Tantôt je me ſens mélancolique, & mes pintades, mes faiſans, ou la caſcade, me récréent : les premiers, par leurs mouvemens animés, qui réveillent mes eſprits ; la caſcade plus gravement, par les échos du bruit de ſes eaux, & par ſes ſourds murmures. Quelquefois la ſolitude fait mes uniques délices. Que le majeſtueux ſilence de la nuit, le ſpectacle du ciel étoilé, celui du lever ou du coucher du ſoleil, diſpoſent à la méditation ! D'autres fois, lorſque je ſuis ſans deſſein & que je n'attends point de lettres, je ſuis aſſez officieuſe pour prendre avec moi Betty. Il m'eſt arrivé auſſi de l'inviter

à me ſuivre, lorſque je n'ignorois pas qu'elle étoit employée d'un autre côté, & qu'elle ne pouvoit venir.

Voilà mes principales ruſes; mais que je ſubdiviſe en d'autres menues branches, à l'infini. Sans être mon principal motif, elles ont toujours, non-ſeulement de la vraiſemblance, mais même de la vérité, que la volonté eſt agile & prompte pour ce qui plaît! que la répugnance fait naître de difficultés! que l'une eſt rapide & ſouple dans ſes mouvemens! que l'autre eſt lente & peſante! Le moindre obſtacle que rencontre le dégoût, eſt une maſſe de plomb qui s'attache aux pieds & qui les rend immobiles.

Vendredi, à 11 heures du matin.

J'ai déjà fait un paquet d'une partie de mon linge. Mon cœur a ſouffert pendant tout le temps que je viens d'y employer. Et il ſouffre encore de la ſeule penſée que cette précaution ſoit devenue néceſſaire.

Lorſque vous le recevrez, auſſi heureuſement que je l'eſpère, ayez la bonté de l'ouvrir. Vous y trouverez deux autres paquets cachetés; l'un qui contient les lettres que vous n'avez pas vues, c'eſt-à-dire, celles que j'ai reçues depuis la dernière fois que je vous ai quittée; l'autre

est le recueil de toute notre correspondance entre vous & moi, depuis le même temps, avec quelques autres papiers sur divers sujets, si supérieurs à mes forces, que je ne puis souhaiter qu'ils tombent jamais sous des yeux, dont l'indulgence ne me seroit pas aussi acquise, que l'est celle des vôtres. Si mon jugement mûrit avec l'âge, je me déterminerai peut-être à les revoir.

(¶) C'étoit une pensée du respectable père de Mde. Norton, & que la digne femme répétoit souvent, qu'il y avoit dans la vie une saison pour l'imagination & les idées, & qu'il falloit les verser alors sur le papier; qu'ensuite l'écrivain devoit mettre de côté ses ouvrages jusqu'à ce qu'un âge plus mûr & l'expérience lui apprissent à les pénétrer d'un feu solide & durable, au lieu d'une flamme brillante & passagère, & qu'alors ils pourroient obtenir le suffrage du goût & des connoisseurs. (¶).

Avec tout cela, pour le remarquer en passant, Je ne reçois pas un mot de cet homme, pas une seule ligne! ma réponse fut mise au dépôt mercredi; elle y demeura jusqu'au lendemain. Je ne saurois vous dire à quelle heure elle fut levée hier, parce que je ne m'en occupai pas jusqu'au soir. Elle n'y étoit plus alors. Point de réponse

aujourd'hui à dix heures ! Je le ſuppoſe d'auſſi mauvaiſe humeur que moi. — De tout mon cœur.

Il auroit peut-être l'ame aſſez baſſe, s'il avoit jamais quelque pouvoir ſur moi, pour ſe venger des peines que je lui ai cauſées. Mais à préſent, j'oſe aſſurer qu'il n'en aura jamais l'occaſion.

Je commence à connoître ce caractère entreprenant, je me flatte que nous ſommes également dégoûtés l'un de l'autre. Mon cœur eſt dans une tranquillité *inquiète*, ſi je puis haſarder cette expreſſion, *inquiète*, à cauſe de l'entrevue redoutée avec Solmes, des conſéquences dont elle peut être ſuivie; ſans quoi ma tranquillité ſeroit parfaite : car enfin, je n'ai pas mérité le traitement que je reçois; & ſi je pouvois me défaire de Solmes, comme je crois être délivrée de Lovelace, l'influence de mon frère & de ma ſœur ſur mon père, ma mère & mes oncles, ne pourroit durer long-temps...

Vous aurez la bonté de laiſſer paſſer les cinq guinées que vous trouverez liées dans le coin d'un mouchoir, comme une petite récompenſe que je crois devoir aux ſervices de votre fidelle Robert. Ne vous y oppoſez pas, ma chère, vous ſavez que je ne ſuis point tranquille, qu'on ne me laiſſe-

laiſſe me ſatisfaire ſur ces bagatelles. Mon premier deſſein étoit de vous envoyer auſſi le peu que j'ai d'argent, & même une partie de mes diamans : mais ce ſont des choſes portatives, & que je ne puis oublier. D'ailleurs, ſi quelque ſoupçon faiſoit déſirer de voir mes diamans, ſans que je fuſſe en état de les montrer, ce ſeroit une démonſtration de quelque deſſein qui porteroit l'apparence d'un crime.

Vendredi, à une heure, dans le bûcher.

Rien encore de la part de cet homme ! j'ai apporté fort heureuſement mon paquet juſqu'ici, & j'ai trouvé votre lettre d'hier au ſoir. Si Robert prend la mienne ſans emporter le paquet, hâtez-vous de le renvoyer, & de l'avertir qu'il doit le prendre auſſi. De la manière dont je l'ai placé, il me ſemble qu'il ne ſauroit le manquer, & qu'il verra, à n'en pas douter, qu'il eſt là pour qu'il l'emporte. Vous pouvez juger par le ſujet de votre lettre que je ne tarderai point à vous répondre.

CL. HARLOWE.

LETTRE VII.

Miſs Howe à Miſs Clarisse Harlowe.

Jeudi au ſoir, 30 *Mars.*

Préparez-vous au récit de mes découvertes ſur la conduite & la baſſeſſe de votre abominable monſtre, dans le miſérable cabaret qu'il appelle une hôtellerie.

Les roitelets & les moineaux ne ſont pas une proie dédaignée de cet affamé vautour. Ses aſſiduités, ſes veilles, ſes périls nocturnes, les rigueurs de la ſaiſon, qu'il brave ſi courageuſement, ne doivent pas être mis entièrement ſur votre compte. Il a trouvé des conſolations pour adoucir ſes peines : une petite créature, douce & jolie, ſuivant la peinture qu'on me fait : innocente, juſqu'à ſon arrivée dans ce lieu ; mais, la pauvre petite ! qui peut dire à préſent ce qu'elle eſt ?

Elle ne vient que de paſſer ſes dix-ſept ans.

Il a d'ailleurs pour compagnie ſon ami, ſon camarade de débauche, un homme de belle humeur & d'intrigue, comme lui, avec lequel on partage la joyeuſe bouteille ;

& quelquefois un ou deux autres libertins, tous déguifés. La triftesse n'approche pas de cette bande joyeufe. N'ayez pas d'inquiétude, ma chère, fur fon rhume. Il n'a pas la voix fi enrouée que fa *Betfey* fon *bouton de rofe*, comme le miférable l'appelle, ne puiffe fort bien entendre ce qu'il lui conte.

Il en eft fou. On prétend qu'elle eft encore fort innocente : fon père & fa grand-mère le croient. Il veut la marier, dit-on, à un jeune homme du même village. Le pauvre garçon ! la pauvre & fimple créature !

M. Hickman raconte qu'à la ville, on le voit fouvent aux fpectacles & à l'opéra avec des femmes, & chaque fois avec des femmes différentes. Ah ! ma chère amie !--- Mais je me flatte que toutes ces accufations, fuffent-elles autant de vérités, ne vous importent guères. Mais euffiez-vous été les meilleurs amis du monde, cet éclairciffement foldera fon compte.

Monftre infâme ! fe peut-il que fes foins, fes vues pour vous, n'aient pas été capables de le réprimer ? mais je vous l'abandonne. Il n'y a rien à efpérer de lui. Plutôt un fot pour mari, qu'un pareil miférable ! Je fouhaiterois feulement, s'il étoit poffible, d'arracher cette pauvre jeune

fille de ses vilaines griffes. J'ai formé un plan dans cette vue; du moins, si je suis sûre qu'elle ait encore son innocence & son cœur libre.

Il se fait passer pour un militaire déguisé, obligé de se tenir à couvert après un duel arrivé à Londres, tandis que la vie de son adversaire est en suspens. On le croit homme de qualité. Son ami passe pour un officier inférieur, avec lequel il vit familièrement. Il est accompagné d'un troisième, qui est une sorte de compagnon subordonné à l'autre. Le monstre n'a lui-même qu'un seul domestique. O ma chère! que toute cette race de diables, c'est le nom qu'il faut leur donner, fait passer agréablement le temps, pendant que notre crédule simplicité nous émeut & nous fait donner des soupirs de compassion aux prétendus tourmens qu'ils souffrent pour nous.

Je viens d'apprendre que sur le désir que j'en ai marqué, on me procurera l'occasion de voir le père & la fille. Je les aurai bientôt pénétrés. Il me sera facile de voir clair dans un cœur aussi simple, s'il ne l'a pas déjà corrompue; & si c'en est déjà fait, je ne tarderai pas à le découvrir aussi. Si je trouve dans la fille ou dans le père plus d'art que de naturel, je les abandonne

& les renvoie ſur-le-champ. Mais comptez que la fille eſt perdue.

On dit qu'il l'aime éperdument. Il lui donne la première place à table. Il prend plaiſir à la faire jaſer. Il ne veut pas que ſes amis approchent d'elle. Elle babille de ſon mieux; il admire la nature dans tout ce qu'elle dit. On l'a entendu la nommer une fois, ſa charmante petite créature. Ne doutez pas qu'il ne lui ait donné cent fois le même nom. Il la fait chanter; il loue ſes petits frédons ruſtiques. O ma chère! c'eſt une fille perdue. Cela ne peut être autrement. L'homme, vous le ſavez, eſt Lovelace. Qu'on vous amène Wierley, ſi l'on eſt réſolu de vous marier; tout autre, en un mot, que Lovelace ou Solmes; c'eſt l'avis

de votre ANNE HOWE.

Ma chère amie, conſidérez ce cabaret comme ſa garniſon, lui comme un ennemi, ſes camarades libertins comme ſes alliés & ſes ſuppôts: votre frère & vos oncles ne trembleroient-ils pas, s'ils ſavoient combien il eſt proche d'eux, lorſqu'ils vont & viennent dans ce quartier? Il a réſolu, m'aſſure-t-on, que vous ne ſerez pas menée chez votre oncle Antonin. Comment ferez-vous, avec ou ſans cet

entreprenant . ? rempliſſez le blanc que je laiſſe, car je ne trouve pas de terme aſſez odieux.

LETTRE VIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Vendredi, à 3 heures.

VOUS me rempliſſez, tout à la fois, de colère, d'indignation & de terreur! hâtez-vous ma très-chère amie, de grâce, hatez-vous d'achever vos informations ſur le plus vil de tous les hommes.

Mais n'aſſociez jamais les termes d'innocence & de ſimplicité avec le nom de cette malheureuſe fille. Ne doit-elle pas ſavoir qu'un homme de cette eſpèce, qui porte un air de haute condition ſous toutes ſortes de déguiſemens, ne peut avoir de bonnes vues, lorſqu'il lui fait prendre la première place à table, & qu'il lui donne des noms ſi tendres? une fille de dix-ſept ans, ſimple & modeſte, chanteroit-elle au gré d'un inconnu, qui fait profeſſion d'être hors de ſon état naturel? ſi ſon père & ſa grand-mère étoient d'honnêtes

gens, qui euſſent à cœur l'honnêteté de leur fille, lui permettroient-ils de pareilles libertés?

Ne pas ſouffrir que ſes amis approchent d'elle!

A coup sûr, ſes vues ſont infâmes, s'il ne les a pas déjà accomplies. Avertiſſez, ma chère, s'il n'eſt pas trop tard, avertiſſez ce père imprudent du danger de ſa fille. Non, il ne peut y avoir un père au monde qui voulût vendre la vertu de ſon enfant; ni une mère... L'infortunée créature!

Je ſuis dans l'impatience d'apprendre la ſuite de vos informations. Vos verrez cette fille, me dites-vous. Marquez-moi ce que c'eſt que ſa figure. *Douce & jolie*, dites-vous. Une *douce & jolie fille*, ma chère! Voilà de fort *doux* & de fort *jolis* termes: mais ſont-ils de vous ou de lui? Si vous la croyez ſi *ſimple*, ſi *naturelle* dans ſes manières, dans ſes diſcours; ſi elle chante joliment ſes *petits airs ruſtiques*, (car en vérité, ma chère, vous vous affectionnez à votre peinture) hé! mais une fille de cette eſpèce doit engager un homme perdu de débauche, (car c'eſt ainſi qu'il faut le regarder à préſent; un homme laſſé peut-être des femmes de la ville, & de leurs airs de hardieſſe & d'aſſurance) & elle doit l'engager fortement

& pour long-temps, puisqu'après avoir perdu son innocence, elle cherchera peut-être à suppléer par l'art à la perte des charmes naturels qui lui servent à l'attirer aujourd'hui.

Belles espérances de réforme de la part d'un pareil libertin! Pour tout au monde, ma chère, je ne voudrois pas adresser un mot à. . . . . mais je n'ai pas besoin de faire des résolutions. Je n'ai pas ouvert sa lettre, ni ne veux l'ouvrir. Un imposteur! un hypocrite! avec son rhume & sa fiévre... qu'il a gagnés d'abord peut-être dans quelque débauche nocturne, à chanter avec sa petite chanteuse, & qui ont pu peut-être augmenter dans la grotte du taillis.

Etre déjà sur ce pied avec lui! ... j'entends dans son estime, ma chère. Car moi, j'ai pour lui un parfait mépris. Je me hais presque moi-même, de vous tant parler & de lui & de cette idiote que vous appelez sa *douce & jolie* créature. Comptez, ma chère, qu'il n'y a rien de joli ni d'aimable sans modestie & sans vertu.

Je vais vous dire à présent, ma chère, à quelle occasion je vous ai priée de faire cette recherche.

Cet autre infâme, Joseph Leman, avoit fait entendre à Betty, qui n'a pas manqué de me le rendre aussitôt, que Love-

lace ſe faiſoit connoître pour un méchant homme, dans un lieu où depuis quelque temps on l'avoit vu déguiſé. Mais il vouloit être mieux éclairé, avoit-il ajouté, avant de lui en apprendre davantage. Elle lui avoit promis le ſecret, dans l'eſpérance de le faire expliquer; c'eſt là-deſſus que j'ai cru qu'il ne ſeroit pas mal de vous prier de prendre vous-même quelques informations. (*) Je vois à préſent que les accuſations de ſes ennemis n'étoient que trop bien fondées. Si ſon but

(*) (¶) On a vu dans le ſecond volume, Lettre II, que M. Lovelace avoit deux motifs pour épargner ſon *bouton de roſe* : le premier, parce que ſon orgueil étoit ſatisfait de la prière du père & de la grand-mère qui l'avoient conjuré d'épargner leur fille. *Dompter l'orgueil des rebelles ſeroit ma deviſe*, dit-il, *ſi j'en cherchois une nouvelle*. Le ſecond eſt expliqué auſſi dans ce paſſage de la même lettre : *Il m'importe d'être honnête ; il peut arriver par une voie ou par une autre qu'on découvre ma retraite dans ce mauvais cabaret, & l'on ne manquera pas de juger d'abord que c'eſt mon bouton de roſe qui m'y a attiré. Un rapport en ma faveur, dans la bouche de ces bonnes gens ſi ſimples, peut établir ma réputation, &c.*

En conſéquence de ces vues, le lecteur verra que l'événement remplit parfaitement l'attente de M. Lovelace, & que le ſtratagême qu'il

eſt la ruine d'une pauvre innocente, & s'il ne l'a connue qu'à l'occaſion de ſes viſites au château d'Harlowe, je me croirai doublement intéreſſée au ſort de cette malheureuſe, & j'aurai ſujet auſſi d'être doublement irritée contre un homme auſſi vil. Il me ſemble que je le hais plus que Solmes même. Mais je n'ajouterai plus un mot de lui, après que je vous aurai priée de m'informer le plus promptement qu'il vous ſera poſſible de tout ce que vous aurez découvert... J'ai une lettre de lui, mais je ne

---

conduit par les mains de ſon agent Joſeph Leman, qui joue Betty Barnes, lui réuſſit, quoiqu'il ignore ce qui ſe paſſoit entre Miſs Howe & Miſs Clariſſe. Cette explication eſt d'autant plus néceſſaire, que quantité de lecteurs, faute d'y faire attention, ont fait à M. Lovelace un plus grand mérite de ſa retenue auprès de ſon bouton de roſe, qu'il n'y en avoit réellement, & ſe ſont de plus perſuadés qu'il n'étoit pas vraiſemblable qu'un homme capable de ſe conduire ſi généreuſement, à ce qu'ils ſuppoſoient, dans cette occaſion, pût ſe rendre coupable d'aucune baſſeſſe atroce. Ils ne font pas réflexion que l'amour, l'orgueil & la vengeance, comme il l'avoue lui-même (dans la Lettre XXXI du 1er. vol.) entroient également dans l'eſſence de ſon caractère, & que la réſiſtance étoit pour lui un aiguillon qui le provoquoit. (b)

l'ouvrirai qu'après; & si vos éclaircissemens sont tels que je suis presque sûre qu'ils seront, je remettrai sa lettre toute fermée à la place où je l'ai prise, & je ne me donnerai plus la peine de m'occuper de lui. Adieu, ma très-chère amie.

CL. HARLOWE.

LETTRE IX.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Vendredi à midi, 31 *Mars*.

LA justice m'oblige, après ma dernière lettre, de faire porter celle-ci, si je le pouvois, sur l'aîle des vents. Je crois vraiment que votre homme est innocent. Pour cette accusation du moins, je crois qu'il en doit être justifiée; & je regrette d'avoir été si prompte à vous envoyer mes informations par lambeaux.

J'ai vu la jeune fille. Elle est réellement très-jolie, très-agréable; & ce qui est encore une beauté plus grande, plus réelle, une jeune & très-innocente créature. Il faudroit être d'une méchanceté infernale, pour être capable de conspirer

la ruine d'une enfant si naïve & si simple. Son père est un homme honnête & simple comme elle, qui est parfaitement satisfait de sa fille & de sa nouvelle connoissance.

A présent que j'ai pénétré le fond de cette aventure, je ne sais si je ne dois pas craindre pour votre cœur, lorsque je vous aurai dit qu'il peut sortir de ce Lovelace quelque chose de noble qui est à sa louange.

La jeune fille doit être mariée la semaine prochaine; & c'est à lui qu'elle a l'obligation d'être si près de son bonheur. Il *est résolu*, suivant le discours du père, de faire *un heureux couple*, *& il souhaiteroit*, *dit-il*, *d'en faire plus d'un.* Voilà pour vous, ma chère. Comme il a pris aussi en affection le jeune homme qu'elle aime, il a fait pour elle un présent de cent guinées, qui sont déjà entre les mains de la grand-mère, & qui répondent à pareille somme que le jeune homme tient d'un de ses parens. Et le compagnon de M. Lovelace, excité par l'exemple, a donné aussi vingt-cinq guinées au père qui est pauvre, pour équiper en habits la jolie petite villageoise.

Le pauvre homme raconte qu'à leur arrivée, ils affectoient de paroître des gens du bas étage: mais à présent, m'a-t-il dit en confidence, il sait que l'un est le colonel Barrow,

Barrow, & l'autre le capitaine Sloane. Il avoue que pendant les premiers jours, le colonel étoit fort galant avec ſa fille; mais que la grand-mère l'ayant ſupplié d'épargner ſon innocence, il jura de ne lui donner que de bons conſeils, & qu'il a tenu parole en honnête homme. La folle petite créature a reconnu que le miniſtre même ne lui auroit pas donné de meilleures inſtructions d'après le livre de la bible. La petite perſonne m'a tant plu, que je lui ai donné ſujet de ne pas regarder ſa viſite comme un temps perdu.

Mais bon dieu! ma chère, qu'allons-nous devenir à préſent? Lovelace, non-ſeulement réformé, mais changé en prédicateur! Qu'allons-nous devenir? au fond, ma tendre amie, votre *généroſité* eſt engagée maintenant en ſa faveur. Fi de cette *généroſité*. J'ai toujours penſé qu'elle cauſe autant de mal aux belles ames, que l'amour en fait aux ames communes. J'appréhende ſérieuſement que ce qui n'étoit qu'un *goût conditionnel*, ne devienne *un goût ſans condition.*

Je ne puis ſouffrir d'être obligée de changer ſitôt mes invectives en panégyrique. Les femmes, ou moi du moins, aiment à tenir bon encore ſur un jugement téméraire, lors même qu'elles en ont reconnu

la fausseté. Tout le monde n'a pas comme vous la générosité d'avouer sa méprise. Cette facilité à se rétracter demande une certaine grandeur d'ame. — J'ai poussé plus loin mes informations dans le même lieu, sur la vie, les mœurs & toute la conduite de votre homme.... dans l'espérance d'y trouver quelque chose à redire. Mais tout paroît uniforme !

Enfin M. Lovelace sort de cette recherche avec tant d'avantage, que si j'étois aidée de la moindre apparence, je soupçonnerois ici quelque complot formé, pour *blanchir la tête d'un more*. Adieu, ma chère.

ANNE HOWE.

LETTRE X.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi, 1 *Avril.*

VOILÀ comme une censure précipitée nous expose au reproche de légéreté & d'inconséquence dans nos jugemens ; & cette inconstance devient un devoir ; car si vous, ma chère, oui, vous-même, dans

l'exemple présent, vous aviez eu autant de répugnance que vous le dites à reconnoître une erreur, je crois que je vous en aurois moins aimée. Mais vous ne vous feriez pas appliqué d'avance de si bonne foi la réflexion que je viens de faire, si votre caractère n'étoit un des plus ingénus & des plus nobles dont une femme puisse se glorifier. Quoique M. Lovelace paroisse ici bien justifié, ses autres défauts sont assez nombreux pour mériter la plus sévère censure. Si j'étois avec lui dans les termes qu'il désireroit, je lui donnerois avis que ce traître de Leman n'est pas autant de ses amis qu'il le pense. Autrement, il n'auroit pas été si empressé de rapporter à son désavantage, surtout à Betty Barnes, cette petite histoire de la jolie villageoise. Il est vrai qu'il en a fait un secret à Betty, mais il lui a promis de lui en apprendre davantage, lorsqu'il seroit mieux informé, & d'en parler aussi à son jeune maître. C'est ce qui empêche cette fille de la publier, &, malgré la démangeaison qu'elle se sent, de s'en faire un nouveau mérite auprès de mon frère & de ma sœur. Elle est bien aise aussi de ne pas désobliger Joseph, qui lui tient quelques propos d'amour qu'elle ne rejette pas, quoiqu'elle se croie fort au-dessus de lui. Il n'est que trop ordinaire à la plupart des femmes,

lorsqu'elles n'ont pas l'occasion de s'engager dans un commerce de galanterie qui leur plaise, de prêter l'oreille du côté où leur inclination les porte le moins.

Mais pour ne rien dire de plus de deux personnages que j'estime peu, je dois vous avouer que comme je n'aurois jamais eu que du mépris pour M. Lovelace, s'il avoit été capable, comme je l'aurois aisément cru, d'une si basse intrigue, avec les vues qui l'amènent si près du château d'Harlowe, cet éclaircissement avantageux engage en sa faveur *ma générosité* comme vous l'appelez, à proportion de mes craintes, & plus peut-être *qui je ne le devrois souhaiter.* Vous me raillerez, ma chère, autant qu'il vous plaira; mais je vous demande si cet événement n'auroit pas produit sur vous le même effet? & puis le mérite réel de l'action... je vous proteste, ma véritable amie, que si, depuis ce jour, il vouloit s'attacher au bien pour le reste de sa vie, je lui pardonnerois volontiers une grande partie de ses erreurs passées; ne fût-ce qu'en faveur de la preuve qu'il nous a donnée par ce trait, qu'il est capable d'une si bonne & si généreuse espèce de sentimens.

Vous vous imaginez bien qu'après avoir reçu votre seconde lettre, je n'ai pas fait

ſcrupule d'ouvrir la ſienne ; & je n'en ferai pas non plus d'y répondre, parce que je n'y trouve aucun ſujet de plainte à lui faire. S'il a lieu d'être plus content de mes termes, c'eſt auſſi, je l'avoue, parce que je crois lui devoir un peu de réparation pour l'injuſte idée que j'ai eue de lui, quoiqu'il n'en ait pas connoiſſance.

Il eſt aſſez heureux que cette aventure ait été ſitôt éclaircie par les ſoins diligens de votre amitié ; car ſi je lui avois écrit auparavant, ce n'auroit été que pour lui confirmer ſon congé ; & peut-être lui en aurois-je déclaré le motif, dont j'avois été plus affectée que je ne le devois, je crois. Alors quel avantage ne lui aurois-je pas donné ſur moi, lorſqu'il en ſeroit venu à des éclairciſſemens ſi heureux pour lui-même ?

Vous verrez quelque jour, dans ſa dernière lettre, combien il eſt humble, comme il reconnoît ſon impatience naturelle ; quel aveu il fait de toutes ſes fautes. Je dois convenir qu'à préſent que l'hiſtoire de la petite villageoiſe eſt éclaircie, ce langage a une toute autre apparence qu'il n'auroit eu auparavant. Il me ſemble auſſi, ma chère, que ſans avoir jamais vu la petite villageoiſe, je puis lui accorder d'être plus jolie que je n'aurois pu le croire alors ;

car la vertu eſt la perfection de la beauté.

Vous verrez comment il s'excuſe ſur ſon indiſpoſition " de n'avoir pu venir prendre „ ma lettre en perſonne, & la préſomp- „ tueuſe créature inſiſte beaucoup là-deſ- „ ſus, & ſur ſa juſtification, comme s'il „ croyoit que j'en ai dû reſſentir quelque „ peine. „ Je ſuis réellement fâchée d'avoir contribué au dérangement de ſa ſanté, & je veux bien m'imaginer que ſes inquiétudes, pendant quelque temps, ont dû être aſſez chagrinantes pour un eſprit auſſi impatient que le ſien. Mais, dans l'origine, il ne peut en accuſer que lui-même.

Vous verrez que l'homme, prompt à préſumer mon pardon, eſt rempli d'invention & d'expédient pour me faire échapper à la violence dont je ſuis menacée.

J'ai toujours dit que le premier degré, après l'innocence, eſt l'aveu de ſes fautes, parce qu'il n'y a point de changement à ſe promettre de ceux qui s'obſtinent à les défendre. Mais vous trouverez, dans cette lettre même, de la hauteur juſques dans ſes ſoumiſſions. A la vérité, je n'y découvre aucun ſujet de reproche dans les termes : cependant je ne trouve point que ſon humilité ſoit vraiment de l'honnêteté, ni qu'elle porte cette conviction qui vous ſatisfait.

Il eſt certain qu'il eſt fort éloigné du vrai caractère d'un homme poli, quoiqu'on ne puiſſe pas dire de lui qu'il ſoit du caractère oppoſé. Sa politeſſe eſt celle d'un homme, qui par un défaut d'attention ſur lui-même, fondé ſur une indulgence exceſſive dans ſes premiers ans, & peut-être ſur trop de ſuccès dans un âge plus avancé, a contracté une ſorte de préſomption que l'habitude a changée en arrogance, & qui n'eſt guères compatible avec une certaine délicateſſe.

La diſtance où vous êtes d'avis qu'il faut toujours tenir ce ſexe, eſt une maxime fort juſte en général. La familiarité détruit le reſpect : mais avec qui ? Comptez, ma chère, que ce n'eſt pas avec un homme prudent, généreux & capable de reconnoiſſance.

Je conviens qu'en voulant éviter un excès, il eſt difficile de ne pas tomber dans un autre. De-là vient, peut-être, que M. Lovelace regarde comme la marque d'un grand caractère de ſe livrer à ſon orgueil, même aux dépens de ſa délicateſſe. Mais faudra-t-il donc croire tant de profondeur à un homme qui ne ſait pas faire ces diſtinctions, tandis qu'en ſuppoſant ſeulement des qualités médiocres, elles n'échapperoient pas au commun des hommes ?

Il se plaint amèrement “ de ma facilité „ à m'offenser, & à le congédier pour jamais. Il doit, me dit-il, avoir la franchise de me représenter que cette conduite est d'une hauteur extrême, & „ qu'elle est fort éloignée de pouvoir contribuer à diminuer ses craintes sur l'effet „ des persécutions de mes proches en „ faveur de M. Solmes. „

Vous verrez qu'il fait dépendre de moi toutes ses espérances de bonheur pour ce monde & pour l'autre. A voir l'audace de ses vœux & de ses promesses, il me semble que le cœur seul peut les dicter. Quelle autre marque auroit-on jamais pour juger du cœur des hommes ?

Vous verrez aussi qu'il est déjà informé de l'entrevue que je dois avoir avec M. Solmes, & avec quelle violence sa douleur s'exprime. Mon dessein est de lui expliquer ce que je pense des viles méthodes auxquelles il s'abaisse, pour se faire sitôt instruire de ce qui se passe dans notre famille. Si les cœurs honnêtes & qui se flattent d'avoir des principes ne s'élèvent pas contre les actions qui blessent l'honnêteté, qui prendra soin de les réprimer, du moins par la honte ?

Vous verrez avec quelles instances passionnées il me demande “ au moins quel-

„ ques lignes, avant le jour de l'entrevue, „ (s'il faut, dit-il, que cette entrevue ait „ lieu) pour le soutenir dans l'espérance „ que mon ressentiment actuel contre lui, „ ne me dispose pas à traiter mieux son „ odieux rival. Je dois lui pardonner, dit-„ il, de revenir tant de fois à cette crainte; „ surtout, si je considère que l'entrevue „ accordée à Solmes, est une faveur qui „ lui a été refusée, & quelle raison mes „ proches auroient-ils de la désirer avec „ tant d'ardeur, s'ils ne s'en promettoient „ pas ce qu'il redoute? „

Samedi, premier Avril.

Ma réponse est partie. Je lui marque naturellement " que j'étois dans la réso-„ lution de n'écrire jamais un mot de plus, „ à un homme capable de s'emporter con-„ tre tout mon sexe & contre moi, parce „ que j'ai cru à propos de faire usage de „ mon jugement.

„ Que si je me suis soumise à cette en-„ trevue avec M. Solmes, c'est simplement „ par obéissance, pour faire connoître à „ mes parens que je porte la soumission „ à leurs ordres aussi loin qu'il m'est possi-„ ble, & que je ne suis pas sans espérance „ de voir M. Solmes lui-même abandon-„ ner son entreprise, lorsqu'il aura reconnu

„ l'impoſſibilité d'en obtenir jamais le ſuc-
„ cès avec mon conſentement.

„ Je l'aſſure que mon averſion pour M.
„ Solmes eſt trop ſincère, pour me laiſſer
„ dans cette occaſion la moindre défiance
„ de moi-même; mais que M. Lovelace
„ ne doit pas pour cela prendre pour lui
„ l'honneur du ſacrifice: que ſi mes parens
„ m'abandonnent ſeulement à mon propre
„ jugement, j'attache un trop grand prix à
„ ma liberté & à mon indépendance, pour
„ les ſoumettre à un homme ſi impétueux,
„ qui m'apprend d'avance à quoi je devrois
„ m'attendre s'il avoit jamais quelque em-
„ pire ſur moi.

„ Je lui déclare à quel point je déſap-
„ prouve les moyens qu'il emploie, pour
„ ſurprendre la connoiſſance de ce qui ſe
„ paſſe dans le ſein d'une famille. J'ajoute
„ que le prétexte de corrompre les domeſ-
„ tiques d'autrui, par voie de repréſailles
„ pour les eſpions qu'on a placés près de
„ lui, n'eſt qu'une miſérable excuſe, une
„ baſſeſſe, mal juſtifiée par une autre baſ-
„ ſeſſe: que de quelque vernis qu'il plaiſe
„ à chacun de déguiſer ſes propres actions,
„ il y a des règles indépendantes qui éta-
„ bliſſent le juſte & l'injuſte. Condamner
„ une injuſtice, & ſe croire autoriſé à la
„ payer d'une autre, qu'eſt-ce autre choſe,

„ lui dis-je, que répandre une corruption „ générale ? s'il n'y a pas un point ou quel„ qu'un s'arrête, après s'être fait beau„ coup de mal tour à tour, c'en eſt fait „ néceſſairement de la vertu. *Pourquoi ne* „ *ſeroit-ce pas moi*, doit penſer une belle „ ame, qui m'arrêterai la première à cette „ borne ?

„ Je lui laiſſe à juger, ſi, meſuré par „ cette règle, il a droit de ſe mettre au „ rang des belles ames ; & ſi, connoiſ„ ſant l'impétuoſité de ſon caractère & le „ peu d'apparence qu'il parvienne jamais „ à ſe réconcilier avec mon père & ma „ famille, je dois, moi, flatter ſes eſpé„ rances ?

„ Je lui ajoute que tous ces défauts & „ toutes ces taches peuvent me faire déſi„ rer de lui voir une plus juſte & plus „ noble manière d'agir & de penſer, ce „ ne peut être uniquement que dans la „ vue de ſon propre avantage, & que j'ai „ un véritable mépris pour un grand nom„ bre de libertés qu'il eſt en poſſeſſion de „ s'accorder : que nos caractères, par con„ quent, ſont extrêmement oppoſés : & „ qu'à l'égard de ſes promeſſes de réforme, „ tant d'aveux, qui ne ſont ſuivis d'aucun „ changement réel, ne ſont pour moi „ qu'autant de condamnations anticipées

„ sur ses erreurs, qu'il lui est bien plus
„ aisé de faire, que de se justifier ou de
„ se corriger: je l'informe que j'ai appris
„ depuis peu (en effet, je l'ai su de Betty,
„ qui le tient de mon frère) avec quelle
„ petitesse & quelle licence il se donne
„ les airs de déclamer contre le mariage:
„ je lui en ai fait un reproche fort vif, & je
„ lui demande dans quelle vue il peut
„ s'abandonner à ces libertés si méprisa-
„ bles, & si indignes d'un homme d'es-
„ prit, & prétendre en même temps à ma
„ main ?

„ Si je suis obligée, lui dis-je, de me ren-
„ dre chez mon oncle Antonin, il n'en
„ doit pas conclure que je serai nécessai-
„ rement mariée à M. Solmes; parce qu'au
„ contraire, j'aurai moins à combattre dans
„ mon propre cœur, pour m'échapper d'une
„ maison où je serai menée malgré moi,
„ que pour abandonner celle de mon père;
„ & dans les plus fâcheuses suppositions,
„ je trouverai le moyen de tenir mes per-
„ sécuteurs en suspens jusqu'à l'arrivée de
„ M. Morden, qui aura droit, si je l'exige,
„ de me mettre en possession de l'héritage
„ de mon grand-père. „

Il y a peut-être ici un peu d'artifice de ma part. Ce qui fait ma seule excuse, c'est que j'ai principalement en vue de contenir par-là

par-là ses projets de violence ; car au fond, si je suis enlevée d'ici, avec connoissance, ou peut-être sans aucun sentiment, & livrée à la merci de mon frère & de ma sœur, j'espère peu qu'ils n'employent pas la force pour m'enchaîner à M. Solmes. Sans cette crainte funeste, & si je pouvois me promettre de gagner du temps, soit par des prétextes bien ménagés, soit pour dernière ressource, en prenant quelque chose de nuisible à ma santé, je me garderois bien de penser jamais à quitter la maison même de mon oncle. Car je ne saurois pas comment accorder avec mes principes, une démarche qui blesseroit, après tout, l'obéissance que je dois à mon père, dans quelque lieu qu'il lui plaise de me placer.

Mais tandis que vous me donnez la charmante espérance, qu'en évitant d'être à l'un des deux prétendans, je ne serai pas pour cela dans la nécessité de m'abandonner à la famille de l'autre, je ne crois pas mes affaires absolument désespérées.

Je ne vois personne de ma famille, & je ne reçois de personne aucune marque d'amitié ou d'attention. N'en dois-je pas conclure qu'ils n'attendent pas eux-mêmes beaucoup de fruit de cette conférence de

mardi, à laquelle je ne puis penser sans sentir mon cœur palpiter d'effroi?

La présence de mon oncle Antonin en cette occasion ne me plaît guères, mais je la préfère à celle de mon frère ou de ma sœur. Cependant, mon oncle est fort impétueux. Je ne puis croire que M. Lovelace le soit beaucoup davantage. Il ne peut avoir du moins dans sa colère l'air aussi terrible que mon oncle, qui a les traits plus rudes. Ces hommes que la fortune de la mer a enrichis, suivant la remarque que mon oncle m'a donné lieu de faire, qui n'ont jamais connu d'autre obstacle que la fureur des élémens, & qui mettent même leur gloire à les braver, sont sujets à des bourasques aussi violentes que les vents qu'ils sont accoutumés à combattre.

Je m'imagine que M. Solmes fera devant moi une aussi sotte figure que moi devant lui; s'il est vrai, comme mon oncle Harlowe me l'écrit, & comme Betty me le répète souvent, qu'il craigne autant ma vue que je redoute la sienne.

Adieu, mon heureuse amie! heureuse, trois fois heureuse, de ne voir aucune condition dure attachée à votre devoir! vous, qui n'avez qu'à suivre un choix que votre mère a fait pour vous, contre lequel vous n'avez point & ne sauriez avoir de

juste objection : à moins que ce n'en soit une que le choix de votre mère ait prévenu le vôtre, par un esprit de contradiction que les censeurs de notre sexe pourroient se permettre de lui reprocher. La corruption de la nature, nous le savons, nous révolte contre tout ce qui a l'air d'autorité : mais il faut convenir que le feu de la jeunesse est moins propre que la maturité de l'âge & l'expérience, à faire un bon choix pour nous-même. En un mot, connoître votre bonheur, le voir présent sous votre main, & ne pas le laisser échapper, pour des réflexions futures & tardives en jetant les yeux sur un passé préférable, avec le triste & douloureux reproche de n'avoir pas su le saisir dans un temps où vous en aviez le pouvoir, est tout ce qui vous manque, pour le rendre complet.

LETTRE XI.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Dimanche, 2 Avril.

J'AUROIS dû, pour votre tranquillité, vous avertir hier que j'ai reçu votre paquet. Robert m'a dit que votre traître de

Leman l'avoit apperçu de la ménagerie où il étoit. Il a apoſtrophé Robert par deſſus la terraſſe qui la ſépare de l'allée verte : « qui vous amène ici, M. Robert ? ... tout „ ce que j'ai à vous dire, c'eſt de vous „ hâter de vous retirer, & le plutôt ſera „ le mieux. „

Ne doutez pas que vous n'ayez l'obligation de la liberté qu'on vous laiſſe dans vos promenades, à la confiance que votre frère a pour ce perſonnage & pour Betty. Mais vous êtes la première, qui dans des circonſtances de cette nature, n'ait pas quelque domeſtique intelligent & fidelle, capable de lui rendre de petits ſervices. Un poëte, ma chère, n'introduiroit pas une Angélique ſans lui donner ſa Violette, ſa Cléanthe, ſa Clélie, quelque confidente enfin relevée par un joli nom, ou tout au moins une vieille nourrice.

J'ai lu à ma mère pluſieurs paſſages de vos lettres; mais rien ne lui a tant fait de plaiſir que le dernier article de celle d'hier. Elle en eſt charmée; « il vous a gagné ſon cœur, m'a-t-elle dit „. J'allois profiter de ce moment d'intérêt & de bienveillance, pour lui faire ma propoſition, & la preſſer avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, lorſque l'agréable Hickman eſt entré, en faiſant ſes révérences, & careſ-

ſant tour à tour ſa cravate & ſes manchettes. Je les lui aurois volontiers chiffonnées & mis en pièces, mais ſaiſiſſant un autre moyen pour lui marquer mon chagrin, " n'avez-vous donc trouvé ici, Monſieur, aucun domeſtique? ai-je dit; & depuis quand entre-t-on ſans ſe faire annoncer? „ Il m'a demandé pardon. Il eſt demeuré dans le dernier embarras, incertain s'il devoit tenir bon ou ſe retirer. Ma mère, toujours prête à venir à ſon ſecours, a mêlé ſon mot. " Eh mais! Nancy, nous n'avions rien de ſecret; je vous prie, M. Hickman, aſſeyez-vous „. Vous connoiſſez l'accent traînant de ſa parole, lorſqu'il eſt décontenancé & dans une héſitation reſpectueuſe. Avec.... Votre.... per-miſſion, Mademoiſelle, en s'adreſſant à moi — " hé oui, oui, mon cher Monſieur, aſſeyez-vous, ſi vous êtes fatigué; mais que ce ſoit, s'il vous plaît, près de maman: j'aime que mon panier ait toute ſa rondeur, & je ne ſais à quoi cet incommode ajuſtement eſt bon, ſi ce n'eſt à nettoyer les ſouliers ſales, & à tenir quelquefois les gens dans l'éloignement „: étrange fille! s'eſt écriée ma mère, d'un air aſſez mécontent: puis prenant un ton plus doux pour lui; " oui, M. Hickman, aſſeyez-vous près de moi; je n'ai point de ces fol-

les parures qui empêchent les honnêtes gens de s'approcher. — „ J'ai pris un air férieux, & j'étois bien aife au fond du cœur que ce difcours de ma mère ne s'adrefsât point à votre oncle Antonin.

Avec fa liberté de veuve, elle n'auroit pas manqué, j'en fuis sûre, de ramener fort prudemment le premier fujet de notre entretien, & de vouloir montrer même, à fon favori, l'article de votre lettre qui eft fi fort en fa faveur. Elle avoit déjà commencé à lui dire qu'il avoit beaucoup d'obligation à la chère Mifs Clariffe, & qu'elle pouvoit l'en affurer, & qu'elle..... Mais j'ai demandé auffitôt à M. Hickman, s'il n'avoit rien appris de nouveau par fes dernières lettres de Londres : queftion dont je me fers toujours pour lui faire entendre que je fouhaite changer de fujet. Je ne la lui fais jamais que dans cette vue ; & pourvu qu'il fe taife alors, je ne lui en veux point de n'y pas répondre.

Je n'étois pas d'avis de faire devant lui l'ouverture de ma propofition, fans favoir un peu mieux comment elle fera goûtée de ma mère ; fi elle la recevoit mal, je le garde lui-même comme une reffource pour l'employer peut-être dans cette occafion. D'un autre côté, je ne me foucie pas de lui avoir obligation, fi je puis l'éviter. Un homme,

qui a ses vues en tête, fait tant l'important & le renchéri, lorsqu'une femme veut bien l'employer dans quelque affaire qui l'intéresse; qu'il n'y a plus de patience qui puisse le supporter. Mais si je ne trouve pas aujourd'hui l'occasion de m'expliquer, je la ferai naître demain.

Je n'ouvrirai point vos paquets cachetés, qu'en votre présence. Votre conduite n'a pas besoin d'être justifiée à mes yeux, & par les extraits que vous m'avez faits plusieurs fois des lettres de Lovelace & des vôtres, je suis parfaitement instruite, & sais à quel point vous en êtes avec lui. J'allois vous exercer un peu par quelques mauvaises plaisanteries ; mais puisque vous souhaitez qu'on vous croie supérieure à tout notre sexe dans l'art de vous maîtriser vous-même, & que vous méritez en effet qu'on ait cette opinion de vous, je veux vous épargner. Convenez néanmoins que vous avez été quelquefois prête à m'ouvrir votre cœur, & si vous vous êtes arrêtée, c'est par un peu de mauvaise honte, qui combat encore entre votre cœur & vous. Vous achèverez de la vaincre, & vous me ferez la grâce alors de vous expliquer sans aucun déguisement.

Je ne puis vous pardonner l'excès de votre libéralité, pour un domestique payé

par ma mère. Oui, cela me fâche, & je ne veux pas vous le pardonner. Une année de ses gages, ou peu s'en faut! d'autant plus, qu'à l'insu de ma mère, j'améliore la condition des domestiques, suivant leur mérite. —— Comme Robert a ouvert de grands yeux! cela pourroit aussi, j'en ai peur, causer sa ruine. S'il alloit s'aviser d'acheter un anneau nuptial, & de faire avec cette argent quelque méchante conquête dans le voisinage, vous seriez fâchée, qu'avant un an peut-être, le pauvre diable eût sujet d'attribuer son malheur à vos bienfaits.

Il faut *vous laisser*, dites-vous, *la liberté de vous satisfaire sur les* bagatelles. Oui, je sais fort bien que là-dessus on ne gagne rien à vous contredire; vous avez toujours attaché trop de prix aux moindres services qu'on vous rend, & trop peu à ce que vous faites de plus important pour autrui. Je conviens que vous en êtes payée par le plaisir que vous éprouvez à être généreuse. Mais pourquoi voudriez-vous que la noblesse de votre ame devînt un reproche pour tout le genre-humain, pour votre famille surtout, & pour la mienne aussi? Si c'est une excellente règle, comme je vous l'ai entendu dire, de *prêter l'oreille aux paroles, mais de ne former nos juge-*

mens que sur les actions ; que faut-il penser d'une personne qui s'étudie à chercher dans ses paroles des palliatifs, pour la petitesse d'ame de ceux même que ses actions condamnent, par une satyre muette, à la vérité, mais qui n'en est pas moins forte & moins pénétrante ? vous devriez rougir, ma chère, au milieu d'une nombreuse famille, d'y paroître si singulière. Lorsque vous aurez rencontré quelque ame qui ressemble à la vôtre, déployez à votre gré toutes vos grandes qualités : mais jusqu'alors il me semble que, par pitié pour autrui, vous devriez rétrécir un peu votre esprit & votre cœur.

Je ne voulois vous écrire que deux lignes, seulement pour vous tranquilliser sur le sort de votre paquet ; en conséquence, j'avois commencé par écrire largement, & me voilà déjà à la fin de ma seconde feuille. Mais ma plume rempliroit d'elle-même un volume entier sur un sujet aussi cher & aussi fertile que vos louanges ; non pas pour cet acte de liberté que je vous reproche, & dont je suis très-sérieusement offensée ; mais pour cette généreuse bienveillance qui se manifeste dans votre conduite & dans toutes vos actions, & dont ce trait n'est qu'un exemple vulgaire. Il ne me reste plus de place que pour ma prière au ciel,

de vous guider dans les épreuves difficiles où vous êtes engagée, & de vous donner en effet tout le bonheur dont vous ſuppoſez que je jouis.

Votre ANNE HOWE.

LETTRE XII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Dimanche au ſoir, 2 Avril.

J'AI de nouveaux détails à vous faire, ma chère amie, & qui annoncent un grand changement dans la conduite de mes parens. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût autant d'art parmi nous, que j'en découvre. Je ne mettrai dans ce récit d'autre ordre que celui des événemens.

Toute la famille étoit ce matin à l'égliſe. Ils en ont ramené le docteur Lewin, après l'avoir fait inviter à venir dîner au château.. Peu de momens après ſon arrivée, le docteur m'a fait demander la permiſſion de me voir dans mon appartement. Vous jugez bien qu'elle n'a pas été refuſée.

Il eſt monté. Nous avons eu près d'une heure d'entretien avant le dîner. Mais, ce qui m'a bien ſurpriſe, c'eſt ſon ſoin d'é-

viter tout ce qui pouvoit le conduire au ſujet dont j'avois ſuppoſé qu'il étoit venu m'entretenir. Enfin, je lui ai demandé ſi l'on ne trouvoit pas étrange que je n'euſſe pas paru depuis ſi long-temps à l'égliſe. Il avoit évité de toucher cet intéreſſant article, dont on l'avoit sûrement prié de ne pas m'entretenir.

Je ſuis demeurée ſi mécontente, & tout à la fois ſi confondue de cette méthode toute nouvelle, que je ne me ſuis jamais trouvée ſi déconcertée, ſi déroutée. Mais d'autres ſcènes devoient augmenter encore mon embarras. Ce jour devoit être pour moi un jour d'énigmes & de myſtères: mais de myſtères qui en portoient d'autres dans leur ſein: car je ne puis douter que ſous ces voiles, on ne cache des vues fort importantes.

Dans l'après midi, tout le monde, à l'exception de mon frère & de ma ſœur, eſt allé à l'égliſe, avec le docteur, qui a laiſſé des complimens pour moi. Je ſuis deſcendue au jardin. Mon frère & ma ſœur, qui s'y promenoient auſſi, ont affecté de ſe tenir aſſez long-temps à la portée de mes yeux, dans la vue, ſi je ne me trompe, de me rendre témoin de leur gaieté & de leur bonne intelligence. Enfin, ils ſont entrés dans l'allée où j'étois, à l'extrémité

opposée, les mains l'un dans celle de l'autre, comme deux tendres amans. Votre serviteur, Miss. — Votre servante, Monsieur. C'est tout ce qui s'est dit entre mon frère & moi. — Ne trouvez-vous pas l'air un peu.... froid, Clary? m'a demandé ma sœur, d'un ton assez doux, & s'arrêtant devant moi, avec une demi révérence. Je me suis arrêtée aussi, & je lui en ai rendu une plus profonde. Je ne m'en apperçois pas, ma sœur, lui ai-je répondu. Elle s'est mise à marcher. Je lui ait fait une autre révérence, qui ne m'a point été rendue, & j'ai continué ma promenade vers ma volière. Mais prenant tous deux un chemin plus court, ils y sont arrivés avant moi, bras sous bras. Vous devriez, Clary, m'a dit mon frère, me faire présent de quelques-uns de vos oiseaux, pour ma basse-cour d'Ecosse. — Ils sont à votre service, mon frère. — Je vais choisir pour vous, a dit ma sœur; & tandis que je leur jetois à manger, ils en ont remarqué une demi-douzaine. Mais je crois qu'au fond ils n'avoient d'autre dessein, que de montrer devant moi beaucoup de bonne humeur, & à quel point ils étoient bien ensemble.

Après le service, mes oncles, à leur retour, ont pensé aussi à me donner quelque signe d'attention. Ils m'ont fait aver-

tir,

tir, par Betty, qu'ils vouloient prendre le thé avec moi dans mon propre appartement. C'eſt à préſent, me ſuis-je dit à moi-même, que les préliminaires de l'entrevue de mardi vont commencer. Cependant ils ont changé l'ordre du thé, & mon oncle Jules eſt le ſeul qui ſoit monté chez moi.

Un air demi froid, demi affectionné, eſt celui qu'il a pris en entrant dans ma chambre, avec *ſa fille nièce*, nom qu'il avoit coutume de me donner. Je me ſuis avancée avec empreſſement, & me ſuis jetée à ſes genoux, en lui demandant ſa faveur. — Point de trouble, mon enfant, point de ces craintes. Vous pouvez compter déſormais ſur la faveur de tout le monde, tout va ſe terminer, chère Clary. J'étois impatient de vous voir, je n'ai pu me refuſer plus long-temps cette ſatisfaction; & il m'a relevée en m'embraſſant, & m'a nommée charmante créature !

Mais il a conſtamment évité de toucher au point intéreſſant. — Tout va prendre une face nouvelle. Tout va s'arranger heureuſement. Plus de plaintes ! vous êtes aimée de tout le monde. J'ai voulu être des premiers à vous faire ma cour, (c'eſt ſon expreſſion obligeante,) vous voir, & vous dire mille choſes tendres, à mon

ordinaire. Que tout le paſſé ſoit oublié, comme s'il n'étoit jamais arrivé.

Je commençois quelques mots ſur le déshonneur que je recevois de ma priſon. Il m'a interrompue : du déshonneur? ma chère. Ah ! ce ne ſera jamais votre partage ; votre réputation eſt trop bien établie. Je mourois d'envie de vous voir, a-t-il répété ; je n'ai vu perſonne de la moitié ſi aimable, depuis notre longue ſéparation.

Il a recommencé à baiſer mes joues que je ſentois brûlantes de chagrin & d'impatience, dans l'idée de me voir jouée ſi cruellement. Quelle reconnoiſſance pouvois-je ſentir, & cela étoit bien clair, pour une viſite qui ne me ſembloit qu'une trop humble démarche, une ruſe pour m'engager adroitement pour mardi, ou me faire paroître inexcuſable aux yeux de tout le monde ? O frère artificieux ! je reconnois tes inventions. Là deſſus, ma colère me faiſoit rappeler ſon triomphe & celui de ma ſœur, lorſqu'ils avoient affecté de me ſuivre, de ſe marquer tant d'amitié, les bras enlaſſés, & qu'en me nommant Clary & leur ſœur, avec une condeſcendance forcée, j'avois vu dans leur yeux étinceler le reſſentiment & l'averſion. Croyez-vous qu'avec ces réflexions, j'aie pu regar-

der la viſite de mon oncle comme une grande faveur, idée qu'il ſembloit jaloux de m'inſpirer? non, je ne le pouvois pas.— Et le voyant ſi attentif à prévenir toutes ſortes d'explications, j'ai affecté de ſuivre ſon exemple, & de ne lui parler que de choſes indifférentes. Il a continué ſur le même ton; obſervant tout ce qui étoit autour de moi, tantôt un de mes petits ouvrages, tantôt un autre, comme s'il les eût vu pour la première fois, baiſant, par intervalles, la main qui les avoit peints ou brodés; moins pour les admirer, que pour écarter, par cette diverſion, l'idée qu'il avoit préſente dans l'eſprit & moi dans le cœur.

Au moment où il alloit ſortir: comment puis-je vous laiſſer ici, ma chère? vous, dont la préſence répandoit la joie dans toute la maiſon? Il eſt vrai qu'on ne vous attend point en bas: mais je vous proteſte que je ſuis tenté de ſurprendre votre père & votre maman.... ſi je croyois du moins qu'il n'arrivât rien de déſagréable! Ma nièce, ma chère Clary, qu'en dites-vous? (auriez-vous cru, chère Miſs Howe, que mon oncle Jules fût capable de cette diſſimulation!) voulez-vous deſcendre avec moi? voulez-vous voir votre père? auriez-vous le courage de ſoutenir

ſon premier mécontentement, à la vue d'une chère fille, d'une chère nièce, qui nous a cauſé à tous tant de trouble & de peine ? Pouvez-vous promettre que l'avenir. . . . .

Il s'eſt apperçu que ma patience commençoit à s'ébranler. Au fond, ma chère, a-t-il repris, ſi vous ne vous ſentez pas encore une parfaite réſignation, je ne voudrois pas vous engager dans cette démarche. . . .

Mon cœur combattu entre le reſpect & le reſſentiment ne pouvoit plus ſe contenir. Vous ſavez, ma chère amie, que je n'ai jamais pu ſupporter d'être baſſement traitée. Eh quoi! Monſieur, lui ai-je dit, en exclamations entrecoupées: vous, mon oncle! vous! comment ſe peut-il, Monſieur . . . comment pouvez-vous. . . . votre pauvre amie, ma chère, n'a pas eu la force de donner plus de liaiſons à ſes idées.

J'avoue, chère Clary, a répondu mon oncle, que ſi vous n'êtes pas déterminée à l'obéiſſance, à la ſoumiſſion la plus entière, le meilleur parti eſt de demeurer où vous êtes. Mais après le témoignage que vous avez donné. . . .

Le témoignage que j'ai donné! quel témoignage, Monſieur? hé bien, hé bien, chère nièce, il vaut mieux demeurer en-

core où vous êtes, si vous êtes si sensible au chagrin d'avoir été renfermée. Mais cette petite disgrace finira bientôt. Adieu, ma chère Clary. Je n'ajoute que deux mots! que votre soumission soit sincère, & continuez de m'aimer comme vous avez toujours fait. Je vous réponds que votre grand-père n'a pas fait pour vous ce que je veux faire pour vous, moi.

Il s'est hâté de descendre, sans me laisser le temps de repliquer, comme dans la joie d'être échappé, & d'avoir fini un rôle qu'il faisoit à contre-cœur. — Ne voyez-vous pas, ma chère Miss Howe, à quel point ils sont tous déterminés? N'ai-je pas raison de trembler pour mardi?

(¶) Sur-le-champ & comme à la minute est montée ma sœur, pour observer, j'en suis sûre, quelle impression avoit faite sur moi la visite de mon oncle. Elle m'a trouvée toute en larmes.

N'avez-vous pas un Thomas a Kempis, (*) le livre de l'imitation de J. C., ma sœur, m'a-t-elle dit d'un air contraint & composé?

Oui, Madame. — *Madame!* Et quand finira donc entre nous ce ton de réserve, sœur Clary — Dès ce moment même, ma

(*) Le Livre de l'Imitation J. C.

chère Bella, si vous me permettez de vous nommer ma sœur : & j'ai pris sa main. — Point de flatteries, non plus, petite fille! — à ces mots, j'ai retiré ma main de la sienne, comme vous pouvez bien penser, avec la même vîtesse que si, en cherchant dans le trou du bûcher quelque lettre de vous, je me fusse sentie piquée d'une vipère. — Je vous demande pardon, lui ai-je dit. Toujours, toujours trop prompte à faire les avances : c'est mon défaut, & je m'expose toujours par-là à recevoir des mépris. — C'est ce qui doit arriver, a-t-elle répondu, aux gens qui ne savent pas se conduire & se tenir dans un juste milieu. — Je vais vous chercher Thomas a Kempis, ma sœur. Et j'ai été le prendre. — Le voilà : vous trouverez, Bella, d'excellentes choses dans ce petit livre. — Je souhaite, a-t-elle répondu, que vous en ayez profité Et je fais le même vœu pour vous, lui ai-je dit : l'exemple d'une sœur plus âgée que soi est une belle chose. — Plus âgée, petite folle, petite impertinente! & elle s'est enfui précipitamment.

Que ma sœur fera dans sa vieillesse une femme difficile & acariâtre, si jamais elle y parvient! — exigeant le respect, peut-être, sans aspirer au mérite qui y a droit, & rougissant des années qui seules peuvent

Bella, si vous me permettez de vous
er ma sœur : & j'ai pris sa main.—
le flatteries, non plus, petite fille !—
nots, j'ai retiré ma main de la sienne,
vous pouvez bien penser, avec la
vitesse que si, en cherchant dans le
bûcher quelque lettre de vous, je
se sentie piquée d'une vipère. — Je
mande pardon, lui ai-je dit. Tou-
toujours trop prompte à faire les
: c'est mon défaut, & je m'expose
s par-là à recevoir des mépris.—
qui doit arriver, a-t-elle répondu,
s qui ne savent pas se conduire &
dans un juste milieu. — Je vais vous
Thomas a Kempis, ma sœur. Et
prendre. — Le voilà : vous trou-
ella, d'excellentes choses dans ce
e. — Je souhaite, a-t-elle répondu,
en ayez profité Et je fais le même
vous, lui ai-je dit : l'exemple
ir plus âgée que soi est une belle
Plus âgée, petite folle, petite
nte ! & elle s'est enfui précipi-

sœur fera dans sa vieillesse une
cile & acariâtre, si jamais elle
— exigeant le respect, peut-
spirer au mérite qui y a droit,
des années qui seules peuvent

lui donner des droits au respect où elle prétend. (§)

Il est évident pour moi, d'après ce que je viens de vous raconter, qu'ils croient avoir obtenu quelque avantage par le consentement que j'ai donné à cette entrevue. Quand il m'en seroit resté quelque doute, les nouvelles impertinences de Betty acheveroient de le détruire. Elle ne cesse de me complimenter sur cette entrevue & sur la visite de mon oncle Jules. « Les difficultés, dit-elle, sont plus d'à-demi vaincues. Elle est sûre que je n'aurois pas consenti à voir M. Solmes, si je ne consentois pas à l'accepter. Elle va se trouver plus d'occupations qu'elle n'en a eu depuis quelque temps. Tout le monde va être employé. Les préparatifs de noces lui plaisent beaucoup. Qui sait si mon mariage ne sera pas bientôt suivie d'un autre ? »

J'ai trouvé, dans l'après-midi, une réplique de M. Lovelace à ma dernière réponse. Elle est remplie de promesses, remplie de protestations de reconnoissance, d'*éternelle* reconnoissance ; c'est son expression favorite, entre plusieurs autres qui ne sentent pas moins l'hyperbole. Cependant, de toutes les lettres d'homme que j'ai vues, les siennes sont celles où j'ai trouvé

le moins de ces magnifiques abſurdités. Je ſerois bien près de le mépriſer, ſi elles lui étoient familières. Ce langage emphatique me paroît toujours d'un eſprit faux & préſomptueux, qui prend une femme pour une folle, ou qui par ſes flatteries eſpère la rendre telle.

“ Il ſe plaint de mon indifférence, qui „ ne lui fait attendre l'eſpoir de m'intéreſſer, que des mauvais traitemens que „ je reçois de mes parens. Au reproche „ que je lui ai fait de ſon caractère incivil „ & impétueux, il répond, que dans l'impoſſibilité abſolue de ſe juſtifier, il a „ trop d'ingénuité pour l'entreprendre: „ que d'ailleurs je le rends muet, par une „ interprétation trop dure, qui me fait „ attribuer l'aveu de ſes défauts à l'indifférence que je lui ſuppoſe pour ſa „ réputation, plutôt qu'au déſir de ſe „ corriger: qu'on ne lui avoit jamais fait „ auparavant contre ſes mœurs les objections que j'ai élevées & avec juſtice; „ mais que déſormais il eſt réſolu de les „ prévenir. Quelles ſont ſes promeſſes, „ demande-t-il? C'eſt de ſe réformer par „ mon exemple: & quelle occaſion auroit-„ il de les remplir, s'il n'avoit point de „ vices, & des vices conſidérables à réfor-„ mer? Il eſpère que l'aveu de ſes fautes

„ ne paſſera aux yeux de perſonne pour
„ un mauvais ſigne ; quoique ma ſévère
„ vertu en ait fait cette ſiniſtre interprê-
„ tation.

„ Il eſt perſuadé que mon reproche peut-
„ être juſte dans l'extrême rigueur, dit-il,
„ ſur les intelligences qu'il entretient par
„ voie de repréſailles dans le ſein de ma
„ famille. Il ne ſe croit pas d'un caractère
„ enclin à porter l'inquiſition dans les
„ affaires d'autrui. Mais il ſe flatte que les
„ circonſtances & l'étrange conduite de
„ mes parens, peuvent le rendre excuſa-
„ ble, ſurtout, lorſqu'il eſt devenu ſi
„ important pour lui de connoître les mou-
„ vemens d'une famille déterminée à l'em-
„ porter contre moi, n'importe par quelles
„ voies ; par le motif d'une injuſte animo-
„ ſité contre lui. Pour ſe conduire avec la
„ vertu d'un ange, dit-il, il faut avoir
„ affaire à des anges : il n'a point encore
„ appris la difficile leçon de rendre le bien
„ pour le mal ; & s'il doit l'apprendre quel-
„ que jour, ce ne ſera point par les trai-
„ temens que je reçois, de certains eſprits,
„ qui prendroient plaiſir, s'il s'abaiſſoit
„ devant eux, à le fouler aux pieds comme
„ moi.

" Il cherche à s'excuſer ſur la liberté
„ qu'il s'eſt donné juſqu'ici de tourner en

„ ridicule l'état du mariage. C'eſt une ma„ tière, dit-il, qu'il n'a pas traitée depuis „ quelque temps avec ſi peu de reſpect. Il „ reconnoît d'ailleurs qu'elle eſt ſi rebat„ tue, ſi triviale ; que c'eſt un lieu com„ mun, ſi frivole, ſi familier aux libertins „ & aux petits eſprits, ſi vide de ſens & ſi „ uſé qu'il meurt de honte de s'y être quel„ quefois arrêté. Il le condamne comme „ une raillerie ſtupide contre les loix & le „ bon ordre de la ſociété, & qui réjaillit „ ſur les ancêtres du mauvais plaiſant ; & „ plus criminel encore dans un homme „ tel que lui, qui peut attacher quelque „ prix à ſon origine & à ſes alliances, que „ dans ceux qui n'ont pas la même obliga„ tion à leur naiſſance. Il promet de s'ob„ ſerver plus ſoigneuſement que jamais „ dans ſes paroles & dans ſes actions, pour „ devenir de plus en plus digne de mon „ eſtime ; & pour me convaincre d'avance, „ que les fondemens ſe trouveront jetés „ dans ſon ame, pour l'édifice d'honneur „ & de vertu que j'y éleverai par mon „ exemple, s'il parvient jamais au bon„ heur de me poſſéder.

„ Il me regarde comme perdue ſans reſ„ ſource, ſi je ſuis une fois menée chez „ mon oncle Antonin. La ſituation de ce „ château iſolé, les foſſés qui l'environ-

„ nent, la chapelle, l'implacable animo-
„ ſité de mon frère & de ma ſœur, leur
„ empire ſur le reſte de ma famille, il
„ peint tous ces objets des plus fortes
„ couleurs : & il me déclare ouvertement,
„ qu'il fera un violent effort pour empê-
„ cher que je n'y ſois traînée. „

Vos obligeantes, vos généreuſes ſollicitations, ma chère amie, me feront trouver, j'eſpère, dans la faveur de votre mère, l'unique moyen d'éviter des extrémités ſi cruelles. Je me réfugierai ſous ſa protection, ſi ſa bonté le permet. J'exécuterai toutes mes promeſſes. Je n'entretiendrai aucunes correſpondances. Je ne verrai perſonne que de l'aveu de votre mère & du vôtre. Il faut que je ferme ma lettre & qu'elle parte ſur-le-champ. Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que je ſuis toute à vous.

CL. HARLOWE.

LETTRE XIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Lundi, 3 *Avril*.

C'EST une joie pour moi, de ſavoir mes papiers en sûreté entre vos mains. Je veux m'efforcer de mériter votre eſtime, pour ne pas faire déshonneur tout à la fois à votre jugement & à mon cœur.

Il m'eſt venu une nouvelle lettre de M. Lovelace, qui paroît extrêmement alarmé de l'entrevue que je dois avoir demain avec M. Solmes. " Les airs, me dit-il, que ce miſérable prend déjà droit de ſe donner à cette occaſion, augmentent beaucoup ſon inquiétude; & c'eſt avec une peine extrême qu'il s'abſtient de lui rendre une viſite, pour lui faire connoître à quoi il doit s'attendre, ſi la violence eſt employée contre moi en ſa faveur. Il m'aſſure que Solmes a déjà traité avec les marchands pour de nouveaux équipages, & il va juſqu'à m'en nommer quelques-uns; & que dans le nouvel ordre de ſa maiſon (y eut-il jamais pareil miſérable!) il marque tel & tel appartement pour nourrir les enfans & pour d'autres offices. „

Comment

Comment prendrai-je sur moi d'entendre des propos d'amour, de la bouche de ce monstre ? La patience m'échappera sans doute. D'ailleurs, je n'aurois pas cru qu'il eût osé s'occuper de ces imprudens préparatifs, & encore moins s'en vanter ; tant ils s'accordent peu avec les vues de mon frère. Mais je me hâte de quitter un sujet si révoltant.

L'audacieuse confiance de Solmes vous rendra moins étonnante celle de Lovelace, qui me presse ouvertement, au nom de toute sa famille, de me dérober aux violences dont je suis menacée chez mon oncle. Ce hardi intrigant me propose un carosse de Milord M... à six chevaux, qui m'attendra derrière l'enclos, à la barrière qui conduit au taillis. Vous verrez avec quelle hardiesse il parle d'articles déjà dressés, d'escorte prête à monter à cheval ; & d'une de ses cousines qui doit se trouver dans le carosse, ou à l'hôtellerie de Georges, dans le village voisin, pour me conduire chez son oncle, ou chez ses tantes, ou jusqu'à Londres, si c'est le parti que je préfère ; sous toutes les conditions & les restrictions que je jugerai à-propos de lui prescrire. Vous verrez avec quel air de fureur il menace de veiller nuit & jour sur les chemins ; & d'employer

la force armée, pour m'arracher à ceux qui entreprendroient de me conduire chez mon oncle; & cela, ſoit que j'y conſente ou non, parce qu'il regarde ce voyage comme la ruine abſolue de ſes eſpérances.

O chère amie! qui pourroit penſer à cet étrange appareil, ſans être extrêmement miſérable par ſa douleur & par ſes craintes? Sexe dangereux & méchant! qu'avois-je à démêler avec aucun homme, ou les hommes avec moi? Je ne mériterois la pitié de perſonne, ſi c'étoit par ma faute, par ma propre légèreté, que je me fuſſe jetée dans cette ſituation. Que je ſouhaiterois de tout mon cœur.... mais que nous ſommes enclins à former des ſouhaits inſenſés, lorſque nous nous trouvons dans le malheur, ſans voir le moyen d'en ſortir!

Cependant, la bonté de votre mère eſt une reſſource ſur laquelle je me repoſe. Si je puis ſeulement éviter de tomber dans les mains de l'un ou de l'autre juſqu'à l'arrivée de M. Morden, la réconciliation eſt infaillible, & tout ſe terminera heureuſement.

J'ai fait une réponſe à M. Lovelace, dans laquelle je lui recommande, s'il ne veut pas rompre avec moi pour jamais, d'éviter toutes les démarches téméraires, & de ne pas rendre de viſite à M. Solmes

qui puisse devenir l'occasion de quelque violence. Je lui renouvelle l'assurance que je perdrai plutôt la vie que de me voir la femme de cet homme-là. Mais, quelque traitement que je reçoive, & quelles que puissent être les suites de l'entrevue, j'exige que jamais il n'emploie pareilles voies contre aucun de mes parens; je lui témoigne mon vif mécontentement de ce qu'il ose se croire avancé dans mon estime, au point de prétendre disputer le droit à mon père de me faire conduire chez mon oncle! j'ajoute néanmoins, que je n'épargnerai, ni les prières, ni l'invention, que j'irai même jusqu'à attenter sur ma santé, pour me dispenser de ce fatal voyage.

C'est demain mardi! que le jour qu'on redoute se presse toujours d'arriver! Ah! qu'un profond sommeil pût s'emparer de mes sens pendant vingt-quatre heures! mais demain n'en seroit pas moins mardi, avec toutes les horreurs dont je crains qu'il soit accompagné. Si cette lettre vous parvient, avant que l'événement de cette entrevue si redoutée soit connu, priez le ciel pour votre amie.

CL. HARLOWE.

LETTRE XIV.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mardi matin à 6 heures.

LE jour eſt venu ! je le voudrois voir fini heureuſement ! j'ai paſſé une fort mauvaiſe nuit. A peine ai-je fermé l'œil un moment, ſans ceſſe la tête occupée de l'entrevue qui s'approche. La longueur même du délai auquel on a bien voulu conſentir, donne à l'aſſemblée un air plus ſolemnel, qui augmente mes allarmes. Un eſprit actif & réfléchiſſant n'eſt pas un avantage digne d'envie, à moins qu'il ne ſoit accompagné d'une heureuſe vivacité telle que la vôtre, qui fait jouir du préſent, ſans s'inquiéter trop de l'avenir.

Mardi, à 11 heures.

J'ai reçu une viſite de ma tante Hervey. Betty, avec ſon air myſtérieux, m'avoit dit que j'aurois à déjeûner avec moi une dame que j'attendois peu, me donnant lieu de croire que ce ſeroit ma mère. Cet avis m'avoit tellement émue, qu'un quart-d'heure après, lorſque j'ai entendu les pas

d'une femme montant l'escalier, & que j'ai prise effectivement pour elle ; ne pouvant expliquer les motifs de sa visite, après avoir été si long-temps bannie de sa présence, ma tante en entrant s'est apperçue de mon trouble.

Et après le premier salut: quoi, Miss ? m'a-t-elle dit, vous paroissez surprise ? En vérité, les filles d'esprit se font d'étranges peurs pour rien: & me prenant la main ; de quoi vous allarmez-vous ? hé pourquoi donc, ma chère, trembler, trembler de cette force ? savez-vous que vous ne serez plus propre à voir personne ? Allons, mon amour, en baisant mes joues, prenez courage. Ces vaines émotions, à l'approche de l'entrevue : vous feront juger, lorsqu'elle sera finie, de vos autres aversions ; & vous rirez vous-même d'avoir pu vous livrer à des craintes si chimériques.

Je lui ai répondu que tout ce dont l'imagination s'est fortement prévenue, produit dans le temps des effets qui ne sont rien moins qu'imaginaires, quoique les autres puissent n'en pas juger de même ; que je n'avois pas eu une heure de sommeil pendant toute la nuit : que l'impertinente, à laquelle on m'avoit soumise, étoit venue augmenter mon trouble, en me laissant entendre que je devois recevoir la visite

de ma mère ; & que, dans ces dispositions, je serois très-peu en état de voir quelqu'un dont la vue ne pouvoit m'être agréable.

C'étoientl-à, m'a-t-elle dit, de ces mouvemens naturels qu'on ne pouvoit empêcher. M. Solmes s'attendoit bien hier au soir à ne pas passer une nuit plus tranquille que moi.

A qui donc, Madame, une entrevue si pénible pour les deux parties doit-elle faire plaisir ?

A tous deux, ma chère, j'ose l'espérer, lorsque ces premières agitations seront appaisées. J'ai vu souvent les commencemens les plus redoutés, finir par les plus heureuses issues. — Je n'en prévois qu'une d'heureuse de cette entrevue : c'est, lui ai-je dit, que les deux parties se quittent satisfaites que celle-là soit la dernière.

Là-dessus, elle m'a représenté combien il seroit malheureux pour moi, de ne pas me laisser persuader. Elle m'a exhortée à recevoir M. Solmes avec la décence qui convenoit à mon éducation. La crainte qu'il a de me voir, ne vient, m'a-t-elle dit, que de son respect & de son amour. C'est la preuve la plus sûre d'une véritable tendresse ; plus sûre du moins que l'ostentation & les bravades d'un amant, qui n'a d'autre mérite que son arrogance.

J'ai répondu à cette obfervation, qu'il falloit faire attention aux caractères : qu'une ame noble agiffoit noblement, & étoit incapable de rien faire avec baffeffe : qu'une ame baffe étoit capable de toute forte de baffeffe, lorfqu'elle pouvoit s'en propofer quelque avantage, & devenoit d'une fierté infolente, lorfqu'elle avoit le pouvoir en main, ou qu'elle n'étoit pas retenue par quelque efpérance. J'ai ajouté que ce n'étoit plus un point à difcuter avec moi; que j'avois dit tout ce qu'on pouvoit dire fur cette matière : que cette entrevue m'avoit été impofée, à la vérité, par ceux qui étoient en droit d'exiger de moi la foumiffion, mais que je ne l'avois acceptée qu'avec une extrême répugnance, dans la vue de faire connoître que ce n'étoit pas obftination de ma part, mais averfion invincible : qu'elle ne pouvoit donc avoir d'autre effet que de fournir, comme je le craignois, un nouveau prétexte de me traiter avec encore plus de rigueur qu'on n'avoit fait.

Il lui a plu de me reprocher une injufte prévention. Elle s'eft étendue fur les devoirs d'une fille. Elle m'a fait la grâce de m'attribuer un grand nombre de bonnes qualités, mais auxquelles il manquoit, a-t-elle dit, celle d'être plus docile, pour

couronner toutes les autres. Elle a inſiſté ſur le mérite de l'obéiſſance, quand même elle ſeroit contre mon inclination. A l'occaſion de quelques mots, par leſquels je lui faiſois entendre que le peu de réſerve avec laquelle j'avois traité M. Solmes, ne faiſoit qu'augmenter ma répugnance à le voir, elle a eu le courage de me vanter ſon naturel *indulgent* & diſpoſé à *pardonner*; le reſpect infini qu'il a pour moi, & je ne ſais combien d'autres propos de cette nature.

De toute ma vie je ne me ſuis trouvée dans un pareil accès d'humeur & d'impatience. J'en ai fait l'aveu à ma tante, & lui en ai demandé pardon. Elle m'a répondu que je ſavois donc bien le déguiſer; qu'elle ne remarquoit en moi que les petites émotions ordinaires aux jeunes perſonnes, lorſqu'elles voient pour la première fois leurs amans, & que cette viſite pouvoit bien paſſer pour la première, puiſque c'étoit en effet la première fois que j'avois conſenti à le voir ſous ce titre.... mais auſſi que la ſeconde....

Quoi, Madame? en l'interrompant, ſe ſeroit-on figuré que je conſente à le voir ſous ce titre?

Aſſurément, mon enfant.

Si vous en êtes ſi ſûre, Madame, en ce cas je ne demande encore à préſent qu'à

m'y refuſer. Je ne veux ni ne puis le voir, s'il s'attend à être reçu à ce titre.

Excès de délicateſſe, petites formalités. Pure délicateſſe ; ma chère nièce ! avez-vous pu croire qu'une entrevue, accordée ſolemnellement avec le jour, le lieu & heure réglés, fût expliquée comme une ſimple & vaine cérémonie qui ne dût rien ſignifier ? Je vous déclare, ma chère, que votre père, votre mère, vos oncles, tout le monde, regardent cette entrevue comme le premier acte de votre ſoumiſſion à leurs volontés. Ainſi, gardez-vous de reculer, je vous en conjure ; & faites-vous un mérite de ce que vous ne pouvez plus empêcher.

L'horrible monſtre !..... mille pardons, Madame, ... moi, paroître en la préſence d'un homme de cette eſpèce, avec de pareilles vues ; & lui ſe préſenter à moi dans cette attente ! mais il eſt impoſſible qu'il s'y attende lui, quelque opinion qu'en aient les autres. Il eſt évident qu'il ne peut s'y attendre, par la crainte qu'il vous dit à tous qu'il a de me voir. Si ſes eſpérances étoient ſi hardies, Madame, il ne ſeroit pas auſſi tremblant que vous le dites.

Il a cette eſpérance aſſurément, & elle eſt bien fondée : mais je vous ai déjà dit, que c'eſt ſon reſpect qui lui inſpire des craintes,

Son reſpect ! dites ſon indignité. Elle eſt ſi viſible, qu'il la ſent lui-même auſſi bien que tout le monde la voit. De-là, ſes offres pour m'acheter ! de-là ces riches avantages étalés en compenſation de ſon indignité reconnue.

Son *indignité*, dites-vous. Vous allez trop vîte, ma chère nièce. Ne craignez-vous pas que ce dédain ne vous donne l'air de vous mettre vous-même à un trop haut prix ? Nous avons une très-grande idée de votre mérite ! Cependant, vous ne feriez pas mal de vous croire un peu moins parfaite, quand vous le feriez encore plus que vos parens ne ſe le perſuadent.

Je ſuis fâchée, Madame, qu'on puiſſe me taxer d'arrogance, pour ſuppoſer que je ne mérite pas mieux que M. Solmes, du côté de l'ame & de la perſonne ; car, pour la fortune, grâces au ciel, je mépriſe tout ce qu'on peut tirer, en ſa faveur, d'un ſi miſérable motif.

Elle m'a dit que les diſcours ne menoient à rien : que je ſavois ce que tout le monde attendoit de moi.

Je n'en fais en vérité rien, lui ai-je répondu ; on ne me perſuadera jamais qu'on ait pu fonder une ſi étrange attente, ſur un conſentement par lequel j'ai voulu ſeulement montrer combien j'étois diſpo-

ſée à me ſoumettre, dans tous les points dont l'exécution ne me ſera pas impoſſible.

Il m'étoit aiſé, m'a-t-elle dit, de juger quelles étoient les eſpérances de tout le monde, d'après ce premier acte de ſoumiſſion, par les amitiés que j'avois reçues dimanche dernier de mon frère & de ma ſœur dans le jardin; par la viſite que ma ſœur m'avoit rendue enſuite dans ma chambre, quoique tous les deux euſſent été reçus de moi plus froidement qu'on ne l'eût déſiré & qu'on ne s'y attendoit; & par la tendre viſite de mon oncle dans l'après-diné, quoiqu'à la vérité je ne l'euſſe pas reçue avec la reconnoiſſance que j'avois toujours marquée pour ſes bontés: mais il avoit eu celle d'attribuer ma froideur au chagrin de ma retraite forcée, & au deſſein de revenir par degrés, pour n'avoir pas trop à rougir de mes anciennes réſiſtances.

Voyez-vous à préſent, ma chère, la baſſeſſe de leur conduite artificieuſe de ce jour-là, & qui me ſurprit tant? Voyez-vous la raiſon qui fit permettre au docteur Lewin de me rendre une viſite, mais avec défenſe de toucher le ſujet dont je m'imaginois qu'il étoit venu m'entretenir? On lui aura fait croire apparemment, qu'il étoit inutile de diſcuter avec moi un point qu'on ſuppoſoit accordé. Voyez auſſi, avec

quelle infidélité, mon frère & ma sœur doivent avoir représenté leurs prétendues amitiés, dont ils jugeoient que l'apparence du moins étoit nécessaire à leurs vues; tandis que leur antipathie pour moi étoit si violente, qu'ils ne purent s'abstenir de m'insulter par leur affectation à se tenir bras sous bras comme deux amans, en m'abordant; idée que m'a bien confirmée ma sœur, lorsqu'elle vint ensuite m'emprunter mon livre de l'*Imitation*.

Aussi n'ai-je pu entendre le discours de ma tante, sans lever au ciel les yeux & les mains. Je ne sais, lui ai-je dit, quel nom je dois donner à ce traitement, ni quelle fin on peut se proposer par des moyens si bas; mais je n'ignore pas quel est l'auteur de tout ce manège. Celui qui peut avoir engagé mon oncle Harlowe à jouer un tel rôle dans son injuste entreprise, & se procurer l'approbation de tous mes autres parens, doit avoir assez d'ascendant sur eux pour les porter à tout contre moi.

Ma tante est revenue à me dire, qu'après avoir fait concevoir une juste attente, les propos, les plaintes, les invectives n'étoient plus de saison. Elle se flattoit que je ne leur donnerois pas lieu de penser qu'ils s'étoient trop pressés dans le jugement qu'ils avoient porté de mon désir de

les

les obliger. Et elle pouvoit m'aſſurer que ſi je reculois, je m'en trouverois plus mal que ſi je ne m'étois jamais avancée.

Avancée, Madame! comment pouvez-vous dire que je me ſois avancée? c'eſt une ruſe pour me ſurprendre; une ruſe bien baſſe & bien indigne, en vérité! Pardon, Madame, je ne vous accuſe pas d'y avoir eu part. Mais, dites-moi, ma très-chère tante, ma mère ne fera-t-elle pas préſente à cette redoutable entrevue? ne me fera-t-elle pas cette grâce? ..... ne fût-ce que pour autoriſer par ſa préſence... *autoriſer* ma chère! votre mère & votre oncle Harlowe ne voudroient pas, pour tout au monde, ſe trouver préſens dans cette occaſion.

Eh! comment, Madame, peuvent-ils donc regarder mon conſentement à cette entrevue comme une avance?

Ma tante m'a paru embarraſſée de cet argument. Miſs Clary, m'a-t-elle dit, il eſt difficile de traiter avec vous. Il ſeroit heureux pour vous & pour tout le monde que vous euſſiez autant d'obéiſſance que d'eſprit. Je vous quitte..... Je me flatte, Madame, que c'eſt ſans colère, en l'interrompant; je voulois ſeulement vous obſerver que, quelle que ſoit l'iſſue de cette entrevue (& elle ſera ce qu'elle doit néceſ-

ſairement être) perſonne ne ſera trompé dans ſon attente.

O Miſs, vous me paroiſſez une jeune créature bien déterminée.... M. Solmes ſera ici à l'heure que vous avez marquée ; & ſouvenez-vous encore une fois, que de l'après-midi où nous touchons, dépendent la paix de votre famille, & votre propre bonheur.

Et là-deſſus, elle m'a quittée précipitamment.

Je m'arrête ici. Quand me ſera-t-il permis de reprendre la plume, & qu'aurai-je à vous communiquer dans ma première lettre ? c'eſt ce que je ne puis pas même conjecturer. Mon agitation eſt extrême. — Nulle réponſe du côté de votre mère ! je commence à douter ! je vais toujours aſſurer le départ de cette lettre, tandis que je le puis encore. Adieu, ma meilleure, ou plutôt ma ſeule amie.

CL. HARLOWE.



LETTRE XV.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mardi au ſoir, & toute la nuit.

GRACES au ciel, ma chère, je ſuis encore vivante, & chez mon père: mais combien de temps j'ai encore à y reſter, ou à vivre, je ne puis vous le dire. J'ai un volume de détails à vous raconter, & peut-être bien peu de temps pour les écrire. Cependant il faut que je commence par les nouvelles allarmes où l'inſolente Betty m'a encore jetée, en m'apportant le meſſage de ce Solmes; quoique je fuſſe dans un état, ſi vous vous ſouvenez de ma dernière lettre, qui n'avoit pas beſoin d'être aggravé par de nouvelles ſurpriſes.

Miſs, Miſs, Miſs, s'eſt-elle écriée, de la porte de ma chambre, les bras étendus & tous les doigts levés en l'air; vous plaît-il de deſcendre dans votre parloir? Vous allez y trouver tout le monde en belle & pleine aſſemblée, je vous aſſure: & vous allez voir M. Solmes magnifique & paré comme un Lord, avec une charmante perruque blonde, le plus beau linge, les plus

belles dentelles du monde, un habit galonné, & une veſte ſi riche en argent qu'elle ſe tiendroit debout. Tout-à-fait beau, en vérité. Vous n'avez jamais vu un homme auſſi changé. Ah! Miſs, en ſecouant la tête, c'eſt dommage que vous vous ſoyez permis tant d'invectives contre lui! mais vous ſavez comment vous y prendre pour réparer le paſſé; j'eſpère qu'il ne ſera point encore trop tard.

Impertinente! lui ai-je dit; tes ordres portent-ils de venir me troubler le ſang par ces allarmantes exclamations?

J'ai pris mon éventail, & je me ſuis un peu rafraîchie.

(¶) Bon dieu, a-t-elle répondu, comme ces belles demoiſelles ſont promptes à prendre l'allarme! mon intention n'étoit pas, je vous l'aſſure, ni de vous offenſer ni de vous effrayer (§).

Tout le monde eſt là, dites-vous? qu'entendez-vous par tout le monde?

Mais, ce que j'entends, Miſs, (ouvrant & étendant la main gauche, & avec un regard louche & impertinent, en parcourant chaque doigt avec l'index de ſa main droite à chaque perſonne qu'elle nommoit) c'eſt votre papa! c'eſt votre maman! c'eſt votre oncle Harlowe! c'eſt votre oncle Antonin! c'eſt votre tante

Hervey ! ma jeune maîtreſſe ! & mon jeune maître ! — c'eſt enfin M. Solmes, avec l'air d'un homme de cour, qui s'eſt levé lorſqu'il a prononcé votre nom, & qui m'a dit ; (l'effrontée ſinge a fait alors une révérence, en tirant la jambe d'auſſi mauvaiſe grâce que l'a fait, je crois, celui qu'elle vouloit contrefaire) " Mlle. Betty, „ ayez la bonté de préſenter mon très- „ humble reſpect à Miſs Clariſſe, & de „ lui dire que j'attends ici l'honneur de „ ſes commandemens. „

N'eſt-ce pas là une maligne créature ? J'étois ſi tremblante, qu'à peine avois-je la force de me ſoutenir. Je me ſuis aſſiſe ; & le dépit m'a pouſſée à lui dire que ſa maîtreſſe lui avoit ordonné apparemment de débuter par ces impertinences, pour me troubler & me mettre hors d'état de paroître avec une modération qui auroit pu m'attirer la pitié de mon oncle.

Mon dieu, Miſs, dans quel état vous vous mettez vous-même ! m'a répondu l'inſolente : & prenant mon éventail, que j'avois poſé, & l'agitant devant moi ; allons, chère Madame, voulez-vous que je vous.....

Trêve d'impertinence — mais vous dites que toute la famille eſt en bas avec lui ;

& me faudra-t-il paroître devant toute cette aſſemblée ?

Je ne ſaurois vous dire s'ils demeureront lorſque vous arriverez. Il m'a ſemblé qu'ils penſoient à ſe retirer, quand M. Solmes m'a chargé de ſes ordres. Mais quelle réponſe porterai-je de votre part au gentilhomme?

Dites-lui que je ne puis deſcendre..... mais attendez..... ce moment paſſé, ce ſera une affaire finie. — Dites que je deſcendrai.... je vais vous ſuivre... je deſcends à l'inſtant.... dites ce que vous voudrez, peu m'importe quoi. Mais rendez-moi mon éventail, & ne tardez pas à m'apporter un verre d'eau.

Elle eſt deſcendue. Pendant tout le temps, mon éventail n'a pas repoſé un inſtant. J'étois toute en feu; j'ai touſſé pluſieurs fois pour reprendre haleine, & fait effort ſur moi-même pour me calmer. A ſon retour, j'ai bu un grand verre d'eau. Enfin, déſeſpérant pour le moment d'appaiſer l'agitation de mon cœur, je lui ai dit de deſcendre, & je l'ai ſuivie avec précipitation; les jambes ſi tremblantes, que ſi je n'avois pas preſſé ma marche, je doute que j'euſſe pu arriver au bas de l'eſcalier. — O ma chère amie! quelle pauvre & paſſive machine eſt le corps, lorſque l'ame eſt en déſordre!

[redacted] falle que j'avois coutume de nommer [redacted] parloir, a deux portes. Au moment [redacted] fuis entrée par l'une, mes parens [redacted]récipitamment fortis par l'autre; j'ai [redacted]u la robe de ma fœur, qui fe gliffoit [redacted]ière. Mon oncle Antonin étoit forti [redacted]ec les autres; mais il n'a pas tardé [redacted]ître, comme vous allez voir. Ils [redacted]eurés tous dans la falle voifine, [redacted] féparée de mon parloir que par u[redacted] cloifon. Ces deux pièces, je m[redacted]iens, n'en faifoient autrefois qu[redacted]e, qui a été divifée en faveur de[redacted]fœurs, pour nous donner le mo[redacted]acune, de recevoir librement nos [redacted]

D[redacted] fuis entrée, M. Solmes s'eft avan[redacted]moi en fe courbant jufqu'à terre[redacted]ufion étoit vifible dans chaque t[redacted]n vifage. Après une demi-douza[redacted] *Mademoifelle*, d'un fon étouff[redacted]*it très-fâché*.... il avoit *un chagr*[redacted]*ne..... c'étoit un grand malheur* [redacted]... & là, il s'eft arrêté, fans pouv[redacted]r dans le moment le moyen d'ach[redacted] phrafe.

So[redacted]as m'a rendu un peu plus de préf[redacted]prit. La poltronerie d'un ennem[redacted] notre courage; j'en fuis bien co[redacted] à préfent: quoique au fond,

peut-être, le nouveau brave soit encore plus poltron que l'autre.

Je me suis détournée de lui, & me suis assise sur une des chaises, qui étoient devant le feu, mon éventail toujours en mouvement. Je me suis rappelée depuis que je devois avoir un air assez impertinent. Je m'en mépriserois moi-même, si j'étois capable de quelque sentiment pour l'homme qui étoit devant moi : mais que dire, dans le cas d'une si sincère & si complète aversion ?

Il a toussé cinq ou six fois, comme j'avois fait moi-même avant de descendre, & ces efforts ont enfin produit une phrase complète. “ *Je devois m'appercevoir de sa confusion.* „ Cette phrase en a engendré deux ou trois autres. Je m'imagine que ma tante lui avoit fait la leçon ; car c'étoit *son respect*, *sa profonde vénération pour une personne..... aussi parfaite assurément....* & il *espéroit*, *il espéroit....* (il a espéré trois fois, avant de pouvoir me dire quoi) *que je serois trop généreuse*, (*la générosité*, a-t-il dit, *étoit mon caractère*) *pour le mepriser de ces... de ces.... de ces preuves si vraies de son amour.*

Il est vrai, Monsieur, lui ai-je répondu, que je crois vous voir dans une sorte de confusion ; & cela me fait espérer que cette

entrevue, quoique j'y aie été en quelque ſorte forcée, pourra produire des effets plus heureux que je ne me l'étois promis.

Il a recommencé à touſſer, pour animer un peu ſon courage! " Vous ne ſauriez „ vous imaginer, Mademoiſelle, qu'il y „ ait aucune créature aſſez aveugle ſur „ *vos mérites* & qui y ſoit aſſez peu ſen„ ſible, pour renoncer aiſément à l'intérêt „ & à l'approbation dont il eſt honoré par „ votre digne famille, tant qu'on lui don„ nera l'eſpérance, que par ſa perſévérance „ & ſon zèle, il pourra quelque jour obte„ nir *votre faveur*. „

Je ne comprends que trop, Monſieur, que c'eſt ſur cette approbation & cet intérêt que vous venez de citer, que vous bâtiſſez vos eſpérances. Il ſeroit impoſſible autrement qu'avec un peu d'égard pour votre propre bonheur, vous fuſſiez capable de réſiſter aux déclarations que je vous ai faites, & que je me ſuis crue obligée de vous faire, par tout ce que je devois à vous & à moi-même.

" Il avoit vu, m'a-t-il dit, & l'on en „ citoit bien d'autres, pluſieurs exemples „ de jeunes Demoiſelles, qui, après avoir „ marqué la même averſion, s'étoient „ laiſſées engager, les unes par des motifs „ de compaſſion, d'autres par la perſuaſion

„ de leurs amis, à changer de ſentimens;
„ & qui dans la ſuite avoient été fort heu-
„ reuſes. Il eſpéroit obtenir le même bon-
„ heur. „

Je ne ſache pas, Monſieur, qu'il ſoit queſtion de complimens dans une occaſion de cette importance, & cependant je regrette de me voir dans la néceſſité de vous parler avec une franchiſe qui peut vous déplaire. Apprenez donc que j'ai des objections invincibles contre vos vues. Je les ai déclarées avec une fermeté qui eſt, je crois, ſans exemple. Mais je crois qu'il eſt ſans exemple auſſi, que dans la ſituation où je ſuis née, une jeune perſonne ait jamais été traitée comme je le ſuis à votre occaſion.

“ On eſpère, Mademoiſelle, que votre
„ conſentement pourra s'obtenir avec le
„ temps. Voilà l'eſpérance; & je ferai le
„ plus miſérable de tous les hommes, ſi
„ on n'y peut réuſſir. „

Vous me permettrez, Monſieur, de vous dire, qu'il eſt plus juſte que vous ſoyez miſérable ſeul, que de vouloir en faire deux.

“ On peut vous avoir fait, Mademoi-
„ ſelle, des rapports à mon déſavantage.
„ Il n'eſt perſonne qui n'ait ſes ennemis.
„ Ayez la bonté de me faire connoître ce

„ qu'on vous a dit de moi : j'avouerai mes
„ fautes, & je m'en corrigerai ; ou je faurai
„ vous convaincre qu'on m'a indignement
„ *noirci*. J'ai fu auffi, que vous vous étiez
„ offenfée de quelques mots qui me font
„ échappés, par mégarde peut-être, & que
„ vous avez entendus par hafard ; mais je
„ fuis sûr de n'avoir rien dit qui ne mar-
„ que le cas que je fais de vous, & la réfo-
„ lution où je fuis de perfifter auffi long-
„ temps que j'aurai de l'efpérance. „

Vous ne vous trompez pas, Monfieur ; j'ai appris quantité de chofes qui ne font point à votre avantage ; & je n'ai pas entendu avec plaifir les mots qui font échappés de votre bouche : mais comme vous ne m'êtes & ne pouvez jamais m'être rien, je n'ai pris aucun intérêt aux chofes, & les mots m'ont peu touchée.

“ Je fuis fâché, Mademoifelle, d'enten-
„ dre ce langage. Il eft certain que vous
„ ne m'avertirez d'aucune faute, dont je
„ n'aie la volonté de me corriger. „

Eh bien, Monfieur, corrigez-vous donc de celle-ci : ne fouhaitez pas qu'on emploie la violence pour forcer une jeune perfonne fur le point le plus important de fa vie, par des motifs qu'elle méprife, & en faveur d'un homme qu'elle ne peut eftimer ; tandis que par fes propres droits, elle eft

aſſez bien partagée pour ſe croire ſupérieure à toutes vos offres, & que par ſon caractère elle n'en déſire pas davantage pour vivre heureuſe & contente.

“ Je ne vois pas, Mademoiſelle, que „ vous en fuſſiez plus heureuſe, quand je „ renoncerois à mes eſpérances; car..... „

Je l'ai interrompu: c'eſt un ſoin, Monſieur, qui ne vous regarde pas; faites ceſſer ſeulement vos prétentions; & ſi, pour me punir, on juge à propos de ſuſciter quelqu'autre homme, le blâme ne tombera pas ſur vous. Vous aurez droit à ma reconnoiſſance, & je vous en promets une très-ſincère.

Il eſt reſté muet, & l'air un peu embarraſſé; j'allois continuer de lui donner de plus en plus des preuves de ma franchiſe avec lui, lorſque mon oncle Antonin eſt entré.

“ Comme cela! ma nièce, comme cela! „ aſſiſe! ma nièce, & M. Solmes debout! „ aſſiſe comme ſur un trône en reine qui „ donne ſes audiences, & une audience „ pleine de hauteur! M. Solmes, pourquoi vous tenir debout dans cette humble poſture? pourquoi cette diſtance, „ mon cher? J'eſpère bien vous voir plus „ familiers enſemble avant que nous nous „ ſéparions. „

Je me suis levée, aussitôt que je l'ai apperçu, & me suis avancée vers lui un genou à demi-plié: Daignez recevoir, Monsieur, les respects d'une nièce qui a été privée si long-temps de l'honneur de voir son oncle: souffrez qu'elle implore votre faveur & votre compassion.

„ Vous aurez la faveur de tout le monde, „ ma nièce, lorsque vous saurez la mériter."

Si jamais je la méritai, c'est à présent. J'ai été traitée avec une extrême rigueur. J'ai fait des offres qu'on ne devoit pas refuser; des offres qu'on n'auroit jamais osé demander de moi. Quel crime ai-je donc commis, pour me voir si honteusement bannie & renfermée! pour qu'on m'ôte la liberté de me déterminer, sur un point qui intéresse également mon bonheur présent & mon bonheur futur?

„ Miss Clary, m'a répondu mon oncle, „ vous n'avez fait que votre volonté jus- „ qu'à présent: c'est ce qui vous rend „ aujourd'hui la volonté de vos parens si „ à charge? „

Ma volonté, Monsieur?.... Permettez-moi de vous demander si ma volonté jusqu'à présent n'a pas été celle de mon père, la vôtre, & celle de mon oncle Harlowe? N'ai-je pas mis toute ma gloire à vous obéir & à vous complaire? Je n'ai jamais

demandé une faveur, qu'après avoir bien considéré s'il convenoit de me l'accorder. Et actuellement, pour marquer mon obéissance, n'ai je pas offert de me réduire au célibat? N'ai-je pas offert de me dépouiller des bienfaits de mon grand-père? Pourquoi donc, mon cher oncle, veut-on me rendre malheureuse dans un point qui intéresse si essentiellement mon bonheur?

„ On ne vous demande point le bien de „ votre grand-père. On ne désire point que „ vous preniez le parti du célibat. Vous „ connoissez nos motifs, & nous devi- „ nons les vôtres. Je ne fais pas difficulté „ de vous dire, qu'avec toute l'affection „ que nous avons pour vous; nous vous „ conduirions plutôt au tombeau, que de „ souffrir que vos motifs pussent prévaloir „ sur les nôtres. „

Je m'engagerai à ne me marier jamais sans le consentement de mon père, sans le vôtre, Monsieur, & sans celui de toute la famille. Vous ai-je jamais donné sujet de vous défier de ma parole? Je suis prête à me lier ici par le serment le plus solemnel......

“ Oui, par le serment conjugal, en „ m'interrompant d'une voix renforcée, „ & avec ce digne Monsieur. Cela sera, „ cela sera, nièce Clary; & plus vous vous

„ y oppoſerez, plus vous vous en trouverez mal. „

Ce langage, & devant M. Solmes, qui en a paru reprendre courage, m'a vivement irritée. — Hé bien, Monſieur, ai-je répondu, oui, vous me conduirez plutôt au tombeau. Je ſouffrirai la mort la plus cruelle, j'entrerai dans le ſombre caveau de mes ancêtres, & je le laiſſerai fermer ſur moi, plutôt que de conſentir à me rendre miſérable le reſte de mes jours. Et vous, Monſieur Solmes, me tournant vers lui, faites attention à ce que je dis; il n'y a point de mort que je ne ſubiſſe (& cet inſtant eſt bientôt paſſé) plutôt que d'être à vous pour être éternellement malheureuſe.

La fureur étinceloit dans les yeux de mon oncle. Il a pris M. Solmes par la main, & le tirant vers une fenêtre: “ que cet „ orage ne vous ſurprenne point, cher „ Solmes; n'en ayez pas le moindre cha„ grin. Nous ſavons de quoi les femmes „ ſont capables dans leur rage. „ Relevant ſon exhortation par un affreux jurement, „ le vent n'eſt pas plus impétueux ni plus „ variable „, & il a juré encore une fois. “ Si vous ne croyez pas votre temps mal „ employé à rechercher cette petite „ ingrate, j'engage ma parole que nous

„ lui ferons *baiſſer les voiles* : je vous le „ promets : „ Et pour confirmer ſa promeſſe, il a juré encore une fois avec véhémence. Enſuite venant à moi, qui m'étois approchée de la fenêtre la plus éloignée; pour me remettre un peu de mon déſordre, la violence de ſon mouvement m'a fait croire qu'il m'alloit battre. Il avoit le poing fermé! le viſage en contraction, les dents ſerrées, “ oui, oui, oui, ma nièce Clary, „ m'a dit entre ſes dents le pauvre cher „ homme, vous ſerez, vous ſerez la femme „ de M. Solmes ; nous vous verrons ſa „ femme, & cela dans une ſemaine au „ plus tard; „ avec un quatrième jurement pour le confirmer. Le pauvre cher homme! quelle habitude il a de jurer!

Je ſuis au déſeſpoir, Monſieur, lui ai-je dit, de vous voir dans une ſi furieuſe colère. Tout ceci, je ne le vois que trop, eſt l'ouvrage des inſtigations de mon frère, qui ne donneroit pas néanmoins lui-même l'exemple d'obéiſſance qu'on veut exiger de moi. Il vaut mieux que je me retire. Je ne ferai que vous irriter encore plus, je le crains. Car, malgré tout le plaiſir que je prendrois à vous obéir, ſi je le pouvois, ma réſolution eſt déterminée, & je ne puis pas même ſouhaiter de la vaincre.

Pouvois-je mettre moins de force dans

mes déclarations, devant M. Solmes? — Je me retirois vers la porte par où j'étois entrée; tandis que ſe regardant tous deux, comme pour ſe conſulter des yeux ſur ce qu'ils devoient faire, & s'ils devoient m'arrêter ou me laiſſer ſortir. Qui aurois-je rencontré dans mon chemin, que mon frère, qui avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit paſſé?

Il a fondu ſur moi ſi bruſquement, & je l'attendois ſi peu là, que j'ai été ſaiſie de ſurpriſe. Il s'eſt emparé de ma main, & me l'a ſerrée avec violence: “rentrez,
„ jolie Miſs, rentrez, s'il vous plaît. Il
„ n'eſt pas queſtion d'être *enterrée dans*
„ *un caveau*; votre frère, malgré *ſes inſti-*
„ *gations*, vous ſauvera de cette horreur.—
„ Ange tombé! (en regardant en deſſous
„ mon viſage abbatu.) Tant de douceur
„ là, & tant d'obſtination ici! (en me
„ frappant de la main ſur le cou) Véri-
„ table femme, quoique ſi jeune! Mais,
„ ſouvenez-vous bien d'une choſe, (en
„ baiſſant la voix, comme s'il eût voulu
„ mettre de la décence dans ſon indécente
„ invective devant M. Solmes) vous n'au-
„ rez jamais votre libertin: &, repre-
„ nant ſon premier ton: on vous ſauvera
„ malgré vous; cet honnête homme aura
„ la bonté de vous ſauver de votre ruine;

„ vous le bénirez, quelque jour, ou vous
„ aurez du moins raison de le bénir de sa
„ *condescendance.* „ Voilà le terme de ce frère brutal.

Il m'avoit menée jusqu'à M. Solmes. Il a pris sa main, comme il tenoit la mienne. « Tenez, Monsieur, lui a-t-il dit; voici
„ la main d'une fille rebelle. Je vous la
„ donne ici. Elle confirmera ce don avant
„ la fin de la semaine, ou je lui déclare
„ qu'elle n'aura plus de père, de mère,
„ ni d'oncles dont elle puisse se vanter.

J'ai retiré le bras avec violence.

Comment donc, Miss?

Comment donc, Monsieur? Quel droit avez-vous de disposer de ma main? Si vous gouvernez ici tout le monde, vous ne me gouvernerez pas, moi, surtout dans un point qui ne regarde que moi, & où vous n'avez ni n'aurez jamais rien à voir.

J'aurois voulu pouvoir dégager ma main d'entre les siennes; mais il me la tenoit trop serrée. Laissez-moi, Monsieur. Pourquoi suis-je ainsi traitée? Votre dessein, je le vois, est de me blesser, en me serrant si fort de votre main barbare, comme vous me blessez en effet. Mais, je vous le répète, quel droit avez-vous de me traiter avec cette barbarie? Il m'a secoué le bras, en renvoyant ma main comme en cercle,

avec une violence qui m'a fait sentir de la douleur jusqu'à l'épaule. Je me suis mise à pleurer, & j'ai porté l'autre main à l'endroit de la douleur. M. Solmes l'a blâmé de cet emportement. Mon oncle aussi. — Il ne pouvoit, a-t-il répondu, conserver sa patience avec une fille si perverse, ni souffrir les réflexions qu'il m'avoit entendu lancer sur lui avant qu'il fût entré : il n'avoit fait d'ailleurs que me rendre une main que je ne méritois pas qu'il eût touchée ; & cette douleur prétendue étoit un de mes artifices.

M. Solmes a dit qu'il renonceroit plutôt à toutes ses espérances, que de me voir traitée avec cette dureté. Il s'est offert de plaider en ma faveur auprès de mon frère & de mon oncle, en me faisant une révérence, comme pour demander mon approbation. — M. Solmes, lui ai-je répondu, n'employez point votre médiation pour me sauver de la violence de mon frère ; je ne puis souhaiter d'avoir cette obligation à un homme, dont l'ingénéreuse persévérance est l'occasion, ou du moins le prétexte de cette violence même, & de toutes mes disgraces.

Que vous êtes généreux, M. Solmes ! a repris mon frère, de prendre parti pour cet esprit indomptable ! Je vous demande

en grâce de perſiſter à faire votre cour : c'eſt le nom dont s'eſt ſervi ce frère dénaturé ! je vous le demande, pour l'intérêt de notre famille ; & pour le ſien, ſi vous l'aimez. Perſévérez. Sauvons-la, s'il ſe peut, de ſa ruine. Regardez-la (& ſes yeux m'ont parcourue de la tête aux pieds, montrant du doigt toute ma perſonne à M. Solmes.) Penſez à ſes admirables qualités. Tout le monde les reconnoît, & nous en avons fait notre gloire juſqu'à préſent. Elle vaut les efforts que nous faiſons pour la ſauver encore. Deux ou trois attaques, & je la garantis à vous.... Comptez qu'elle vous récompenſera de votre patience. Ne parlez donc pas d'abandonner vos vues, pour quelques plaintives & folles lamentations. Elle s'eſt engagée dans un rôle d'appareil, dont elle eſt embarraſſée de ſortir avec les grâces de ſon ſexe. Vous n'avez à combattre que ſon orgueil & ſon obſtination. Je vous réponds que dans quinze jours, vous ſerez auſſi heureux qu'*un mari peut l'être*.

Vous n'ignorez pas, ma chère, & je vous l'ai dit, que c'eſt la manie de mon frère, d'exercer ſes railleries ſur notre ſexe & ſur l'état du mariage. Il ne donneroit pas dans cette affectation, s'il ne croyoit pas que ce ton eſt une preuve d'eſprit ;

comme M. Wierley, & quelques autres personnes de votre connoissance & de la mienne, croient se faire honneur, en cherchant à jeter un ridicule profane sur les saintes écritures : & le tout pour établir leurs prétentions pernicieuses : autant d'égaremens qui partent du même principe. Ils veulent faire croire qu'ils ont trop d'esprit pour avoir de la réligion.

M. Solmes, d'un air satisfait de lui-même, a répondu présomptueusement, " qu'il étoit disposé à tout souffrir pour „ obliger ma famille, & pour me sauver ; „ ne doutant point, a-t-il ajouté, que s'il „ étoit assez heureux pour réussir, il ne „ fût amplement récompensé. „

Monsieur, lui ai-je dit, si vous avez quelque égard pour votre propre bonheur (il n'est pas question du mien; vous n'êtes pas assez généreux pour le faire entrer dans votre systême) je vous conseille de ne pas pousser plus loin votre cour, comme il plaît à mon frère de l'appeler. Il est juste de vous apprendre, qu'avant le traitement que j'ai essuyé à votre occasion, je n'ai trouvé dans mon cœur qu'un extrême éloignement pour vous ; & pouvez-vous me croire les sentimens assez bas, assez serviles, pour que la violence ait été capable de les changer ?

Et vous, Monſieur, (me tournant vers mon frère) ſi vous croyez que la douceur ſoit toujours une marque de molleſſe, & qu'il n'y ait point de grandeur d'ame ſans arrogance, reconnoiſſez que vous êtes une fois trompé. Vous éprouverez déſormais qu'une ame généreuſe ne doit pas être forcée, & que.... finiſſez, je vous l'ordonne, m'a dit l'impérieux perſonnage, levant les yeux & les mains au ciel. Et il s'eſt tourné vers mon oncle; entendez-vous, Monſieur? voilà cette nièce ſans défaut, cette nièce votre favorite.

M. Solmes paroiſſoit embarraſſé de ſavoir à quoi s'en tenir, & ſi l'on m'eût laiſſée ſeule avec lui, j'ai vu clairement que j'aurois pu, ſans beaucoup de peine, me défaire de lui tout à fait.

Mon oncle s'eſt approché de moi, en me parcourant auſſi des yeux, depuis la tête juſqu'aux pieds. " Eſt-il poſſible que ce ſoit vous? Tant de violence ſortir de votre bouche, Miſs Clary?"

Oui, Monſieur, cela eſt poſſible: & je ne balance point à dire encore, que la force de mes expreſſions n'eſt qu'une ſuite naturelle du traitement que j'ai reçu, & de la barbarie avec laquelle je ſuis traitée juſqu'en votre préſence, par un frère, qui n'a pas plus d'autorité ſur moi que je n'en ai ſur lui.

« Ce traitement, nièce Clary, n'eſt
„ venu qu'après mille autres moyens,
„ dont on a fait inutilement l'eſſai avec
„ vous. „

L'eſſai ! Monſieur. Dans quelle vue, Monſieur ? Mes demandes vont-elles plus loin que la liberté de refuſer ? vous pouvez, Monſieur, (en me tournant vers M. Solmes), ſans-doute vous pouvez trouver un lâche motif de perſévérance, dans la manière même dont j'ai ſouffert les perſécutions que vous m'avez attirées, & cette outrageante violence de mon frère. C'eſt un exemple qui vous apprend ce que je ſuis capable de ſupporter, ſi ma mauvaiſe deſtinée me forçoit jamais d'être à vous.

Juſte ciel ! s'eſt écrié Solmes, avec cent différentes contorſions de corps & de viſage ; tandis que mon frère & mon oncle s'adreſſoient des exclamations muettes & ſe parloient des yeux & des muſcles de leur viſage, juſte ciel, Mademoiſelle ! quelle interprétation !

Une interprétation juſte, Monſieur, en l'interrompant ; car celui qui peut voir & approuver qu'une perſonne pour laquelle il s'attribue quelques ſentimens d'eſtime, ſoit auſſi maltraitée que je le ſuis, doit être capable de la traiter de même : & faut-il

d'autre preuve de votre approbation, que votre persévérance déclarée, lorsque vous savez si bien que je ne suis bannie, renfermée, accablée d'insultes, que dans la vue de m'arracher un consentement qu'il m'est impossible de donner jamais?

Pardon, Monsieur, (en me tournant vers mon oncle) je dois un respect infini au frère de mon père. Je vous demande pardon de ne pouvoir vous obéir. Mais pour mon frère, il n'est que mon frère. Il n'obtiendra rien de moi par la contrainte. (¶) (Et me tournant vers ce misérable, sans naturel : oui je l'appellerai un misérable.) " Plissez votre front, Monsieur, froncez le sourcil tant qu'il vous plaira ; mais répondez-moi : voudriez-vous, si vous étiez à ma place, faire les sacrifices que je veux bien faire, pour obtenir la faveur de la famille? non, & quel droit avez-vous donc de me traiter de la sorte, & de me faire traiter comme je le suis depuis si long-temps? (§)

Tant d'agitation m'avoit jetée dans un grand désordre. Ils gardoient le silence; & se promenant par intervalles, dans un désordre aussi grand que le mien, ils paroissoient se dire par leurs regards, qu'ils avoient besoin de se retrouver ensemble & de se parler. -- Je me suis assise, en agitant

agitant mon éventail. Le hasard m'ayant placée devant une glace, j'ai remarqué que la couleur me revenoit & m'abandonnoit successivement. Je me sentois foible; & dans la crainte de m'évanouir, j'ai sonné. Betty est venue. Je me suis fait apporter de l'eau, & j'en ai bu un plein verre. Personne ne sembloit faire attention à moi. J'ai entendu mon frère qui disoit à Solmes; *artifice*, *artifice du sexe:* ces mots l'ont peut-être empêché de s'approcher de moi, outre la crainte de n'être pas bien reçu. D'ailleurs, j'ai cru m'appercevoir qu'il étoit touché de ma situation. Cependant, ne me trouvant pas mieux, je me suis levée; j'ai pris le bras de Betty: soutenez-moi, lui ai-je dis; aidez-moi à sortir; & d'un pas chancelant, je me suis avancée vers la porte, & là, me retournant, j'ai fait une révérence à mon oncle: permettez-moi, Monsieur, de me retirer.--- Où allez-vous, nièce? nous n'avons pas fini avec vous. Je vous enjoins de ne pas sortir. " M. Solmes a des informations à " vous donner, qui vous surprendront; " & vous n'éviterez pas de les entendre. " -- Ce n'est, Monsieur, sous votre bon plaisir, que pour prendre l'air quelques minutes. Je reviendrai, si vous l'ordonnez. J'entendrai tout ce que je dois enten-

dre ; afin que ce ſoit une choſe faite pour aujourd'hui & pour jamais. — Voulez-vous m'accompagner, Betty ?

Ainſi, ſans recevoir d'autre défenſe, je me ſuis retirée au jardin ; & là, me jetant ſur le premier ſiége, & me couvrant le viſage du tablier de Betty, la tête appuyée ſur elle, & mes mains entre les ſiennes, j'ai donné paſſage à la violence de mon chagrin, & de ma colère, ou de tous les deux, par mes larmes : ce qui m'a peut-être ſauvé la vie ; car je me ſuis ſentie auſſitôt ſoulagée.

Je vous ai parlé tant de fois de l'impertinence de Betty, qu'il eſt inutile de vous fatiguer par de nouveaux exemples. Toute la détreſſe de ma ſituation ne l'a point empêchée de prendre de grandes libertés avec moi, lorſqu'elle m'a vue un peu remiſe, & aſſez forte pour m'avancer plus loin dans le jardin. J'ai été obligée à la fin, de lui impoſer ſilence par un ordre abſolu. Elle s'eſt tenue alors derrière moi, chagrine & de fort mauvaiſe humeur.

Il s'eſt paſſé près d'une heure avant qu'on m'ait fait rappeler. L'ordre m'eſt venu par ma couſine Dolly (*) Hervey, qui s'eſt approchée de moi, l'œil plein de

(*) Dorotée.

compaſſion & de reſpect ; (car vous ſavez qu'elle m'a toujours aimée, & qu'elle ſe donne elle-même le nom de mon écolière.) Betty nous a quittées.

Elle m'a dit qu'on demandoit ma préſence. — Qui m'ordonne de vous ſuivre, Miſs ? Mais, Miſs, n'avez-vous pas pleuré ? Eh qui ſeroit capable de retenir ſes larmes, m'a-t-elle répondu ? — quelle en eſt donc l'occaſion, couſine Dolly, ai-je repris ? j'ai cru que dans la famille, il n'y avoit que moi qui eût ſujet de pleurer. — Et moi auſſi, Madame, j'en ai ſujet, parce que je vous aime. — Je l'ai embraſſée. Eh ! c'eſt donc pour moi, chère couſine, que vous vous êtes attendrie juſqu'aux larmes ! il n'y a jamais eu d'amitié perdue entre nous. Mais dites-moi de quoi je ſuis menacée, & ce que m'annonce cette tendre marque de votre compaſſion pour moi.

« Ne faites pas connoître que vous ſachiez ce que je vais vous confier, a dit la chère fille ; mais je ne ſuis pas la ſeule qui pleure pour vous. Maman a pleuré auſſi ſur votre ſort avec moi ; mais elle n'a pas oſé laiſſé voir ſes larmes à perſonne. O ma Dolly, a dit maman ; on n'a jamais vu de malice auſſi noire que celle de mon couſin Harlowe ;

„ ils ruineront la fleur & l'ornement de
„ leur famille. „

Comment donc cela, chère cousine ? ne s'est-elle pas expliquée davantage ? comment donc, ma chère ?

“ Oui ; elle dit que M. Solmes auroit
„ déjà renoncé à ses prétentions, car il
„ reconnoît que vous le haïssez, & qu'il
„ n'y a pas d'espérance ; & votre mère
„ voudroit qu'il y renonçât, & qu'on s'en
„ tînt à votre promesse, de ne jamais
„ vous marier sans le consentement de la
„ famille, & de vivre dans le célibat. Ma
„ mère est du même avis ; car nous avons
„ tous entendu tout ce qui s'est passé dans
„ votre parloir, entre vous, votre oncle
„ Antonin & le cousin James, & l'on a
„ bien vu qu'il est impossible de vous dé-
„ terminer à recevoir M. Solmes. Mon
„ oncle Harlowe paroît penser de même,
„ ou, du moins, ma mère dit qu'il ne pa-
„ roît pas s'y opposer. Mais votre père est
„ inébranlable. Il s'est mis en colère à
„ cette occasion, contre votre mère & la
„ mienne. Là-dessus, votre frére, votre
„ sœur & mon oncle Antonin sont venus
„ se joindre à lui, & la scène est entière-
„ ment changée. En un mot, ma mère
„ dit à présent qu'on a pris des engage-
„ mens bien forts avec M. Solmes ; qu'il

„ vous regarde comme une jeune perſonne „ des plus accomplies, que s'il ne pouvoit „ gagner tout-à-fait votre cœur après le „ mariage, il feroit content d'être du „ moins un peu aimé, ſeulement pour „ avoir l'honneur de vous appeler ſa femme „ pendant une ſeule année. Pour moi, je „ crois entendre ſon langage, & je ſup- „ poſe qu'il vous feroit mourir de chagrin „ la ſeconde; car c'eſt un homme qui a le „ cœur dur & cruel, j'en ſuis sûre. „

Mes parens, chère couſine, peuvent me faire mourir de chagrin; mais jamais M. Solmes n'aura ce pouvoir.

“ C'eſt ce que je ne ſais pas, Miſs. Au- „ tant que j'en puis juger, vous aurez „ bien du bonheur, ſi vous évitez d'être „ à lui. Ma mère dit qu'ils n'ont tous à „ préſent qu'une ſeule ame, à l'exception „ d'elle, qui ſe voit forcée de déguiſer ſes „ ſentimens. Votre père & votre frère ſont „ d'une humeur ſi outrageante! „

Je m'arrête peu aux prétentions de mon frère, chère Dolly; il n'eſt que mon frère: mais je dois à mon père autant d'obéiſſance que de reſpect, ſi je pouvois obéir.

On ſent croître ſa tendreſſe, ma chère Miſs Howe, pour ceux qui prennent notre parti dans le malheur & l'oppreſſion. J'ai toujours aimé ma couſine Dolly; mais le

tendre intérêt qu'elle prend à mes peines me l'a rendue dix fois plus chère. — Je lui ai demandé ce qu'elle feroit à ma place? Elle m'a répondu sans hésiter: " je pren-
„ drois sur-le-champ M. Lovelace; je me
„ mettrois en possession de ma terre, &
„ tout cela finiroit bientôt. M. Lovelace,
„ m'a-t-elle dit, est un homme de mérite,
„ à qui M. Solmes n'est pas digne de nouer
„ le cordon de sa chaussure. „

Elle m'a dit aussi, " qu'on avoit prié sa
„ mère de me venir prendre au jardin,
„ mais qu'elle s'en étoit excusée; & qu'elle
„ étoit trompée, si je n'allois être jugée
„ par toute l'assemblée de la famille. „
C'est ce que j'aurois le plus souhaité. Mais on m'a dit depuis que mon père, ni ma mère n'avoient pas voulu se hasarder à me voir: l'un, apparemment dans la crainte de trop s'emporter; ma mère, par des considérations plus tendres.

Nous sommes rentrées pendant ce temps-là dans la maison. Miss Hervey, après m'avoir accompagnée jusqu'à mon parloir, m'y a laissée seule, comme une victime dévouée, c'est la pensée qui me vint alors. N'appercevant personne, je me suis assise; & j'ai eu la liberté de pleurer, en réfléchissant sur ce que ma cousine Dolly venoit de me dire.

Tout le monde étoit dans la salle voisine. J'ai entendu un mélange confus de voix, les unes plus fortes, qui en couvroient de plus douces & leurs accens compatissans. Je distinguois aisément que les dernières étoient celles des femmes. O ma chère! qu'il y a de dureté dans l'autre sexe! où des enfans du même sang ont-ils pu puiser leur cruauté? Est-ce dans les voyages? est-ce dans le commerce qu'ils ont ensemble? d'où leur vient-elle enfin? cependant ma sœur est aussi dure qu'aucun d'eux. Mais peut-être n'est-elle pas une exception non plus; car on lui a toujours trouvé quelque chose de mâle dans l'air & dans le caractère. Peut-être a-t-elle une ame de l'autre sexe dans un corps du nôtre. Et pour l'honneur des femmes c'est le jugement que je veux porter à l'avenir, de toutes celles qui, imitant les manières rudes des hommes, s'écartent de la douceur qui convient à notre sexe.

Pardon, chère amie, si j'interromps mon récit par des réflexions de cette nature. Si je le continuois rapidement, sans me distraire un peu par d'autres pensées, d'autres réflexions, il me seroit presque impossible de conserver ma raison saine. La chaleur du ressentiment prendroit toujours le dessus: au lieu qu'elle se refroidit pendant

que je réfléchis en écrivant, & mes esprits agités ont le temps de se calmer.

Je ne crois pas avoir été moins d'un quart-d'heure livrée seule à mes tristes méditations, qui ne me soulagent pas, avant que personne soit entré. Ils paroissoient être en plein débat. Ma tante est venue la première voir si j'étois rentrée. Ha! ma chère, a-t-elle dit, êtes-vous là? Et retournant aussitôt vers les autres, elle leur a dit que j'étois rentrée.

Alors, suivant leurs conventions, comme je le suppose, mon oncle Antonin est venu, en disant d'une voix haute à M. Solmes, pour lui donner de la confiance & du relief; " que je vous serve d'introducteur, mon cher ami; „ & le conduisant en effet par la main: le galant personnage, si nouvellement métamorphosé en élégant, suivoit avec sa démarche gauche, mais un peu plus légère, & à petits pas doublés, pour éviter de marcher sur les talons de son guide. Pardonnez, ma chère, cette raillerie assez déplacée; vous savez que tout paroît choquant dans l'objet que nous haïssons.

Je me suis levée. Mon oncle avoit l'air fort mécontent. Asseyez-vous, m'a-t-il dit, asseyez-vous, petite fille: & tirant une chaise près de la mienne, il y a placé son

cher ami, qui vouloit d'abord s'en défendre. Enfuite il s'eft affis lui-même, vis-à-vis de lui, c'eft-à-dire, à mon autre côté.

Il a pris ma main dans les fiennes : " hé „ bien, ma nièce, il nous refte peu de „ chofe à dire de plus, fur un fujet qui „ paroît vous être fi défagréable ; à moins „ que vous n'ayez fait de plus fages ré- „ flexions. Commencez par me dire ce qui „ en eft. „

Le fujet, Monfieur, ne demande point de réflexions. " Fort bien, fort bien, „ Mademoifelle (en quittant ma main) ; „ me ferois-je jamais attendu à cela de „ vous ? „

Au nom du ciel, chère Mademoifelle ! m'a dit affectueufement M. Solmes, en joignant les mains ; & là, il eft refté court.

Au nom du ciel, Monfieur, que voulez-vous dire ? & qu'a de commun, s'il vous plait, l'intérêt du ciel avec le vôtre ?

Il a été réduit au filence. Mon oncle ne pouvoit être que très-fâché ; il l'étoit déjà auparavant. " Allons, allons, s'adref- „ fant à M. Solmes, plus de fupplications. „ Vous n'avez point affez d'affurance pour „ attendre ce que vous méritez d'une „ femme : „ & fe tournant vers moi, il a commencé à s'étendre fur tout ce qu'il s'étoit propofé de faire en ma faveur. C'étoit

pour moi, plus que pour ſon neveu, ou ſon autre nièce, qu'après ſon retour des Indes, il avoit pris le parti du célibat: “ mais puiſqu'une fille perverſe mépriſe „ les avantages que j'avois l'inclination & „ le pouvoir de lui prodiguer, je change- „ rai de meſures. „

Je lui ai répondu, que j'étois pénétrée de reconnoiſſance pour ſes obligeantes intentions; mais que, dans mes principes, je préférois, de ſa part, un regard & une expreſſion tendre à toutes ſes autres faveurs.

Il a promené ſes yeux autour de lui d'un côté & de l'autre. M. Solmes avoit la vue baiſſée, de l'air le plus humilié: l'un & l'autre demeurant ſans parler; j'étois fâchée, ai-je ajouté, que ma ſituation m'obligeât de haſarder une vérité qui pouvoit paroître dure, c'étoit que s'il prenoit ſeulement la peine de convaincre mon frère & ma ſœur, qu'il étoit déterminé à changer les généreuſes vues qu'il avoit eues en ma faveur, il pourroit obtenir pour moi, de l'un & de l'autre, des ſentimens & un traitement que je n'eſpérois pas autrement.

Mon oncle a témoigné que ce diſcours lui déplaiſoit fort: mais il n'a pas eu le temps d'expliquer ſes idées, comme il s'y préparoit. Mon frère eſt entré auſſitôt d'un

air furieux, m'a donné plusieurs noms outrageans. Ses succès, sa domination, qu'il voit si bien établie, l'ont mis au-dessus même des bienséances. « Etoit-ce là, » m'a-t-il dit, étoit-ce là l'interprétation » que le dépit me faisoit donner à ses soins » fraternels, aux efforts que faisoit son » amitié pour me sauver de ma ruine ? »

C'est la vérité, oui, c'est la vérité, il est impossible autrement d'expliquer tous les traitemens que je reçois de vous : & je ne fais pas difficulté de répéter devant vous à mon oncle, comme je le dirai aussi à mon oncle Jules, lorsqu'il me sera permis de le voir, que je les prie tous deux de faire tomber leurs bienfaits sur vous & sur ma sœur, & de ne réserver pour moi que des regards & des expressions tendres, c'est tout ce que je désire d'eux pour être heureuse.

Il falloit les voir se regarder mutuellement d'un œil étonné ! Mais, en présence de Solmes, pouvois-je m'expliquer avec moins de force.

Et quant à vos soins & votre intérêt pour moi, Monsieur, ai-je continué, en parlant à mon frère, encore une fois je ne vous les demande point. Vous n'êtes que mon frère. Mon père & ma mère, grâce au Ciel, sont pleins de vie tous deux ; & quand j'aurois le malheur de les perdre, vous m'avez

mis en droit de vous déclarer que vous ſeriez le dernier homme du monde que je vouluſſe qui s'intéreſsât pour moi.

“ Comment, nièce, a dit mon oncle? „ Un frère unique n'eſt-il rien pour vous? „ Et ne doit-il prendre aucun intérêt à „ l'honneur de ſa ſœur, & à celui de ſa „ famille? ”

Mon honneur, Monſieur, n'a nul beſoin de ſon intérêt. Mon honneur n'a jamais été en danger, que depuis qu'il s'eſt mêlé d'y prendre *intérêt*, ſans qu'on l'en prie. Pardon, Monſieur; lorſque mon frère ſaura ſe conduire en frère, ou du moins en galant homme, il pourra s'attirer de moi plus de conſidération, qu'il ne m'eſt poſſible de lui en devoir aujourd'hui.

J'ai cru mon frère prêt à ſe jeter en furieux ſur moi. Mais mon oncle s'étoit mis entre nous deux; il n'a pu l'empêcher de me donner des noms fort durs. Violente créature, qui ſe ſeroit attendu à cela d'elle, a-t-il dit? Enſuite il a dit à M. Solmes, que j'étois indigne de ſa recherche. M. Solmes a pris ma défenſe avec chaleur. Il a déclaré qu'il ne pouvoit ſupporter que je fuſſe traitée ſi rudement. Et il s'eſt expliqué dans des termes ſi forts, que mon frère a reçus avec tant de patience, que j'ai commencé à ſoupçonner que c'étoit une invention concertée,

tée, pour me perſuader que j'avois quelque obligation à M. Solmes; & que l'entrevue même pouvoit n'avoir été ſollicitée que dans cette eſpérance. Le ſeul ſoupçon d'une ruſe ſi baſſe, dans l'état de violence qu'on m'avoit déjà reprochée, a porté mon indignation à l'excès, lorſque j'ai entendu mon oncle & mon frère qui s'épuiſoient en complimens, ſur la nobleſſe du caractère de M. Solmes, & ſur cet héroïſme de générosité qui lui faiſoit rendre le bien pour le mal. — Vous êtes un mortel heureux, M. Solmes, lui ai-je dit, de pouvoir acquérir ſi facilement des droits ſur la reconnoiſſance de toute une famille, mais exceptez-en néanmoins celle que votre deſſein eſt particulièrement d'obliger le plus. Comme ſes diſgraces ne viennent que de la faveur même où vous êtes, elle n'eſt pas curieuſe de vous devoir aucune eſpèce de protection ni de défenſe contre la violence d'un frère.

Alors, on m'a traitée d'incivile, d'ingrate, d'indigne créature.

Je conviens de tout, ai-je répondu. Tous les noms que vous pouvez me donner, de bouche ou dans vos penſées, je les reçois tous, & je reconnois que je les mérite. J'avoue mon indignité à l'égard de M. Solmes. Je lui crois, ſur votre témoignage, un mérite extraordinaire, que je

n'ai ni le temps, ni la volonté d'examiner. Peut-être va-t-il jusqu'à égaler le vôtre. Mais je ne puis le remercier de sa médiation; car, qui ne voit pas (en regardant mon oncle) qu'il se fait ici auprès de tout le monde un mérite à mes dépens? Et me tournant vers mon frère, que ma fermeté sembloit avoir réduit au silence; je dois reconnoître aussi, Monsieur, la surabondance de vos soins officieux pour moi: mais je vous en décharge, aussi long-temps du moins que le ciel me conservera des parens plus proches & plus chers. Vous ne m'avez pas donné sujet de penser mieux de *votre* prudence que de la mienne. Je suis indépendante de *vous*, Monsieur, quoique je ne veuille jamais l'être de mon père. A l'égard de mes oncles, je désire ardemment leur estime & leur affection & c'est tout ce que je désire d'eux. Je le répète, Monsieur, pour *vous tranquilliser vous & ma sœur*.

Dans l'instant même, Betty est entrée de l'air le plus empressé, & jetant sur moi un coup-d'œil aussi dédaigneux que j'aurois pu l'attendre de ma sœur; Monsieur, a-t-elle dit à mon frère, mon maître veut vous dire deux mots tout-à-l'heure à la porte. Il s'est approché de celle qui étoit demeurée entr'ouverte; & j'ai entendu

cette foudroyante ſentence de la bouche de celui qui a droit à tout mon reſpect: — mon fils James; que la rebelle ſoit conduite à l'inſtant chez mon frère Antonin. A l'inſtant, dis-je. Je ne veux pas qu'elle ſoit encore une heure dans ma maiſon.

J'ai tremblé. Je me ſuis ſentie prête à m'évanouir. Cependant, ſans conſidérer ce que j'allois faire, ni ce que j'avois à dire, j'ai recueilli toutes mes forces pour m'élancer vers la porte, & je l'aurois ouverte, ſi mon frère, qui l'avoit fermée en me voyant avancer vers lui, ne s'étoit hâté de mettre la main ſur la clé. O mon père! mon cher père! me ſuis-je écriée, tombant ſur mes genoux, à la porte, recevez votre enfant en votre préſence. Permettez-moi de plaider ma cauſe à vos pieds. Ah! ne rejetez pas ainſi de vous votre malheureuſe fille?

Mon oncle a porté ſon mouchoir à ſes yeux. M. Solmes attendri, avoit un viſage encore plus défiguré qu'auparavant. Mais le cœur de marbre de mon frère n'a pas ſeulement été touché.

Je reſterai à genoux, ai-je continué, je ne me relèverai pas ſans avoir obtenu la grâce d'être admiſe: je la demande à cette porte. Ah! qu'elle ſoit pour moi celle de la miſéricorde! Ordonnez, Monſieur,

qu'elle soit ouverte, je vous en conjure; cette fois, cette seule fois, quand vous devriez ensuite la fermer sur moi pour jamais.

Quelqu'un s'est efforcé d'ouvrir de l'autre côté, ce qui a obligé mon frère d'abandonner tout d'un coup la clé: & moi, qui toujours dans la même posture, continuois de pousser la porte, je suis tombée sur le visage, à l'entrée de l'autre salle, & néanmoins sans me blesser. Mais tout le monde en étoit sorti, à l'exception de Betty, que je suppose être la personne qui s'est efforcée d'ouvrir. Elle m'a aidé à me relever. Alors, j'ai jeté les yeux sur toutes les parties de la chambre; & n'y voyant personne, je suis rentrée dans l'autre, appuyée sur Betty, & je me suis jetée sur la chaise où j'étois assise auparavant. Un déluge de pleurs que j'ai versées m'a soulagée. Mon oncle, mon frère & M. Solmes m'ont quittée pour aller rejoindre mes autres parens.

J'ignore ce qui s'est passé entr'eux; mais, après m'avoir laissé quelques temps pour me remettre assez passablement, mon frère est revenu avec une contenance sombre & tranquille: votre père & votre mère, m'a-t-il dit, vous ordonnent de vous disposer sur-le-champ à vous rendre chez

votre oncle. Ne vous donnez aucun embarras pour ce que vous prendrez avec vous. Vous pouvez donner vos clés à Betty. Prenez-les, Betty, si cette perverse les a sur elle, portez-les à sa mère; elle prendra soin de vous envoyer ensuite tout ce dont vous aurez besoin; mais vous ne passerez pas encore une nuit dans cette maison.

Je ne me soucie point de remettre mes clés à d'autres qu'à ma mère, & dans ses propres mains. Vous voyez dans quel état je suis; un départ si brusque pourroit me coûter la vie, je demande en grâce qu'on m'accorde du moins jusqu'à mardi.

C'est, Mademoiselle, ce qui ne vous sera point accordé. Ainsi, préparez-vous pour ce soir, & remettez vos clés; donnez-les moi, Miss, je les porterai à votre mère.

Excusez-moi, mon frère, vraiment je ne vous les remettrois pas volontiers.

Vraiment. Il le faut. Auriez-vous quelque chose en réserve que vous ayez peur qui ne soit vu de votre mère?

Non, si l'on me permet de l'aller trouver — je vais rendre compte de votre réponse; & il est sorti. Bientôt, j'ai vu entrer Miss Dolly Hervey; je suis bien fâchée du message, mais votre mère exige

abſolument que vous remettiez la clé de votre cabinet, de votre bibliothèque, & celles de vos tiroirs.

Dites à ma mère, que j'obéis à ſes ordres. Dites-lui que je ne fais point de conditions avec ma mère : mais que ſi dans ſes recherches elle ne trouve rien qu'elle déſappiouve, je la ſupplie de permettre que je demeure ici quelques jours de plus. Allez, ma Dolly, (la chère couſine ſanglottoit d'attendriſſement) eſſayez ſi votre aimable douceur ne pourra pas m'obtenir cette grâce. Ses larmes ont recommencé à couler encore plus : il eſt triſte, a-t-elle dit, bien triſte, de voir pouſſer ſi loin la rigueur. Elle a reçu mes clés, elle a paſſé ſes bras autour de mon cou, & elle m'a prié de lui pardonner ſon meſſage : elle vouloit en dire davantage, mais j'ai vu que la préſence de Betty l'empêchoit de s'expliquer. Cachez votre pitié pour moi, ma chère ; on vous en feroit un crime. Vous voyez devant qui vous êtes. L'inſolente Betty a ſouri dédaigneuſement : une jeune demoiſelle, a-t-elle eu la hardieſſe de répondre, qui en plaint une autre dans des affaires de cette nature, je ne puis m'empêcher de le dire, promet beaucoup elle-même pour l'avenir. Je lui ai ordonné de me délivrer de ſa préſence.

Très-volontiers, m'a-t-elle dit, avec la même audace, ſi les ordres de ma mère ne l'obligeoient de demeurer.

J'ai bientôt reconnu ce qui l'arrêtoit ; car ayant voulu remonter à mon appartement, après le départ de ma couſine, elle m'a déclaré (quoiqu'avec beaucoup de regret, m'a-t-elle dit) qu'elle avoit ordre de me prier de ne pas remonter à préſent. Oh ! c'eſt trop, ai-je dit. Une effrontée telle que vous ne m'empêchera point...... Elle s'eſt hâtée de tirer la ſonnette, & mon frère accourant auſſitôt, s'eſt remontré ſur mon paſſage. Retournez, retournez, Miſs, il n'eſt pas temps encore de remonter. Je ſuis rentrée ; & me jetant ſur une chaiſe, je me ſuis miſe à pleurer amèrement.

Vous ferai-je le récit des indécentes & ridicules invectives qui ont eu lieu entre mon frère & moi, pendant qu'il m'a ſervi comme de geolier avec Betty, tout le temps qu'on faiſoit la recherche dans mon cabinet ? Je ne crois pas que je le doive.— Ce récit ne peut ſervir à rien d'utile.— J'ai demandé pluſieurs fois la permiſſion de me retirer dans mon appartement. Elle m'a été refuſée : la recherche apparemment n'étoit pas finie. Bella étoit du nombre de ceux qui s'y employoient de toutes

leurs forces. Ils ne pouvoient par choisir un inquisiteur plus soigneux. Qu'il est heureux pour moi que leurs espérances aient été trompées !

Enfin, après que ma sœur a vu qu'elle ne pouvoit trouver les papiers de la *rusée créature*, il a été arrêté qu'on me feroit essuyer une nouvelle visite de M. Solmes, introduit cette fois par ma tante Hervey, qui se prêtoit bien à contre-cœur, comme je m'en suis apperçue, à ce ministère, & toujours accompagnée de mon oncle Antonin, pour soutenir apparemment la fermeté de ma tante.

Mais je commence à me trouver fort appésantie. Il est deux heures du matin. Je vais me jeter sur mon lit, toute habillée, pour profiter un peu des offres du sommeil, s'il veut me faire goûter un moment de ses douceurs.



Mercredi matin, à 3 heures.

Il m'est impossible de dormir. Je n'ai fait que sommeiller l'espace d'une demi-heure.

Ma tante m'a tenu ce discours en m'abordant. O mon cher enfant, que de peines vous causez à vos parens & à toute votre famille ! Je suis étonnée de vous.

J'en suis fâchée, Madame.

Vous en êtes fâchée, mon enfant? quoi, toujours ſi obſtinée? allons, aſſeyez-vous, ma chère. Je veux m'aſſeoir près de vous; elle a pris ma main.

Mon oncle a placé M. Solmes à mon autre côté. Il s'eſt aſſis lui-même vis-à-vis de moi, & le plus près qu'il a pu. Jamais place fut-elle mieux inveſtie, ma chère?

Votre frère, mon enfant, m'a dit ma tante, eſt trop emporté. Son zèle pour vos intérêts le fait ſortir un peu trop des bornes de la modération.

Cela eſt très-vrai, a dit mon oncle. Mais n'en parlons plus. Nous ſommes bien aiſes d'eſſayer maintenant ſi la douceur réuſſira mieux avec vous; quoique vous ſachiez fort bien qu'on n'a pas attendu ſi tard à l'employer.

J'ai demandé à ma tante s'il étoit néceſſaire que ce Monſieur fût préſent. Vous verrez bientôt, m'a-t-elle dit, qu'il n'eſt pas ici ſans raiſon: mais je dois commencer par vous apprendre, que votre mère trouvant le ton de votre frère un peu trop rude, m'engage à faire l'eſſai d'une méthode plus douce, ſur un eſprit auſſi généreux que nous avons toujours cru le vôtre.

Permettez, Madame, que je commence auſſi par vous dire qu'il n'y a rien à ſe pro-

mettre de moi, s'il eſt toujours queſtion des prétentions de M. Solmes.

Elle a regardé mon oncle, qui s'eſt mordu les lèvres; enſuite M. Solmes, qui s'eſt frotté le menton. Et ſecouant la tête; ma bonne, ma chère créature, calmez-vous. Je vous demande une choſe: auriez-vous eu plus de complaiſance, ſi vous aviez été traitée avec plus de douceur?

Non, Madame, je ne puis vous dire que j'en euſſe eu davantage en faveur de Monſieur. Vous ſavez, Madame, & mon oncle ne le ſait pas moins, que je me ſuis toujours fait honneur de ma franchiſe, & il n'y a pas encore bien long-temps que j'étois aſſez heureuſe pour avoir mérité quelque eſtime à ce titre.

Mon oncle s'eſt levé; & prenant M. Solmes à l'écart, il lui a dit, d'une voix baſſe, que je n'ai pas laiſſé d'entendre: " ne vous allarmez point; elle eſt à vous, " elle ſera votre femme. Nous verrons qui " doit l'emporter, des père & mère, ou " d'une fille, des oncles, ou d'une nièce... " Je ne doute pas que nous ne ſoyons prêts " à voir la fin de tout ceci, & que cette " haute frénéſie ne donne matière à quantité de bons mots. "

Je ſouffrois bien.

" Quoique nous ne puiſſions découvrir,

„ a-t-il continué, qui lui met en tête cette „ humeur opiniâtre, nous croyons le deviner. Ami, comptez que cette obſtination „ ne lui eſt pas naturelle : & je ne prendrois pas tant d'intérêt à elle, ſi je n'étois ſûr de ce que je dis, & ſi je n'étois „ déterminé à faire beaucoup pour elle. — Je ne ceſſerai de prier, pour que cet heureux temps arrive, a répondu M. Solmes, d'une voix auſſi intelligible : jamais, jamais je ne lui rappellerai la mémoire de ce qui me cauſe aujourd'hui tant de peine.

Je ne vous cacherai pas, m'a dit ma tante, qu'en livrant vos clés à votre mère, ſans aucune condition, vous avez plus fait que vous ne pouviez eſpérer par toute autre voie. Cette ſoumiſſion, & la joie qu'on a eue de ne rien trouver qui puiſſe cauſer de l'ombrage, joint à l'entremiſe de M. Solmes..... Ah, Madame! que jamais je n'aie d'obligation à M. Solmes. Je ne pourrois le payer que par des remercîmens; & encore à condition qu'il abandonnera ſes prétentions. Oui, Monſieur! (en me tournant vers lui) ſi vous avez quelque ſentiment d'humanité, ſi l'eſtime dont vous faites profeſſion de m'honorer a quelque rapport à moi-même, je vous conjure de mériter mes remercîmens. Je vous en conjure.

" Oh! Mademoiſelle, croyez, croyez,
„ croyez-moi, Mademoiſelle, il eſt im-
„ poſſible. J'eſpérerai auſſi long-temps que
„ vous ſerez fille. Auſſi long-temps que je
„ ſerai ſoutenu par tant de dignes amis,
„ je dois perſévérer. Je ne dois pas mar-
„ quer du mépris pour eux, Mademoiſelle,
„ parce que vous en montrez pour moi. —„
Un regard dédaigneux a été ma ſeule réponſe : & me retournant vers ma tante; de grâce, Madame, quelle faveur ma ſoumiſſion m'a-t-elle donc procurée ?

Votre mère & M. Solmes, a-t-elle repris, ont obtenu votre demande de ne point partir avant mardi, ſi vous promettez de partir alors de bonne grâce.

Qu'on me laiſſe la liberté d'exclure les viſites qui me déplaiſent, & je me rendrai avec joie chez mon oncle.

Hé bien, m'a dit ma tante, c'eſt un point qui, je crois, demande encore d'être examiné. Paſſons à un autre, pour lequel vous ne ſauriez trop rappeler votre attention : il vous apprendra ce qui a fait déſirer ici la préſence de M. Solmes. Oui, ma nièce, écoutez bien, a dit mon oncle en l'interrompant. Il vous apprendra auſſi ce que c'eſt qu'un certain homme, que je ne veux pas nommer. Je vous en prie, M. Solmes, liſez-nous premièrement la lettre

royez,
eſt im-
nps que
que je
amis,
as ma-
noiſelle,
noi. —
eule ré-
tante;
ma ſou-

-t-elle
e de ne
promet-

lure les
rendrai

n point
re exa-
lequel
atten-
it défi-
ui, ma
icle en
uſſi ce
que je
prie,
ent la
lettre

5

lettre que vous avez reçue de votre honnête ami, la lettre anonime.

Volontiers, Monsieur, & prenant son porte-feuille, M. Solmes en a tiré une lettre: c'est la réponse, a-t-il dit, à une lettre qu'on avoit écrite à la personne. L'adresse est à M. *Roger Solmes*, *Ecuyer*; elle commence ainsi: Monsieur, & cher ami... Pardon, Monsieur, lui ai-je dit, si je vous interromps; mais quel est votre but, je vous prie, en me lisant cette lettre?

De vous apprendre, a répondu pour lui mon oncle, quel est le méprisable personnage auquel on croit que votre cœur s'est arrêté.

Si l'on me soupçonne, Monsieur, d'avoir fixé mon cœur en faveur d'un autre, pourquoi M. Solmes se donne-t-il tant de mouvemens autour de moi?

Ecoutez seulement, ma nièce, a dit ma tante; écoutez ce que M. Solmes va lire, & ce qu'il est en état de vous apprendre sur ce chapitre.

Madame, si M. Solmes a la bonté de déclarer qu'il n'a aucune vue d'intérêt, aucun but personnel, j'écouterai tout ce qu'il voudra lire: mais, s'il en est autrement, vous me permettrez, Madame, de lui dire que cette raison affoiblira beau-

coup dans mon esprit ce qu'il veut me lire ou m'apprendre.

Ecoutez-le seulement, ma nièce, a répété ma tante.

Quoi, vous ne sauriez l'écouter? m'a dit mon oncle: vous êtes si vive à prendre parti pour....

Pour tous ceux, Monsieur, qui sont accusés par des lettres anonimes, & par des motifs d'intérêt.

M. Solmes a commencé sa lecture, la lettre paroissoit contenir une multitude d'accusations contre le pauvre criminel; mais j'ai interrompu cette inutile rapsodie. Ce n'est pas ma faute, ai-je dit, si celui qu'on accuse ne m'est pas aussi indifférent qu'un homme que je n'aurois jamais vu; je n'explique point quels sont mes sentimens pour lui; mais s'ils étoient tels qu'on les suppose, il faudroit les attribuer aux étranges méthodes par lesquelles on a voulu les prévenir. Qu'on retranche la cause qui nous unit lui & moi, & nous cesserons d'être unis. Qu'on accepte l'offre que je fais de me réduire au célibat; il ne me sera jamais rien de plus que ce M. Solmes.

Allons. — Continuez M. Solmes. — Ecoutez, ma nièce; répétoit mon oncle. Mais à quoi bon cette lecture, Monsieur,

ai-je dit? M. Solmes peut-il désavouer qu'il n'ait ses vues? & d'ailleurs, que m'apprendra-t-il de pire que ce que je n'ai pas cessé d'entendre depuis plusieurs mois? oui, m'a dit mon oncle; mais ces faits & ce que M. Solmes est en état d'ajouter encore, forment la preuve la plus complète.... C'est donc sans preuves, ai-je repliqué, qu'on a décrié jusqu'à présent, avec si peu de réserve, le caractère de M. Lovelace? Je vous prie, Monsieur, ne me donnez pas une trop bonne opinion de M. Lovelace; vous m'exposez à la prendre, lorsque je vous vois faire tant d'efforts pour le faire paroître coupable dans la bouche d'un adversaire qui ne se propose point assurément sa réforme, & qui ne pense ici qu'à se rendre service à lui-même.

Je vois clairement, petite fille, a dit mon oncle, votre prévention, votre folle prévention, en faveur d'un homme sans mœurs. — En vérité, ma chère, a dit ma tante, vous ne vérifiez que trop toutes nos craintes. Il est surprenant qu'une jeune personne d'honneur & de vertu, ait pris tant d'estime pour un homme du caractère le plus opposé.

Eh! très-chère Madame, ne tirez point une conclusion si précipitée contre moi.

Je crois M. Lovelace fort éloigné d'être auſſi vertueux qu'il devroit l'être; mais ſi chacun avoit le malheur d'être recherché dans ſa vie privée, par des perſonnes intéreſſées à le trouver coupable, je ne ſais pas de qui la réputation ſeroit à couvert. J'aime un caractère vertueux, autant dans un homme que dans une femme. Je le crois néceſſaire & d'un mérite égal dans les deux ſexes; & ſi j'avois la liberté de diſpoſer de moi, je le préférerois ſeul à la qualité de roi.

A quoi tient-il donc, a dit mon oncle...

Permettez-moi, Monſieur, ... mais j'oſe dire qu'une infinité de gens, qui ont échappé à la cenſure, n'en ont pas plus de droit aux applaudiſſemens. Permettez-moi d'obſerver de plus, que M. Solmes lui-même peut n'être pas abſolument ſans défauts. Le bruit de ſes vertus n'eſt jamais venu juſqu'à moi. J'ai entendu parler de quelques vices... Pardon, Monſieur, vous êtes préſent.... Le texte de l'écriture, où il eſt parlé de *jeter la première pierre*, offre une excellente leçon.

Il a baiſſé la vue ſans prononcer un ſeul mot.

M. Lovelace, ai-je continué, peut avoir des vices que vous n'avez pas. Peut-être en avez-vous d'autres dont il eſt exempt.

Ce que je dis n'eſt pas pour le défendre, ni pour vous accuſer. Il n'eſt point d'homme parfaitement bon, ni parfaitement méchant. M. Lovelace, par exemple, paſſe pour un homme implacable, & qui hait mes parens; je ne l'en eſtime pas davantage. Mais qu'il me ſoit permis de dire qu'ils ne le haïſſent pas moins. M. Solmes n'eſt pas non plus ſans ſes antipathies; il en a même de très-fortes, & contre ſes propres parens. Je ne vois pas que l'autre ait ce défaut; car il vit très-bien avec ſa famille. Cependant, il peut avoir d'autres vices auſſi grands — pour de plus odieux, je vous demande pardon, mais, c'eſt ce qui me ſemble impoſſible, dans mon foible jugement; car que doit-on penſer d'un homme qui déteſte ſon propre ſang?

Vous n'êtes pas informée, Mademoiſelle. Vous ne l'êtes pas, ma nièce; vous ne l'êtes pas, Clary; ont-ils répondu tous trois à la fois.

Il ſe peut que je ne le ſois pas, & je ne déſire pas de l'être mieux, je n'y prends aucun intérêt. Mais le public, & la portion du public la plus juſte vous accuſe, Monſieur; & ſi le public eſt injuſte à l'égard de l'un, ne peut-il pas l'être également à l'égard de l'autre? c'eſt tout ce que j'en veux conclure. Et c'eſt la plus grande marque

du défaut dé mérite, que de chercher à ruiner le caractère d'autrui pour établir le ſien.

Le viſage du pauvre Solmes, pendant tout ce temps, étoit couvert de confuſion. Tous ſes traits étoient déplacés par la violence de ſes contorſions, & ſa bouche ni ſon nez ne me paroiſſoient plus au milieu de ſon viſage. Je l'ai cru prêt à pleurer. Et s'il avoit été capable de quelque pitié pour moi, il eſt certain que j'aurois eſſayé d'en avoir pour lui.

Ils ſont demeurés tous trois à ſe regarder en ſilence. J'ai cru remarquer dans les yeux de ma tante, qu'elle n'auroit pas été fâchée de pouvoir faire connoître qu'elle approuvoit tout ce que j'avois dit; & lorſqu'elle a recommencé à parler, elle ne m'a blâmée que foiblement de ne vouloir pas entendre M. Solmes. Pour lui, il n'a plus marqué la même ardeur pour ſe faire écouter. Mon oncle a dit, qu'il étoit impoſſible de me faire entendre raiſon. Enfin, je les aurois réduits tous deux au ſilence, ſi mon frère n'étoit venu à leur ſecours.

Il eſt entré, les yeux étincellans de colère, & voici l'étrange langage par lequel il a débuté: " cette *cauſeuſe*, je le vois,
„ avec ſon babil, vous a rendu muets.

„ Mais tenez ferme ; M. Solmes. J'ai „ entendu jusqu'au moindre mot ; & je ne „ vois point d'autre méthode pour vous „ mettre de pair avec elle, que de lui „ faire sentir votre pouvoir lorsque vous „ serez son maître ; comme elle vous fait „ essuyer aujourd'hui son insolence. „

Fi, mon neveu, lui a dit ma tante. Un frère peut-il tenir à un homme un pareil langage de sa sœur !

“ Il faut que je vous dise, Madame, „ que vous, vous encouragez une rebelle : „ oui, Madame, vous favorisez trop en „ elle l'arrogance de son sexe. Autrement, „ elle n'auroit pas osé fermer la bouche à „ son oncle par d'indignes réflexions sur „ lui, ni refuser d'écouter un ami, qui „ veut l'avertir du danger auquel son hon- „ neur est exposé de la part d'un libertin, „ dont elle a fait entendre ouvertement „ qu'elle veut réclamer la protection con- „ tre sa famille. „

J'ai fermé la bouche à mon oncle par d'indignes réflexions, Monsieur ! Comment osez-vous donner une pareille interprétation à ce que j'ai dit ?

Ma tante a pleuré de l'apostrophe qui lui a été adressée. Mon neveu, lui a-t-elle dit, si ce sont là les remercîmens que je dois attendre pour les peines que je me

donne, j'ai fini. Votre père ne prendroit pas ce ton avec moi. Et je dirai que le conseil que vous avez insinué, est indigne d'un frère.

Pas plus indigne, ai-je repris, que tout le reste de sa conduite avec moi. Je vois, par cet exemple de sa violence, comment il a réussi à faire entrer tout le monde dans ses mesures. Si j'avois la moindre crainte de tomber au pouvoir de M. Solmes, ce discours auroit pu m'affecter. Mais vous voyez, Monsieur, en parlant à Solmes, quels moyens on croit nécessaires pour vous conduire à vos généreuses fins. Vous voyez comment mon frère me fait sa cour pour vous.

Ah!... Mademoiselle, je désavoue de toute mon ame la violence de M. Harlowe. Je ne vous rappellerai jamais....

Soyez tranquille, mon honnête Monsieur, je prendrai soin que vous n'en ayez jamais l'occasion.

Moins de violence, Clary, m'a dit mon oncle; — mon neveu James, je vous trouve aussi blâmable que votre sœur.

Bella est entrée au même moment. Mon frère, a-t-elle dit, vous n'avez pas tenu votre promesse. On vous blâme de l'autre côté comme ici. Si la générosité & l'attachement de M. Solmes étoient moins con-

nus de la petite perſonne, ce qui vous eſt échappé ſeroit inexcuſable. Mon père vous demande, & vous auſſi, ma tante; & vous, mon oncle; & M. Solmes avec vous, s'il lui plaît.

Ils ſont paſſés tous quatre dans l'appartement voiſin. Je ſuis demeurée en ſilence, ne ſachant que penſer de cette nouvelle intervention de ma ſœur. Mais elle ne m'a pas laiſſée long-tems dans l'incertitude. Dès qu'elle s'eſt vue ſeule avec moi, avançant ſon viſage preſque ſur le mien, elle m'a dit, du ton le plus outrageant, quoiqu'aſſez bas: ô perverſe créature que tu es! que de peines tu nous cauſes à tous! C'eſt vous & mon frère, lui ai-je répondu, qui vous en cauſez de bien volontaires. Rien ne vous oblige l'un & l'autre à vous mêler de mes intérêts. — Elle a continué ſes injures, mais toujours d'une voix baſſe, comme ſi elle eût craint d'être entendue. J'ai jugé que pour me délivrer d'elle, il étoit à propos de lui faire hauſſer un peu le ton, ſi je pouvois. Si je pouvois, ai-je dit, rien n'eſt ſi facile avec un eſprit paſſionné. En effet, elle s'eſt emportée ſans ménagement. Et ſes clameurs ont auſſitôt fait venir Miſs Dolly. On vous demande de l'autre côté, Miſs Harlowe. — J'y vais dans l'inſtant, couſine Dolly. Mais bientôt s'étant attirée

de moi une réponse froide & piquante, qu'elle n'a pu supporter, & qui lui a fait recommencer ses épithètes injurieuses, Miss Dolly est revenue lui déclarer qu'on la demandoit absolument. — Ce ne seroit pas moi par hasard qu'on demanderoit, Miss Dolly. La douce & bonne cousine n'a pu retenir ses larmes & a secoué la tête. (¶) " Rentrez devant moi, enfant, a dit " Bella, piquée de voir son attendrissement " pour moi, avec votre visage aigu comme " le croissant de la lune nouvelle : à quoi " bon ces pleurs & ce chagrin ? voulez- " vous rendre vos joues encore plus vides " & plus maigres. (§)

Je crois que Bella a reçu aussi quelques reproches lorsqu'elle est rentrée, & j'en ai jugé par sa réponse : " cette créature a des " expressions si piquantes, a-t-elle dit, qu'il " est impossible de garder ses résolutions.

On m'a laissé peu de temps pour respirer. M. Solmes est revenu seul prendre congé de moi, avec abondance de grimaces & de complimens. Mais il avoit été trop bien instruit & trop bien encouragé, pour me donner l'espérance qu'il abandonneroit ses prétentions. Il m'a supplié de ne pas lui faire porter la peine des duretés dont il avoit été le triste témoin. Il m'a demandé ce qu'il a cru devoir nommer ma compassion.

Ce résultat, m'a-t-il dit, étoit que dans son malheur on lui donnoit encore des espérances; & quoique rebuté, dédaigné de moi, il étoit résolu de persévérer aussi long-temps qu'il me verroit fille, sans regretter des services, les plus longs & les plus pénibles dont il y ait eu d'exemple.

Je lui ai dit dans les termes les plus forts, sur quoi il devoit compter. Il m'a répondu qu'il n'en étoit pas moins déterminé à la persévérance, & que tant que je ne serois pas à quelque autre, il devoit espérer. Quoi? lui ai-je dit; vous persistez encore, lorsque je vous déclare, comme je le fais à ce moment, que mes affections sont engagées. Que mon frère fasse de cet aveu l'usage qu'il voudra.

" Il connoissoit mes principes. Il les „ adoroit. Il étoit persuadé qu'il pouvoit „ me rendre heureuse, & il n'étoit pas „ moins sûr que j'aurois la volonté de „ l'être.

Je l'ai assuré que le parti de me conduire chez mon oncle répondroit mal à ses vues: que si l'on me faisoit cette violence, je ne le verrois de ma vie; je ne recevrois pas une ligne de sa main, je n'écouterois pas un mot en sa faveur, dans quelques mains qu'il pût remettre ses intérêts.

" Il en étoit désespéré. Il seroit le plus

„ malheureux des hommes, si je persistois
„ dans cette résolution. Mais il ne doutoit
„ pas, que mon père & mes oncles ne pussent
„ m'engager à changer de sentimens.

Jamais, jamais, Monsieur; voilà de quoi vous devez être sûr.

“ L'objet étoit digne de sa patience, &
„ de tous les efforts qu'il étoit résolu de
„ tenter.

A mes dépens, Monsieur, au prix de tout mon bonheur!

“ Il espéroit de me voir engagée quel-
„ que jour à penser autrement; & alors il
„ a voulu m'étaler sa fortune, ses offres,
„ son affection; protestant que jamais
„ homme n'avoit aimé d'une passion aussi
„ sincère que celle qu'il avoit pour moi....,

Je lui ai fermé la bouche sur l'article de ses richesses; & quant à sa passion prétendue sincère: que fait votre amour, lui ai-je dit, à une jeune personne qui peut vous assurer qu'elle a pour vous *plus d'aversion qu'on n'en a jamais senti pour un homme*, & je vous prie, quel est l'argument auquel cette déclaration sincère ne réponde pas d'avance?

“ Ma très-chère Demoiselle, que puis-je
„ dire! „ — Vous me voyez à vos pieds. (¶) Et cette créature disgracieuse s'est jetée à genoux, ne me laissez pas vous supplier

plier en vain : & il paroiſſoit dans un laid & odieux déſeſpoir, ne me traitez pas avec mépris. (§)

Je lui ai dit : il m'eſt arrivé auſſi, Monſieur, de fléchir inutilement les genoux, & plus d'une fois ; & je les fléchirai encore, & même devant vous, s'il y a tant de mérite dans cette poſture ; pourvu que vous ne vous rendiez pas l'inſtrument d'un frère cruel, & de ſes perſécutions ſi peu méritées.

“ Si les ſervices de toute ma vie, ſi des „ reſpects qui ſeront portés juſqu'à l'ado- „ ration.... hélas ! Mademoiſelle, vous „ qui attendez, qui invoquez la pitié des „ autres, vous n'en montrez aucune. „

Dois-je être cruelle à moi-même, pour montrer de la pitié pour vous ? Prenez mon bien, Monſieur, j'y conſens de tout mon cœur, puiſque vous êtes ici dans une ſi haute faveur ; & laiſſez ſeulement ma perſonne à ma diſpoſition, je vous abandonne le reſte. La miſéricorde que vous demandez pour vous, montrez-la donc pour les autres.

“ Si vous voulez parler de mes parens, „ Mademoiſelle, tout indignes qu'ils ſont „ de mon attention, ordonnez, & vos „ volontés ſeront des loix en leur faveur. „

Qui, moi ? Monſieur, que j'entreprenne

de vous donner des entrailles que la nature vous a refusées ? ou que j'achète de vous le bonheur de vos parens, par le sacrifice du mien ? La miséricorde que je vous demande, c'est pour moi-même. Puisque vous avez quelque pouvoir sur mes proches, soyez assez généreux pour l'employer en ma faveur. Dites-leur que vous voyez bien que mon aversion pour vous est invincible : dites-leur, si vous êtes un homme sage, que votre propre bonheur vous est trop cher pour le mettre au hasard contre une antipathie si déclarée : dites-leur, si vous voulez, que je suis indigne de vos offres ; & que par intérêt pour vous-même, autant que par pitié pour moi, vous ne voulez plus solliciter une main qu'il vous est impossible d'obtenir.

J'en courrai tous les risques, m'a répondu l'effroyable monstre en se levant avec un visage pâle, apparemment de rage, lançant des flammes de ses yeux creux, & se mordant la lèvre inférieure, pour me faire connoître qu'il pouvoit être un homme ferme. Votre haine, Mademoiselle, ne sera pas une objection pour moi ; & je ne doute point que dans peu de jours je n'aie le pouvoir de vous montrer.....

Que vous n'aiez le pouvoir, Monsieur...

Il s'en est tiré assez heureusement.....

de vous montrer plus de générosité que vous n'en avez pour moi, quoique tout le monde vante la noblesse de votre cœur. Sa physionomie convenoit à sa colère; elle paroît formée pour exprimer cette hideuse passion.

Au même instant, mon frère est rentré. Ma sœur, ma sœur, m'a-t-il dit en grinçant les dents, achevez le rôle héroïque que vous avez tout nouvellement entrepris; il vous sied à merveilles. Comptez néanmoins qu'il durera peu. Nous verrons si vous accuserez les autres de tyrannie, après avoir si bien exercé la vôtre. Mais laissez-la, laissez-la, M. Solmes; son règne est court. Vous la verrez bientôt assez humble & assez mortifiée: & alors comme la petite folle apprivoisée sentira les reproches de sa conscience, comme elle sera douce, comme elle vous suppliera d'oublier & de pardonner; & le barbare frère contrefaisoit ma voix plaintive.

Il a continué ses outrages, tout en sortant brusquement sur l'ordre de rentrer que Chorey est venue lui signifier, & que lui avoit attiré sa violence. Dans la douleur & l'effroi d'un traitement si brutal, je passois d'une chaise sur une autre, avec toutes les marques d'une violente agitation. M. Solmes a tenté de s'excuser, en

m'assurant qu'il étoit fort affligé de l'emportement de mon frère. Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, & j'agitois mon évantail, ou vous m'allez voir tomber sans connoissance; en effet, je me suis crue prête à m'évanouir.

Il s'est recommandé à ma faveur, avec un air d'assurance qui m'a paru augmenter par l'abattement qu'il me voyoit. Il a profité même de ma situation, pour se saisir d'une de mes mains tremblantes, que toute ma résistance n'a pu l'empêcher de porter à son odieuse bouche. Je me suis éloignée de lui avec indignation. Il est sorti en redoublant ses grimaces & ses révérences; fort content de lui-même, autant que j'en ai pu juger, & jouissant de ma confusion. Je l'ai encore devant les yeux. Il me semble que je le vois, se retirant lourdement en arrière, se courbant à chaque pas, jusqu'à ce que la porte, qui étoit ouverte, & contre le bord de laquelle il a donné en reculant, l'a fait souvenir heureusement de me tourner son dos que j'aspirois à voir.

Au moment de sa retraite, Betty est venue m'apprendre qu'on m'accordoit enfin la permission de remonter à ma chambre. Elle avoit ordre, m'a-t-elle dit, de m'exhorter à faire des réflexions sérieu-

ſes, parce que le temps étoit court; néanmoins elle croyoit qu'on pourroit m'accorder jusqu'à ſamedi.

Elle m'a raconté que mon frère & ma ſœur ont été blâmés de s'être trop emportés avec moi; mais qu'après avoir recueilli toutes les circonſtances, ſur leur récit & ſur celui de mon oncle Antonin, on s'eſt déterminé plus que jamais en faveur de M. Solmes. Le miſérable prétend lui-même, m'a-t-elle dit, que ſa paſſion eſt plus forte pour moi qu'elle n'a jamais été, & que loin d'être rebuté par mes diſcours, il a trouvé des charmes à m'entendre. Il a vanté avec extaſe la bonne grâce & l'air de dignité dont je ferai les honneurs de ſa maiſon, & d'autres ſots diſcours de ce genre, qui ſont ou de ſon crû, ou de l'invention de Betty. Elle a conclu par dire: c'eſt à vous maintenant, Miſs, à vous ſoumettre de bonne grâce, & à faire vos conditions avec lui. Autrement, je vous dirai qu'à la place de M. Solmes, vous ne vous en trouveriez pas bien; & quelle femme au monde, a ajouté cette inſolente créature, aimera mieux ſe paſſionner pour un jeune libertin, que d'être adorée elle-même par un homme ſage, & d'un caractère à l'être toujours?

En ſortant, elle m'a dit encore: vous

avez eu bien du bonheur, Miſs, je puis vous en aſſurer, & un bonheur bien étonnant d'avoir trouvé le moyen de cacher vos papiers. Vous devez bien vous imaginer, dit-elle, que je n'ignore pas que vous avez ſans ceſſe la plume à la main : & comme vous apportez tous vos ſoins à m'en dérober la connoiſſance, je ne me crois pas obligée à vous garder le ſecret. Cependant, je n'aime point à nuire : je ſuis beaucoup plus portée à concilier. L'art de concilier eſt & a toujours été mon talent. Si je vous voulois autant de mal que vous vous le figurez, peut-être ne ſeriez-vous plus dans cette maiſon : ce que je ne vous dis pas néanmoins, Miſs, pour me faire un mérite auprès de vous ; car au fond, il ſeroit de votre avantage que l'affaire fût promptement terminée ; j'y trouverois le mien, moi & tout le monde ; cela eſt certain. Pour finir, je vous donnerai encore un avis : quoique votre départ ſoit prochain, votre plume & votre encre ne ſeront pas long-temps à votre diſpoſition ; & lorſque vous aurez perdu cet *amuſement*, on verra quel emploi un eſprit auſſi actif que le vôtre pourra faire de ſon temps.

Cet avis fait tant d'impreſſion ſur moi, que je vais commencer ſur-le-champ à cacher en différens lieux, des plumes, de

l'encre & du papier. J'en mettrai même une provision dans quelque cabinet du jardin, si j'y trouve un endroit sûr. Au pis aller, j'ai quelques crayons noirs & rouges, qui me servent à dessiner; & mes patrons me tiendront lieu de papier, s'il ne m'en reste pas d'autre.

Quel bonheur que je me sois débarrassée de mes écrits! On a fait une recherche des plus exactes: je m'en apperçois au désordre où ils ont laissé tous mes tiroirs. Vous savez que j'aime l'ordre, & que l'étendant jusqu'aux bagatelles, je retrouverois, les yeux fermés, un bout de dentelle ou de ruban. J'ai remarqué la même confusion dans mes livres, qu'ils ont étrangement déplacés, & mal assortis, pour regarder par derrière, ou peut-être en les ouvrant. Mes habits n'ont pas été plus ménagés; enfin je vois que rien ne leur est échappé. C'est au conseil de votre amitié que j'ai l'obligation de l'inutilité de leur peine.

Ma plume est tombée de ma main, de fatigue & de pesanteur; au mot d'*obligation*, je l'ai reprise, pour en compléter l'expression, & vous dire que je suis, votre très-*obligée* & très fidelle amie.

CL. HARLOWE.

LETTRE XVI.

Miſs Clarisse Harlowe à Miſs Howe.

Mercredi 5 Avril, à 11 heures.

Il me faut profiter des momens où je puis vous écrire, & faire uſage de mes proviſions ſecrètes. On n'a pas manqué d'enlever tout ce qu'on a pu trouver de plumes & de papier dans mon appartement. C'eſt un récit dont je vous donnerai bientôt le détail.

Il y a environ une heure que j'ai porté ma longue lettre au dépôt. J'y ai mis en même temps un billet pour M. Lovelace, où, dans la crainte que ſon impatience ne le porte à quelque témérité, je lui apprends en quatre lignes : " que l'entrevue eſt finie, „ & que je commence à me flatter que la „ fermeté de mon refus fera perdre cou- „ rage à M. Solmes & à ſes protecteurs. „

Quoique l'excès de mes fatigues, & la nuit que j'ai paſſée preſque entière à vous écrire, m'aient fait demeurer au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire, enſorte que je n'ai pu faire partir plutôt ma lettre, j'eſpère que vous la recevrez aſſez à temps,

pour trouver celui de me répondre ce ſoir, ou demain de grand matin. Quelques lignes du moins, pour m'apprendre ſi je puis compter ou non ſur l'indulgence de votre mère. Il eſt important pour moi d'avoir promptement ſa déciſion, car ils ſont réſolus de m'enlever d'ici ſamedi au plus tard, pour la maiſon de mon oncle, & peut-être dès demain.

Je vais maintenant vous inſtruire de tout ce qui a précédé l'enlèvement de mon papier & de mes plumes, & de la manière dont on s'y eſt pris pour commettre ce nouvel acte de violence : j'abrégerai le plus qu'il me ſera poſſible.

Ma tante, qui ſemble n'avoir plus d'autre maiſon que la nôtre, auſſi bien que M. Solmes & mes deux oncles, eſt montée chez moi au moment de mon réveil. Elle m'a dit qu'elle ſeroit bien aiſe que je vouluſſe entendre ce que M. Solmes raconte de M. Lovelace, ne fût-ce que pour m'éclaircir de pluſieurs faits qui me convaincroient de la baſſeſſe de ſon caractère, & qu'il ne peut jamais faire qu'un mauvais mari : que je ſerois libre de leur donner le degré de force qu'il me plairoit, & de les prendre même, ſi je voulois, au déſavantage de M. Solmes, perſonnellement intéreſſé ; mais qu'il m'étoit avantageux

de ne les pas ignorer, ne fût-ce que pour queſtionner indirectement M. Lovelace ſur quelques-uns qui me regardoient directement.

Je lui ai répondu que j'étois indifférente ſur ce qu'il pouvoit dire de moi, parce que j'étois sûre qu'ils ne pouvoient être à mon déſavantage, & que M. Lovelace n'avoit aucune raiſon de m'attribuer l'aveugle empreſſement dont mes parens avoient eu l'injuſtice de m'accuſer.

Il ſe donnoit, m'a-t-elle dit, de grands airs ſur la nobleſſe de ſa famille, & parloit de la nôtre avec mépris, comme s'il croyoit ſe rabaiſſer par une alliance avec nous. Je ſuis convenue que ſi ce reproche avoit quelque fondement, c'étoit un indigne caractère de parler mal d'une famille, qui, à l'exception de la Pairie, n'étoit pas inférieure à la ſienne. J'ai ajouté que cette dignité même me paroiſſoit jeter moins d'honneur que de honte ſur les deſcendans qui n'ont point aſſez de mérite pour lui prêter autant d'ornement qu'ils en reçoivent d'elle; qu'à la vérité l'abſurde orgueil de mon frère, qui lui faiſoit déclarer de toutes parts qu'il ne s'allieroit jamais qu'à la haute nobleſſe, avoit pu faire naître des doutes injurieux pour la nôtre: mais que ſi j'étois bien sûre que

par une autre ſorte d'orgueil auſſi bas, M. Lovelace fût capable de prendre droit d'un avantage accidentel pour nous inſulter ou pour s'eſtimer trop, je le croirois auſſi mépriſable du côté du jugement qu'on le croyoit l'être par ſes mœurs.

Elle a pris plaiſir à me répéter qu'il s'étoit donné ſouvent ces libertés, avec l'offre de m'en fournir des preuves qui, dit-elle, me ſurprendroient.

J'ai répondu que quelque certitude qu'elle trouvât dans les preuves, haï comme il l'étoit de toute notre famille, qui s'emportoit ouvertement contre lui dans toutes les ſociétés, les principes de la juſtice commune ſembloient demander qu'on approfondît à quelle occaſion il s'étoit rendu coupable du reproche qu'on lui imputoit, & ſi les invectives de quelques-uns de mes parens, trop enflés de leurs richeſſes, qui leur faiſoient peut-être mépriſer tous les autres avantages, & nuire à leurs propres prétentions de nobleſſe pour décrier la ſienne, ne l'avoient pas excité à parler d'eux avec le même mépris. En un mot, ai-je conclu, pouvez-vous dire, Madame, que la haine ne ſoit pas auſſi envenimée de notre côté que du ſien? Parle-t-il de nous avec moins de ménagement que nous ne parlons de lui? & quant

à l'objection si souvent répétée, qu'il seroit un mauvais mari, croyez-vous qu'il puisse jamais traiter une femme plus mal que je l'ai été, surtout par mon frère & par ma sœur ?

Ah ! ma nièce, ah ! ma chère, que ce méchant homme a jeté de fortes racines dans votre cœur !

Peut-être vous trompez-vous, Madame. Mais en vérité, les pères & les mères, qui veulent faire entrer une fille dans leurs idées sur des points de cette nature, devroient se garder soigneusement de rien hasarder qui puisse lui faire une loi de générosité & d'honneur de prendre parti pour l'homme qu'ils ont en aversion. Cependant, tout examiné, comme j'ai offert de renoncer à lui pour jamais, je ne vois pas d'où vient cette affectation continuelle de me parler de lui, ni pourquoi l'on exigeroit que je prêtasse l'oreille aux détails qui le regardent.

Mais enfin, ma nièce, il ne peut y avoir aucun mal à vous laisser raconter par M. Solmes ce que M. Lovelace a dit de vous. Malgré la rigueur avec laquelle vous l'avez traité, il brûle de vous revoir. Il vous demande en grâce de l'entendre sur ce point.

Si

Si vous croyez, Madame, qu'il ſoit à propos pour moi de l'entendre...

Oui, chère Clary, a-t-elle repris vivement, très-à-propos.

Ce qu'il dit de moi, Madame, vous a-t-il convaincue de la baſſeſſe de M. Lovelace?

Oui, ma chère, & que vous êtes obligée de le déteſter.

Hé bien, Madame, ayez la bonté de me le faire entendre de vous. Il n'eſt pas beſoin que je voie M. Solmes, lorſque le récit qu'il veut me faire ſera d'un double poids dans votre bouche. Apprenez-moi, Madame, ce qu'il a oſé dire de moi.

Ma tante étoit dans le plus grand embarras. Cependant, après s'être un peu remiſe, je vois, m'a-t-elle dit, à quel point votre cœur eſt attaché. J'en ſuis affligée, Miſs; car je vous aſſure qu'on y fera peu d'attention. Vous ſerez néceſſairement Mde. Solmes, & plutôt que vous ne vous y attendez.

Si le conſentement du cœur & le témoignage de la voix ſont néceſſaires au mariage, je ſuis sûre de n'être jamais mariée à M. Solmes. Et de quel excès quelques-uns de mes parens ne feront-ils pas reſponſables, s'ils emploient la force pour mettre ma main dans la ſienne, & pour l'y tenir juſqu'à la fin de la cérémonie,

pendant qu'évanouie d'horreur, je ferai peut-être fans fentiment tout le temps.

Quelle peinture romanefque me faites-vous d'un mariage forcé ? D'autres vous répondroient, ma nièce, que c'eft juftement celle de votre propre obftination.

Mon frère & ma fœur pourroient le dire; mais vous, Madame, je fuis sûre que vous mettez de la diftinction entre l'opiniâtreté & l'antipathie.

L'antipathie fuppofée, ma chère, peut avoir fa fource dans une opiniâtreté réelle.

Je connois mon cœur, Madame, & je fouhaiterois que vous le connuffiez de même.

Mais voyez du moins encore une fois M. Solmes : on vous faura gré de cette complaifance, & elle vous fervira plus que vous ne vous imaginez.

Pourquoi le voir, Madame? Prend-il plaifir à s'entendre déclarer l'averfion que j'ai pour lui ? Se plaît-il à redoubler l'animofité de mes parens contre moi ? O rufe! ô cruelle ambition de mon frère !

Ma tante m'a jeté un regard de pitié, comme pour entrer dans le fens de mon exclamation. Mais enfin croyez-vous que ce foit une fuite inévitable ? ...

Leur animofité redoublera néceffairement, Madame, s'ils s'offenfent de me voir

déclarer à M. Solmes que je le déteste pour mari.

M. Solmes, m'a-t-elle dit, mérite en vérité de la compassion. Il vous adore; il est dans une mortelle impatience de vous revoir. Il ne vous trouve que plus charmante, depuis la manière cruelle dont vous l'avez traité hier. Il ne parle de vous qu'avec transport.

Difforme créature! ai-je pensé en moi-même: lui! des transports!

Qu'il doit avoir un cœur cruel, ai-je repris, pour se faire un spectacle, une jouissance des maux auxquels il contribue si largement! Mais je vois, je vois, Madame, que je suis regardée comme un *animal infortuné*, une proie destinée à faire le jouet de mon frère, de ma sœur & de M. Solmes. Ils ont tous, oui, tous, du plaisir à être cruels; & ils se font un délice de mes peines. Moi, Madame! que je voie cet homme-là! un homme si incapable de pitié! Je ne le verrai pas, si je puis éviter de le voir. Non, non, je ne le verrai pas.

Quel sens la vivacité de votre esprit vous fait donner à l'admiration dont M. Solmes est rempli pour vous! Tous vos emportemens d'hier, tous vos mépris n'empêchent pas qu'il ne vous trouve adorable

jusques dans vos rigueurs. Je vous réponds qu'il n'est pas aussi peu généreux que vous le pensez, & il n'a pas un cœur insensible. Allons, ma chère nièce, laissez-moi vous persuader; votre père & votre mère s'y attendent de le voir encore une fois, & d'entendre ce qu'il a à vous dire.

Comment pourrois-je consentir à le voir encore, lorsque vous-même, Madame, à l'exemple de tous les autres, vous avez expliqué l'entrevue d'hier comme un encouragement pour ses prétentions; lorsque j'ai déclaré solemnellement que, si je consentois à le revoir, elle pouvoit être expliquée dans ce sens, & lorsque je suis déterminée au contraire à ne le jamais souffrir?

Vous auriez pu, Miss, m'épargner vos réflexions sur moi. Je vois que, d'un côté comme de l'autre, je n'ai pas beaucoup de remercîmens à prétendre.

Elle est sortie à la hâte. — Ma très-chère dame, en la suivant jusqu'à l'escalier. — Elle a refusé de m'entendre; & sa sortie précipitée a fait évader aussi quelque vil espion qui nous écoutoit, & que le bruit de sa retraite à pas furtifs m'a découvert.

A peine étois-je un peu remise de cette attaque, que Betty est montée: Miss, on

attend l'honneur de votre compagnie dans votre parloir.

Eh qui, Betty ? — Que fais-je, Mifs ? C'eft peut-être votre fœur, peut-être votre frère. Je fuis sûre qu'ils ne monteront point ici une feconde fois.

M. Solmes eft-il parti ?

Je le crois, Mifs : voudriez-vous qu'on le fît rappeler, m'a demandé l'infolente créature ?

Je fuis defcendue ; & qui pouvois-je trouver dans mon parloir, fi ce n'étoit mon frère & M. Solmes ? Le dernier s'étoit caché derrière la porte ; enforte que je ne l'ai vu qu'après que mon frère, d'un air moqueur, m'a eu conduite par la main au milieu de la falle. Je l'ai apperçu, & j'ai frémi, comme à la vue d'un fpectre.

Il eft queftion de vous affeoir, Clary. — Et de quoi encore, mon frère ? De quoi, ma fœur ? Il faut vous défaire, s'il vous plaît, de cet air méprifant, & prendre la peine d'écouter ce que M. Solmes va vous dire. — Appelée encore pour fervir de jouet, ai-je penfé en moi-même !

Mademoifelle, s'eft hâté de dire M. Solmes, comme s'il eût craint de n'avoir pas le temps de parler, & il ne fe trompoit pas, M. Lovelace eft un antagonifte déclaré du

mariage ; il l'abhorre, & son dessein est de vous perdre d'honneur, si jamais....

Lâche délateur ! lui ai-je dit en l'interrompant d'un ton fort vif, arrachant ma main de celle de mon frère, qui la tiroit insolemment pour l'offrir à M. Solmes ; il n'a point pareil dessein ; il ne l'oseroit pas ; mais c'est vous-même qui êtes l'ennemi de mon honneur, si c'est déshonorer une ame libre que de vouloir la forcer.

La violente créature ! s'est écrié mon frère. Mais vous n'êtes point encore partie, Miss, (en résistant aux efforts que je faisois pour me dégager).

Que prétendez-vous, Monsieur, (en me débattant avec force contre lui) par cette violence, pour me retenir contre ma volonté ? Vous ne vous en irez point, fille emportée ; & il a passé brutalement ses bras autour de moi. — Faites donc retirer M. Solmes. Pourquoi cette manière féroce de me contraindre ? Qu'il ne soit pas témoin, pour votre propre honneur, de la barbarie d'un frère pour une sœur, qui n'a pas merité cet indigne traitement. J'ai continué de me débattre avec tant d'efforts, qu'il a été forcé de lâcher ma main, en me disant : *vas-t-en, Furie !* Voyez quelle force l'opiniâtreté donne à une femme ; il n'est pas possible de la retenir. —

Je me suis enfuie à ma chambre, & m'y suis enfermée sous la clé, tremblante & toute hors d'haleine.

Un quart d'heure après, Betty est venue frapper brusquement, en me priant d'ouvrir, & à demi hors d'haleine aussi. J'ai ouvert. Miséricorde! s'est-elle écriée. Ciel! quel tumulte dans la maison! (marchant à grands pas de côté & d'autre, & s'éventant avec son mouchoir); des maîtres & des maîtresses en fureur; une jeune demoiselle si obstinée; un pauvre amant si soumis: des oncles enragés; un... O Dieu! Dieu! quelle maison bouleversée! Et pourquoi, s'il vous plaît, tant de trouble? Parce qu'une jeune demoiselle peut-être heureuse & ne le veut pas; parce qu'une jeune demoiselle veut un mari & n'en veut pas. Quel désordre dans une maison qui avoit coutume d'être si paisible, si tranquille?

Elle a fait durer quelque temps cette scène, en se parlant à elle-même, tandis que, prenant patience sur ma chaise, & bien persuadée qu'elle n'étoit pas chargée d'une commission agréable pour moi, j'ai attendu la fin de ce beau soliloque.

Enfin, elle s'est tournée vers moi: je dois faire ce qu'on m'ordonne; & ce n'est pas ma faute. Votre colère, Miss, ne doit pas tomber sur moi. Mais il faut que j'em-

porte votre plume & votre encre, & dans le moment même.

Par l'ordre de qui ?

De votre papa & de votre maman.

Qui m'assure que cet ordre vient d'eux ? Elle passoit déjà dans mon cabinet : je l'ai dévancée. Touchez à quelque chose ici, si vous l'osez. Miss Dolly est entrée à l'instant. Mademoiselle, Mademoiselle, m'a dit cette bonne & tendre cousine, les larmes aux yeux, & par mots entrecoupés ; il faut, hélas ! il faut remettre votre plume & votre encre à Betty, ou à moi.

Le faut-il, chère cousine ? Je vais donc vous les donner, à vous ; mais ce ne sera point à cette effrontée. Et j'ai remis mon écritoire entre ses mains. Je suis désespérée, oui, désespérée, m'a dit la triste Miss, de ne vous apporter que des ordres fâcheux. Mais votre père ne veut plus vous souffrir dans sa maison. Il a juré que demain, ou samedi au plus tard, vous serez menée chez votre oncle Antonin. On ne vous enlève vos plumes & votre encre que pour vous ôter le moyen d'en avertir personne.

Cette chère fille m'a quittée de l'air le plus triste, chargée de mon écritoire garni & d'un paquet de plumes qu'on avoit observé dans la grande recherche d'hier, & qu'elle avoit reçu ordre de me demander

particulièrement. C'est un bonheur que, n'ayant point eu besoin d'en prendre depuis, parce que j'en ai caché une douzaine d'autres en différens endroits, le paquet se soit trouvé entier; car je ne doute pas qu'ils n'eussent pris soin de les compter.

Betty est demeurée pour me raconter que ma mère est à présent aussi animée contre moi qu'aucun autre; que mon sort est décidé; que la violence de ma conduite ne m'a laissé aucun défenseur; que M. Solmes se mord les lèvres, murmure, & *paroît*, dit-elle, *rouler plus d'idées dans sa tête qu'il ne lui échappe de paroles*. Elle prétend néanmoins que ce cruel persécuteur a pris plaisir à me voir, malgré le dégoût que je lui ai montré, & qu'il demande à me voir encore. Ne faut-il pas, ma chère, que cet homme soit un vrai sauvage?

Elle dit que mon oncle Harlowe a déclaré qu'à présent il m'abandonnoit; qu'il prend pitié de M. Solmes; mais qu'il lui recommande néanmoins de ne pas se ressouvenir un jour de mon mépris; que mon oncle Antonin est d'avis, au contraire, que je dois en porter la peine; que, pour elle, (comme si elle appartenoit aussi à la famille) elle ne me cache pas qu'elle seroit assez du même avis.

Comme il ne me reste point d'autre voie que la sienne pour être informée de leurs discours & de leurs desseins, j'ai une patience que je n'aurois pas sans cela pour ses effronteries. Dans le vrai, il semble que mon frère & ma sœur l'admettent à tous leurs conseils.

Miss Hervey est remontée, pour me demander une phiole d'encre qu'ils se sont souvenus d'avoir remarquée dans mon cabinet. Je n'ai pas hésité à la donner. Moins ils me soupçonneront de pouvoir écrire, plus j'espère qu'ils auront de facilité à m'accorder quelque délai.

Voilà, ma chère, quel est à présent ma situation. Tout mon espoir, toute ma confiance est dans la faveur de votre mère : si je perds cette ressource, j'ignore ce que je puis devenir, car qui sait, de momens en momens, à quoi votre malheureuse amie doit s'attendre ?



LETTRE XVII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mercredi, à 4 heures après-midi.

JE reviens à l'inſtant du dépôt, ou j'ai porté la lettre que je venois de finir, & celles de M. Lovelace que je ne vous avois point envoyées. J'ai été ſurpriſe d'y trouver encore ma lettre précédente. Ainſi, vous les recevrez toutes deux à la fois.

Je ſuis inquiète néanmoins que vous n'ayiez pas encore la dernière; mais je conçois que votre meſſager n'eſt pas toujours libre. Je ne laiſſerai pas de porter ſur-le-champ tout ce que j'écrirai. Il ne faut pas que je garde à préſent le moindre papier autour de moi, & je m'enferme pour écrire, dans la crainte d'être ſurpriſe, depuis qu'on ne me croit plus d'encre & de plumes.

J'ai trouvé une nouvelle lettre de ce diligent perſonnage. Elle me confirme qu'il ne ſe paſſe rien dans cette maiſon dont il ne ſoit informé, & preſque ſur-le-champ; car elle doit avoir été écrite avant qu'il ait pu recevoir mon dernier billet, & dépoſée apparemment lorſqu'on eſt revenu le pren-

dre. Cependant il me félicite d'avoir *établi*, dit-il, la fermeté de mon caractère dans cette occasion avec M. Solmes & mon oncle.

Il m'assure néanmoins " qu'ils sont plus
„ déterminés que jamais à me dompter. Il
„ me complimente au nom de tous ses
„ proches. Leur plus ardente envie, dit-il,
„ est de me voir dans leur famille. Il me
„ presse vivement de quitter cette maison,
„ tandis que j'en ai le pouvoir. Il me
„ demande encore la permission d'envoyer
„ le carosse de son oncle, pour attendre
„ mes ordres à la barrière qui mène au tail-
„ lis voisin du parc.

" Il répète que les articles dépendront
„ de ma volonté. Milord M*** & ses deux
„ tantes se rendront garans de son honneur
„ & de sa droiture. Mais, si je ne souhaite
„ pas de choisir pour asyle la maison de
„ l'une ou de l'autre de ses tantes, ni de le
„ rendre le plus heureux des hommes aussi-
„ tôt qu'il le désire & qu'il l'espère, il me
„ propose de me retirer dans ma propre
„ terre, & d'y accepter la garde & la protec-
„ tion de Milord M***, jusqu'à l'arrivée de
„ M. Morden. Il sait le moyen, dit-il, de m'y
„ établir avec autant de facilité que d'hon-
„ neur; & à la premiere invitation de ma
„ part, elle sera remplie de toutes ses

„ parentes.

„ parentes. Madame Norton & Miss Howe „ se laisseront sans doute facilement enga- „ ger à venir y passer quelque temps avec „ moi. Plus d'obstacle alors, ni de prétexte „ aux chicanes, dès que j'y serai une fois „ entrée; & si c'est ma volonté, il ne m'y „ rendra pas la moindre visite; il ne se „ permettra point de me parler de mariage „ que la paix ne soit entièrement rétablie, „ qu'il n'ait employé toutes les méthodes „ que je lui prescrirai pour se réconcilier „ avec mes parens, que mon cousin ne „ soit arrivé, qu'on n'ait dressé des articles „ auxquels M. Morden ait donné son appro- „ bation, & que je ne sois satisfaite des „ preuves évidentes que j'aurai reçues de „ sa réforme. "

A l'égard de la répugnance qu'une personne de mon caractère peut sentir à quitter la maison paternelle, il observe (& je crois son observation trop vraie) que " le „ traitement que j'essuie est dans la bouche „ tout le monde. Cependant il m'assure „ que la voix publique est en ma faveur. „ Mes parens eux-mêmes, dit-il, s'atten- „ dent que je me ferai justice; sans quoi „ quel motif auroient-ils pour me tenir „ dans une espèce de prison? Il prétend „ que, traitée comme je le suis, l'indé- „ pendance à laquelle j'ai droit est une rai-

„ ſon qui ſuffit pour me juſtifier de quitter „ leur maiſon pour aller dans la mienne, „ ſi c'eſt le parti auquel je veux m'attacher; ou pour prendre poſſeſſion de ma „ terre, ſi je choiſis un autre aſyle; que „ toute la diſgrace que ma réputation peut „ recevoir, la conduite de mes parens l'auroit déjà jetée ſur moi; que mon honneur „ ne ſauroit m'intéreſſer plus que lui-même „ & tous les ſiens, s'il peut avoir le bonheur de me voir à lui pour jamais; & „ s'il eſt queſtion, dit-il, de ſuppléer à la „ perte de ma propre famille, il oſe penſer qu'il y en a peu d'auſſi propres à la „ remplacer que la ſienne, par quelque „ voie que je lui faſſe l'honneur d'accepter „ ſa protection & ſes ſervices.

“ Mais il proteſte qu'à toutes ſortes de „ riſques, il empêchera que je ne ſois menée chez mon oncle, parce qu'il eſt sûr „ de me perdre ſans reſſource, ſi j'entre „ une fois dans cette maiſon. Il m'apprend „ que mon frère, ma ſœur & M. Solmes „ doivent s'y trouver pour me recevoir; „ que mon père & ma mère n'approcheront pas de moi que la célébration ne „ ſoit finie; mais qu'enſuite ils paroîtront „ tous deux, dans l'eſpérance de me réconcilier avec mon odieux mari, en me „ repréſentant les obligations & les loix „ ſacrées d'un double devoir. „

Hélas, ma chère, avec quelle violence ſuis-je pouſſée d'un côté, & attirée de l'autre! Ce dernier avis n'a que trop de vraiſemblance: chaque pas qui ſe fait ici ſemble tendre à ce but; & ne me l'a-t-on pas preſque ouvertement déclaré?

Il avoue que " ſur ces intelligences il „ a déjà pris ſes meſures; mais que, par „ conſidération pour moi, (car je dois „ ſuppoſer, dit-il, qu'il ne leur doit aucun „ ſacrifice de ſes reſſentimens) il déſire ſi „ vivement d'éviter les voies extrêmes, „ qu'il a ſouffert qu'une perſonne, qu'ils „ ſont loin de ſoupçonner, découvre „ comme par haſard à mes parens quelles „ ſont ſes réſolutions, s'ils perſiſtent dans „ le deſſein de me conduire malgré moi „ chez mon oncle. Son eſpérance, dit-il, „ eſt que la crainte de quelque événement „ tragique pourra leur faire changer de „ meſures; & cependant il ſent à merveille „ qu'il s'expoſe par un avis de cette con- „ ſéquence au riſque de voir redoubler „ leur garde, ſi leurs allarmes ne produi- „ ſoient pas l'effet qu'il eſpère. „

Quel homme dangereux & entreprenant, ma chère!

" Il me demande quelques lignes de „ réponſe, ou ce ſoir, ou demain matin. „ S'il ne reçoit pas cette faveur, il en con-

„ clura, d'après sa connoissance des réso-
„ lutions déterminées de mes parens,
„ que je suis gardée encore plus étroite-
„ ment, & qu'il n'a pas un moment à per-
„ dre pour agir dans cette supposition. „

Vous verrez par cet extrait, comme par sa lettre précédente, qui est à-peu-près dans le même langage, combien il tire d'avantages de ma situation, dans ses offres, dans ses déclarations, & même dans ses menaces, que je me garderois bien de souffrir sans une raison aussi forte.

Il faut, après tout, que je me détermine promptement à quelque parti, si je ne veux pas me trouver bientôt dans l'impossibilité de me secourir moi-même. Mais je veux vous envoyer sa lettre sous l'enveloppe même de celle-ci, afin que vous jugiez mieux de ses propositions & de ses intelligences. Je me serois épargné la peine d'en faire un extrait, si cette pensée m'étoit venue plutôt, & si j'avois fait réflexion aussi qu'il ne doit plus me rester d'écrits entre les mains.

Je ne puis oublier ce qu'elle contient, quoique je sois fort embarrassée pour y répondre. (*) Me jeter sous la protection

(*) En conséquence, elle envoie la lettre de M. Lovelace : mais comme l'extrait contient ce qu'il y a de plus intéressant, on l'omet ici.

de ſa famille eſt une démarche dont je ne ſoutiens pas l'idée.... Mais je n'examinerai pas ſérieuſement ſes propoſitions, que je n'aie reçu votre réponſe. Il eſt certain que de la bonté de votre mère dépendent les ſeules eſpérances auxquelles je puiſſe m'attacher par choix. Je ne vois aucune protection à laquelle je puiſſe recourir plus honorablement qu'à la ſienne, d'autant plus que ma fuite alors ne ſeroit point une brèche irréparable, comme elle le ſeroit ſi je fuyois dans le ſein de ſa famille, & que je pourrois retourner chez mon père à des conditions qui me délivreroient de Solmes, ſans m'affranchir de l'autorité paternelle. Je ne viſe point à l'indépendance; ce qui diminue beaucoup la difficulté pour votre mère: quoique j'euſſe le droit de me faire mettre en poſſeſſion de la terre de mon grand-père, ſi j'en étois à inſiſter ſur ce point (dans l'étendue au moins, je ne voudrois rien de plus, dont mon frère jouit du ſien dans la terre qu'on lui a léguée.)

Dieu me préſerve de me croire jamais dégagée du joug raiſonnable de l'autorité paternelle, quelque droit que m'ait pu donner le teſtament de mon grand-père! Le bon vieillard m'a laiſſé ſa terre comme une récompenſe de ma ſoumiſſion & de mon

respect, & n'a pas eu dessein de m'élever au-dessus de mon devoir. Cette réflexion, qu'on m'a représentée avec justice, me fera toujours craindre de ne pas répondre aux vues d'un legs si précieux pour moi. O que mes parens connussent le fond de mon cœur! qu'ils en eussent du moins l'opinion qu'ils ont toujours eue! car je le répète encore, si mon cœur ne me trompe pas moi-même, il n'est pas changé, quoique celui de mes parens le soit étrangement!

Que votre mère vous permette seulement de m'envoyer son carosse, ou une chaise, au même lieu où M. Lovelace propose de faire venir celui de son oncle; dans la persécution, dans les terreurs où je suis, je ne balancerois pas un moment à me déterminer. Placez-moi où vous voudrez, comme je vous l'ai déjà dit: dans une cabane, dans un grenier, dans quelque lieu que ce soit, déguisée en servante, ou sous le nom, si vous voulez, de la sœur d'un de vos gens; de façon que je puisse seulement éviter, d'un côté M. Solmes, & de l'autre la disgrace de chercher un refuge dans la famille d'un homme qui est en guerre avec la mienne, & alors je me trouverai en quelque sorte heureuse, & contente de mon sort! s'il faut que votre

mère me refuse, quel asyle, quelle espérance me reste-t-il au monde! très-chère Miss Howe, secourez de vos conseils votre malheureuse amie.



J'avois quitté la plume. L'excès de mon inquiétude m'a fait craindre de m'abandonner à mes propres réflexions. Je suis descendue au jardin, pour essaier de rendre un peu de calme à mon esprit en changeant de scène. A peine avois-je fait un tour dans l'allée des nosetiers, que Betty est venue à moi: prenez garde, Miss! voici votre père, voici votre oncle Antonin, mon jeune maître & ma jeune maîtresse, qui viennent se promener dans le jardin; & votre père m'ordonne de voir où vous êtes, dans la crainte qu'il a de vous rencontrer.

Je me suis jetée dans une allée de traverse, & me suis cachée derrière l'allée d'ifs, en voyant paroître ma sœur; je suis restée-là à attendre qu'ils fussent passés. Je crois que ma mère n'est pas en bonne santé. Ma mère garde sa chambre. S'il arrivoit qu'elle se trouvât plus mal, ce feroit un surcroît de malheur pour moi, dans l'idée que ma prétendue désobéissance auroit fait trop d'impression sur son cœur,

Vous ne sauriez vous imaginer, ma chère, quelles ont été mes agitations, derrière cette haie, en voyant mon père si près de moi. J'ai eu du plaisir à le regarder au travers des branches comme il passoit; mais j'ai tremblé dans tous mes membres, lorsque je lui ai entendu prononcer ces terribles paroles: " mon fils & vous
„ Bella, & vous, mon frère, je vous aban-
„ donne entièrement la conclusion de
„ cette affaire. „ Il étoit question de moi, je n'en puis douter. Cependant, pourquoi me suis-je sentie si émue, puisque ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis abandonnée à la cruauté de mon frère & de ma sœur?



Pendant que mon père étoit au jardin, j'ai fait présenter mes respects à ma mère & demander l'état de sa santé, par Chorey, que le hasard m'a fait rencontrer sur l'escalier; car, à l'exception de ma geolière, aucun des domestiques n'ose se trouver sur mon passage. J'ai reçu une réponse si mortifiante, que je me suis répentie de mon message, mais non pas de mon inquiétude sur une santé si chère. " Qu'elle
„ se dispense de s'informer des maux
„ dont elle est la cause. Je ne veux rece-

„ voir d'elle aucun compliment. „ — Voilà sa dure réponse.

Elle est bien dure, ma chère! vous conviendrez qu'elle est bien dure.



J'ai le plaisir d'apprendre que ma mère est déjà mieux. C'étoit un accès de colique, à laquelle elle n'est que trop sujette. On espère qu'elle est passée. Plaise au ciel qu'elle le soit! tout le mal qui arrive dans cette maison, est rejeté sur moi.

Une si bonne nouvelle méritoit de ne pas être accompagnée d'une circonstance fort désagréable: Betty m'a déclaré qu'elle avoit ordre de me faire savoir que mes promenades au jardin & mes visites à ma volière deviennent suspectes, & que si je demeure ici jusqu'à samedi ou lundi, elles me seront interdites. Peut-être n'a-t-on dessein que de me faire trouver moins de répugnance à me rendre chez mon oncle. Ma mère a chargé aussi Betty de me dire, si je me plaignois de ces ordres, & de n'avoir plus la liberté d'écrire " que la lecture m'étoit à présent plus convenable „ que l'écriture : que l'une pouvoit m'instruire de mon devoir, au lieu que l'autre, en considérant la personne avec „ laquelle on me supposoit en correspon-

„ dance, ne servoit qu'à m'endurcir dans „ l'obstination : que mes ouvrages d'ai„ guille me seroient plus utiles que ces „ promenades si fréquentes, qu'on me „ voyoit faire dans toutes sortes de temps.„

Ainsi, ma chère, si je ne me hâte pas de prendre une résolution, je me trouverai dans l'impuissance absolue d'éviter le malheur qui me menace, & je perdrai la consolation de vous communiquer mes peines.

Mercredi au soir.

Tout est en désordre dans la maison. Betty fait l'office d'espion dedans & dehors. On dresse quelque machine, que je ne devine pas. Je suis déjà fort malade de corps, autant que d'esprit. Réellement, je me sens le cœur malade.

Je veux descendre, quoiqu'il soit presque nuit; sous prétexte de me remettre en prenant un peu l'air. Il est impossible à présent que vous n'ayez pas reçu mes deux dernières lettres. Je porterai celle-ci au dépôt, si je le puis, avec celle de M. Lovelace, que je vais mettre sous la même enveloppe; de peur qu'on ne recommence les recherches.

Mon Dieu, que vais-je devenir! tout le monde est dans un mouvement étrange! J'entends fermer brusquement les portes.

On ne fait que passer précipitamment d'un appartement à l'autre. Betty, avec son air effrayé, est montée deux fois chez moi dans l'espace d'une demi-heure; me regardant en silence, comme si j'étois menacée de quelque violence extraordinaire; rappelée la seconde fois par Chorey, avec précipitation, & me quittant avec des regards & des gestes encore plus expressifs; peut-être n'est-il question de rien qui mérite mes craintes..... J'entends revenir Betty, avec ses exclamations, ses soupirs affectés, & ses.... *ô seigneur*, *seigneur!*



L'insolente fille m'a jeté quelque phrases encore plus obscures. Elle refuse de s'expliquer. " Supposons, m'a-t-elle dit, „ que cette jolie avanture finisse par le „ meurtre; je me repentirois toute ma vie „ de mon opposition, autant qu'elle en „ peut juger. Des parens ne souffrent point „ qu'on leur enlève leurs enfans avec „ cette impudence: & il ne convient pas „ qu'ils le souffrent. Le coup pourra re„ tomber *sur moi*, lorsque je m'y atten„ drai le moins. „

Voilà ce que j'ai tiré de plus clair des mots ténébreux & équivoques de cette impertinente. Peut-être sont-ils dans les

premières allarmes de l'information que M. Lovelace leur a fait donner ſecrètement, ſans doute par ſon vil eſpion à double face, du deſſein où il eſt d'empêcher que je ne ſois menée chez mon oncle. Si cette conjecture eſt juſte, qu'elle doit en effet les irriter! Mais, moi! comme je ſuis pouſſée, balotée! ainſi qu'une feuille abandonnée aux vents, au gré de l'emportement, de la témérité, de l'égoïſme, & de toutes les paſſions d'autrui; lorſque mon averſion eſt égale pour les procédés de l'un ou de l'autre parti! Une malheureuſe correſpondance, je peux bien lui donner ce nom, dans laquelle je *me ſuis* trouvée engagée malgré moi, par l'eſpérance de prévenir des malheurs, eſt devenue la ſource de cent meſures indiſcrètes ſur leſquelles je n'ai pas été *conſultée*, quoique je ſois ſi fort intéreſſée dans les ſuites qui peuvent réſulter des troubles actuels. Preſſée entre la violence de ce téméraire & celle de mes parens, je me trouve également en danger des deux côtés.

(¶) Ah! ma chère! qu'eſt-ce que la ſageſſe mondaine! que le comble de la folie! — moi la dernière, ou du moins la plus jeune de ma famille, me jeter moi-même entre le choc de ces caractères ingouvernables!

gouvernables! & par-là interpréter peut-être les desseins de la providence, qui pourroit se proposer de faire servir l'acharnement de ces ennemis furieux à leur propre punition. Et dans ce cas, quelle présomption à moi! en vérité, ma chère amie, j'ai bien peur de m'être donné trop d'importance. Mais, quoiqu'il en soit, il est bon, quand les calamités tombent sur notre tête, que nous jetions un regard sur nous-mêmes, pour nous remplir d'une crainte salutaire. (§)

Si je ne trouve pas le moment de porter cette lettre au dépôt, comme je vais le tenter, tout tard qu'il est, j'y ajouterai les nouveaux événemens, suivant l'occasion.

CL. HARLOWE.

Les deux lignes suivantes furent écrites au-dessous de l'adresse, dans la volière, avec un crayon.

Mes deux lettres encore ici! quelle est ma surprise: je me flatte que vous êtes en bonne santé. Je me flatte que tout est bien entre votre mère & vous.

LETTRE XVIII.

Miſs Howe à Miſs Clarisse Harlowe.

Jeudi matin, 6 Avril.

J'ai vos trois lettres. Je brûlois d'apprendre le ſuccès de l'entrevue entre Solmes & vous; jamais incertitude plus intéreſſante n'a cauſé une plus vive impatience.

Dans la malheureuſe ſituation où eſt ma chère amie, c'eſt un devoir pour moi d'éclaircir tout ce qui a de ma part la moindre apparence de négligence ou de relâchement. J'avois envoyé Robert, hier de grand matin, dans l'eſpérance qu'il trouveroit quelque choſe au dépôt. Il s'arrêta inutilement autour du lieu juſqu'à dix heures, & ne trouvant rien il revint. Enſuite ma mère le chargea d'une lettre pour M. Hunt, auquel il devoit la remettre en main propre avant trois heures, le ſeul temps de la journée où on le trouve chez lui, avec ordre d'apporter ſur-le-champ la réponſe. Vous connoiſſez la diſtance conſidérable de ſa maiſon au château d'Harlowe. Robert n'eut que le temps de faire ſa commiſſion, & il revint ſi tard,

qu'il étoit impoſſible de le renvoyer. Je lui donnai ordre ſeulement de partir ce matin avant le jour; & s'il trouvoit quelque lettre, de me l'apporter à toute bride.

L'impatience m'a fait paſſer une fort mauvaiſe nuit. Agitée par l'inſomnie, je ſuis demeurée au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire, & je ne faiſois qu'en ſortir, lorſque Catherine eſt entrée avec vos trois lettres que Robert lui avoit remiſes. On commençoit à m'habiller. J'ai tout interrompu; & quoiqu'aſſez longues, je les ai lues d'un bout à l'autre, en m'arrêtant ſouvent néanmoins, pour m'emporter à haute voix (mais étant ſeule) contre les démons infernaux auxquels vous êtes livrée.

Que mon cœur ſe ſoulève contr'eux tous! quelle déplorable baſſeſſe dans leur deſſein d'encourager Solmes par la petite ruſe de cette entrevue qu'ils vous ont extorquée! Je ſuis fâchée, très-fâchée contre votre tante Hervey. Renoncer avec cette molleſſe à ſon propre jugement! Et non contente de cette foibleſſe, ſe rendre l'inſtrument actif de la malignité des autres! Mais voilà le monde; voilà auſſi comme eſt ma mère. Après ſa fille, il n'y a perſonne qu'elle eſtime autant que vous; cependant, on en revient toujours à dire:

Nancy, pourquoi nous mêler des affaires d'autrui ?

D'autrui ! que je hais ce mot misérable, lorsqu'il est question de l'intérêt d'une amie, & d'accorder une protection qui peut être si importante pour elle, sans courir presque aucun risque pour soi-même !

Je suis charmée néanmoins de votre courage. Je n'en attendois pas autant de vous; ni eux non plus, j'en suis bien sûre: & peut-être n'en auriez-vous pas tant trouvé dans vous-même, si l'avis de Lovelace, sur l'appartement destiné à la *nourrice*, n'avoit un peu servi à l'exciter. Je ne m'étonne point que le misérable n'en ait que plus d'amour pour vous. Quel honneur ce seroit pour lui d'être le mari d'une telle femme! Le mariage, après tout, le rendra votre égal. Oui, cet homme-là, comme vous dites, doit être un vrai sauvage. Cependant, il est moins blâmable dans sa persévérance, que ceux de votre famille pour lesquels vous avez le plus de respect, ne le sont dans la leur.

Il est heureux pour moi, comme je l'ai répété souvent, de n'être point exposée à des attaques & des épreuves de cette nature. Il y auroit long-temps, peut-être,

que j'aurois ſuivi le conſeil de votre couſine! Mais je n'oſe toucher cette corde. J'aimerai toujours cette excellente fille, pour la tendreſſe qu'elle vous a marquée.

Je ne ſais que vous dire de Lovelace, ni que penſer de ſes promeſſes & de ſes propoſitions. Il eſt certain que toute ſa famille a pour vous les ſentimens d'une haute eſtime. Les dames ſont des perſonnes d'une réputation intacte. Milord M*** auſſi eſt un homme d'honneur, du moins comme le ſont généralement des *hommes & des Pairs*. A toute autre que vous, je ne ferois pas embarraſſée de donner des conſeils. Mais on attend de vous une conduite ſi parfaite! votre mérite jette un éclat ſi extraordinaire! Quitter la maiſon de votre père. & vous jeter ſous la protection d'une famille qui, tout honorable qu'elle eſt, a dans ſon ſein un homme dont on peut penſer que la perſonne, les qualités brillantes, les vues & les déclarations ont engagé votre plus forte eſtime! Il me ſemble que je vous conſeillerois plus volontiers de vous rendre ſecrètement à Londres, & de ne laiſſer ſavoir où vous êtes, ni à lui, ni à aucune autre perſonne qu'à moi, juſqu'au retour de M. Morden.

Vous laiſſer mener chez votre oncle, c'eſt une nouvelle priſon dont il faut vous

garantir, si vous pouvez l'éviter. Il ne faut pas non plus épouser Solmes, c'est ce qu'il y a de plus certain; non-seulement à raison de son indignité à tous égards, mais encore à cause de votre aversion, si ouvertement déclarée pour lui, que tout le monde en est instruit; *tout* le monde en parle, comme on fait aussi du goût qu'on vous suppose pour l'autre. Ainsi, votre réputation & la crainte des malheurs qui peuvent arriver, vous obligent de choisir entre Lovelace & le célibat.

Si vous vous déterminez pour Londres, hâtez-vous de me le faire savoir. J'espère que nous aurons le temps de prendre de justes mesures pour votre départ, & pour vous procurer dans cette ville un logement convenable. Pour gagner du temps, il vous faut nécessairement pallier un peu, & entrer dans quelque espèce de composition, si vous ne trouvez pas d'autre voie. Dans la nécessité qui vous pousse, il seroit bien étrange que vous ne fussiez pas obligée de sacrifier un peu de vos admirables délicatesses.

Vous n'aurez que trop reconnu par tout ce que je viens d'écrire, que j'ai mal réussi auprès de ma mère. J'en suis extrêmement mortifiée, & confuse d'avoir été si fort trompée dans mon attente. Nous avons

eu là-dessus des discussions fort vives. Mais outre le misérable argument, *de ne pas se mêler des affaires d'autrui*, elle en revient toujours à son principe " que votre devoir „ est d'obéir. Telle a toujours été son opi- „ nion, dit-elle. Des filles doivent se sou- „ mettre sans réserve à la volonté de leurs „ parens, sur l'article important du mariage. „ Elle s'est gouvernée elle-même par cette „ règle, en épousant mon père, qui fut „ d'abord le choix de sa famille plus que le „ sien. „ Voilà ce qu'elle fait valoir sans cesse en faveur de son Hickman, comme en faveur de Solmes contre vous. Je ne dois pas douter, puisqu'elle le dit, que sa conduite n'ait été gouvernée par ce principe. J'ai encore une raison de plus pour le croire; & vous la saurez, quoiqu'il ne me convienne pas trop de vous l'apprendre. — C'est que ce mariage n'a pas été aussi heureux qu'on pouvoit l'espérer, lorsqu'en se mariant on se préfère l'un l'autre à tout le reste du monde.

Je connois quelqu'un qui ne se trouvera pas mieux, je vous assure, de cette double politique de ma mère; puisqu'elle se croit obligée de lui rapporter si soigneusement ses vues & ses démarches, il est assez juste qu'il souffre un peu de la mortification que j'ai reçue dans un point que j'avois si fort à cœur.

Examinez, voyez, ma chère, en quoi je puis vous servir : si vous y consentez, je proteste que je suis prête à partir secrètement avec vous, & à vivre & mourir ensemble. Pensez-y. Perfectionnez, approfondissez cette idée, & donnez-moi vos ordres.

On m'interrompt.... Eh que m'importe le déjeûner, au milieu du sujet si intéressant qui m'occupe.



J'ai toujours entendu dire que pour vivre caché, Londres est le plus sûr endroit de l'univers. Il n'est rien forti de ma plume que je ne sois résolue d'exécuter à votre premier signal. Les femmes aiment à s'engager quelquefois dans la chevalerie errante, comme elles se font honneur d'y exciter les hommes : mais ici, ce que je propose, n'a rien qui ressemble à cela. C'est me mettre en état d'accomplir un devoir, en servant & en consolant une chère & digne amie, opprimée sous des infortunes qu'elle n'a pas méritées. C'est annoblir, je puis le dire, votre chère Anne Howe, que de lui permettre de devenir vôtre compagne dans l'affliction.

J'engagerois ma vie, que nous ne ferons pas un mois à Londres sans voir tous les obstacles surmontés, avec l'avantage de

n'avoir aucune obligation à toute cette race d'hommes.

Je répéterai encore ce que je vous ai dit tant de fois : les auteurs de vos persécutions n'auroient jamais eu la hardiesse de déployer contre vous leurs systêmes intéressés, s'ils n'avoient pas compté sur la douceur de votre naturel. A présent qu'ils ont été trop loin, & qu'ils ont engagé la *vieille autorité*, (vous me gronderez tant qu'il vous plaira) ni l'un ni les autres ne savent comment faire pour reculer honnêtement. Lorsqu'ils vous verront hors de leurs atteintes, & qu'ils apprendront que je suis avec vous, vous verrez avec quelle confusion ils feront rentrer leurs odieuses cornes.

Cependant je regrette que vous n'ayez pas écrit à M. Morden, aussitôt qu'ils ont commencé à vous maltraiter.

Je vais être bien impatiente de savoir s'il entreprendront de vous conduire chez votre oncle. Je me souviens que l'intendant congédié de Milord M.... donnoit à Lovelace six ou sept compagnons, aussi méchans que lui-même, dont le canton se rejouissoit toujours d'être délivré. On m'assure qu'il a cette honnête bande actuellement autour de lui. Comptez qu'il ne vous laissera pas mener paisiblement chez votre

oncle. A qui resterez-vous, s'il a le bonheur de vous enlever à vos tyrans ? je tremble pour vous de la seule idée des suites que peut avoir un combat dans cette occasion. Lovelace croit se devoir une vengeance sur quelques-uns d'eux : & c'est ce qui redouble mon chagrin, de m'être vu refuser par ma mère la protection que j'avois si à cœur de vous procurer.

Ma mère ne voudra pas déjeûner sans moi. Une querelle a quelquefois ses avantages. Cependant trop comme trop peu d'affection sont deux excès qui, je crois, ne valent pas mieux l'un que l'autre.



Nous venons d'avoir un nouveau choc. En vérité, ma chère, elle est d'une...... d'une..... quel terme honnête pourrai-je trouver ?.... *d'un esprit impossible à persuader.* Il faut bien qu'elle en soit quitte avec moi pour un terme si doux.

Comment se nommoit cet ancien Grec, de qui l'on disoit ; qu'il gouvernoit Athènes, qu'il étoit gouverné par sa femme, & sa femme par son fils ? Ce n'a pas été la faute de ma mère, (vous savez que c'est à vous que j'écris) si elle ne gouvernoit pas mon père. Mais moi, je ne suis qu'une fille ! Cependant, j'avoue qu'en me mettant en

tête de l'emporter ſur un point, je n'aurois pas cru mon pouvoir auſſi borné que je viens de l'éprouver.

Adieu, ma chère ! il faudra bien qu'il vienne des temps plus heureux, & ils ne ſont pas éloignés. Des cordes ſi tendues ne peuvent ſe ſoutenir long-temps dans cet effort; il faut qu'elles rompent ou qu'elles ſe relâchent: dans l'une ou l'autre ſuppoſition, la certitude eſt préférable à l'état d'incertitude.

Un mot encore.

Ma conſcience me dit que vous devez choiſir entre ces deux alternatives, ou de conſentir à nous rendre toutes deux ſecrètement à Londres; & dans ce cas, je me charge de la voiture & d'aller vous prendre au même lieu que M. Lovelace vous propoſe pour le caroſſe de ſon oncle, ou bien de vous mettre ſous la protection de Milord M.... & des dames de ſa famille.

Vous avez à la vérité un troiſième parti, en vous ſuppoſant abſolument déterminée contre Solmes, c'eſt de joindre Lovelace, & de vous marier ſur-le-champ.

Quel que ſoit votre choix, vous aurez cette excuſe aux yeux du public & à vos propres yeux, que depuis le premier moment des troubles de votre famille, vous vous ſerez conduite avec uniformité

ſur le même principe, qui eſt de choiſir le moindre mal, dans l'eſpérance d'en éviter un plus grand.

Adieu! que le ciel inſpire à ma tendre amie le parti le plus digne d'elle! c'eſt la prière fervente de ſa fidelle

ANNE HOWE.

LETTRE XIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Jeudi, 6 Avril.

JE vous remercie, ma très-chère amie, du ſoin que vous avez pris de m'expliquer, avec tant d'affection, ce qui vous empêcha hier de recevoir mes lettres, & pour la généreuſe protection que vous m'auriez procurée, ſi cela avoit dépendu de vous.

Cette protection, ſans doute, étoit ce que j'avois de plus heureux à ſouhaiter. Mais je reconnois que mes déſirs, excités d'abord par votre amitié, étoient moins ſoutenus par une eſpérance raiſonnable du ſuccès, que par le déſeſpoir même de trouver d'autres reſſources, jetant mes regards

regards autour de moi, & ne pouvant décider ce que je devois, ce que je pouvois faire, dans une position si malheureuse. En effet, pourquoi s'embarrasseroit-on des affaires d'autrui, lorsqu'on peut l'éviter ?

Toute ma consolation, comme je ne cesse pas de le répéter, c'est qu'on ne peut m'accuser d'être tombée dans cette infortune par ma négligence ou par ma folie. Si j'avois mérité ce reproche, je n'aurois pas oser lever les yeux vers personne, & en attendre du secours & de la protection, ni vers vous-même, pour m'excuser de l'embarras que je vous ai donné. Cependant, nous n'avons pas droit d'en vouloir à une personne qui ne fait pas pour nous, ou pour notre amie, ce qu'elle croit ne devoir pas faire, & ce qu'elle est absolument libre d'accorder ou de refuser. A plus forte raison, ne devez-vous pas être offensée qu'une mère aussi prudente que la vôtre, ne juge pas à propos de s'engager dans mes intérêts avec autant de chaleur que vous le désirez. Si ma propre tante est capable de m'abandonner, & contre son jugement, comme je crois pouvoir le dire; si mon père, ma mère & mes oncles, qui m'aimoient autrefois si tendrement, peuvent se liguer si violemment contre moi, puis-je ou dois-je attendre la protection de

votre mère, pour résister à leurs volontés?

En vérité, ma tendre amie, si vous permettez que je parle du ton le plus sérieux, je crains que pour mes propres fautes, ou pour celles de ma famille, ou pour nos fautes communes, le ciel ne m'ait destinée à devenir une très-malheureuse créature, un exemple signalé de malheur; car ne voyez-vous pas comme les vagues de l'affliction s'amassent & roulent sur ma tête, avec une violence irrésistible?

Jusqu'à ces derniers temps d'agitation, nous avions tous été trop heureux, nous ne connoissions pas d'autres traverses ni d'autres chagrins, que ceux que nous nous donnions nous-mêmes par l'active & surabondante *végétation*, passez-moi ce mot, de nos désirs. Environnés de nos trésors & de nos richesses, aussitôt entassées qu'acquises, nous paroissions nous croire inaccessibles aux traits de l'adversité. Je faisois l'orgueil de tous mes parens; & je me *glorifiois moi-même dans mes propres avantages*. Qui sait ce que la justice du ciel nous prépare, pour nous convaincre que nous ne sommes pas hors des atteintes de l'infortune, & pour nous amener à établir notre confiance sur de meilleurs fondemens que ceux où se reposoit notre présomption?

(¶) J'aurois bien peu profité des visites

de conversation, dont l'honnête docteur Lewin avoit coutume de m'honorer, & des principes inculqués de bonne heure dans ma jeune ame, par la digne Mde. Norton, principes qu'elle tenoit de la grande expérience de son père, autant que de ses propres réflexions; si je ne savois pas reporter ainsi mes pensées sur le passé, & raisonner avec moi-même, dans une situation aussi étrange que l'est la nôtre; je puis bien la nommer *étrange*, car ne voyez-vous pas, ma chère, comme nous sommes tous entraînés, pour ainsi dire, par une sorte de fatalité à laquelle aucun de nous ne peut résister? & cependant notre situation, avec toute l'apparence d'un châtiment du ciel, n'en est pas moins notre seul & libre ouvrage. Nos parens ne voyent-ils pas leurs enfans, qui donnoient de si heureuses espérances, & dont ils attendoient une continuité de bonheur qui devoit s'étendre dans toutes les branches de la famille, à l'époque même où ils entrent dans l'âge de réaliser ces espérances, se soulever, le visage en fureur les uns contre les autres, & arracher pour ainsi dire, par la racine, tous les germes de prospérité, au moment où ils étoient prêts à donner leurs fruits. (§)

Votre partiale amitié vous portera tou-

jours à m'abſoudre de toutes fautes *capitales* ou *volontaires*. Mais hélas ! ma chère, mes diſgraces commencent à m'humilier aſſez, pour me faire tourner ſur moi-même mes yeux trop remplis de vaines illuſions, & les plonger vers le fond de mon cœur. Et qu'y ai-je découvert ? plus de vanité, ma chère amie, plus d'orgueil ſecret que je n'aurois cru en cacher dans ce cœur que je négligeois d'approfondir.

Si je ſuis choiſie pour être ma punition & celle d'une famille, dont l'autre jour encore on me nommoit l'ornement, priez pour moi, ma chère, demandez au ciel que je ne ſois pas abandonnée tout-à-fait à moi-même, & qu'il me reſte la force de ſoutenir mon caractère, de manière à éviter du moins de me rendre coupable de fautes volontaires & réfléchies. Que la volonté de la providence s'accompliſſe dans tout le reſte. Que je ſuive, ſans impatience & ſans répugnance, l'impulſion que je recevrai d'elle. Je ne vivrai pas toujours. Faſſe le ciel ſeulement que la dernière ſcène de ma vie ſoit heureuſe !

Mais je ne veux pas, ma très-chère amie, vous attriſter par des réflexions ſi ſombres. Je veux les renfermer toutes dans moi-même. J'ai ſûrement une ame qui ne manque point d'eſpace pour les contenir. Mes

peines font trop aigues pour être de longue durée. La crife approche. Vous me donnez l'efpérance d'un temps plus heureux. Je *veux* efpérer.

Cependant l'impatience me prend quelquefois, en me voyant pouffée comme je le fuis, ma réputation fi dépréciée, fi rabaiffée, que dans la fuppofition du plus heureux avenir, je ne pourrois fans honte lever la tête & montrer mon vifage au public! & le tout par l'inftigation d'un frère intéreffé & d'une fœur jaloufe.

Arrêtons. Appelons la réflexion au fecours. Ces cuifans retours fur moi-même ou fur autrui ne viennent-ils pas de l'orgueil fecret que je viens de cenfurer? Déjà fi impatiente! J'étois fi réfignée il *n'y a* qu'un moment, fi difpofée à profiter de ma difgrace, & des réflexions qu'elle faifoit naître! — oui. Mais il eft difficile, bien difficile, de foumettre un cœur aigri & plein d'amertume, furtout dans les plus rudes inftans de l'épreuve! ô frère cruel!... mais quoi! mon impatience renaît? Je veux quitter une plume que je fuis fi peu capable de gouverner. Il faut m'efforcer de vaincre une impatience qui me feroit perdre le fruit de mes peines, fi elles me font envoyées pour ma correction, & qui

pourroit m'entraîner dans des erreurs encore plus puniſſables.



Je reprends un ſujet dont je ne puis m'écarter dix minutes de ſuite, rappèlée ſurtout, comme je le ſuis, par les trois alternatives qui font la concluſion de votre dernière lettre.

A la première, c'eſt-à-dire à la propoſition de me réfugier à Londres, je répondrai que l'offre dont elle eſt accompagnée me remplit d'épouvante. Aſſurément, ma chère, dans la ſituation où vous êtes, heureuſe, traitée avec tant d'indulgence par une mère qui vous aime, vous ne pouvez me faire ſérieuſement pareille propoſition. Que je ſerois une mépriſable créature ſi j'y pouvois prêter l'oreille un ſeul inſtant! Moi, devenir l'occaſion du malheur d'une ſi bonne mère pour le reſte de ſes jours, & qui peut-être, les abrégeroit! vous *annoblir*, mon cher amour! ah qu'une entrepriſe de cette nature, publique dans ſa témérité, douteuſe & ſecrète dans ſes motifs, quand ils ſeroient par eux-mêmes excuſables, ſeroit propre au contraire à vous avilir! Mais je ne veux pas m'arrêter à cette idée : paſſons, paſſons pour votre propre intérêt.

A l'égard de votre feconde alternative, qui eft de me mettre fous la protection de Milord M..... & des dames de fa famille, je vous avoue, comme je crois l'avoir déjà fait, que fans pouvoir me déguifer à moi-même, qu'aux yeux du public, ce feroit me mettre en effet fous celle de M. Lovelace même; je ne laiffe pas de penfer que je m'y déterminerois plutôt que d'être la femme de M. Solmes, s'il étoit bien évident qu'il ne me refte pas d'autre moyen de l'éviter.

Vous avez vu que M. Lovelace promet de trouver une voie sûre & honnête pour m'établir dans ma maifon. Il ajoute qu'il la remplira bientôt de dames de fa famille, fur une invitation néanmoins à laquelle je ferai obligée, pour m'attirer l'honneur de leur vifite. C'eft une propofition que je trouve fort inconfidérée, & fur laquelle je ne puis guères m'expliquer avec lui. Ne feroit-ce pas m'établir, tête levée, dans l'indépendance? fi j'étois femme à l'écouter, fans jeter la vue plus loin fur les fuites naturelles où m'entraîneroit un pareil confeil, dans combien d'actions violentes pourroient m'engager de douces & flatteufes paroles! car, quel autre moyen de me mettre en poffeffion de ma terre, que par les voies ordinaires de la juftice, qui ne

manqueroient pas de trainer en longueur, quand je serois disposée à y recourir, ce qui ne sera jamais; ou par la force ouverte, en chassant les personnes de confiance, que mon père y entretient pour le soin des jardins, de l'édifice, des meubles; gens qui lui sont dévoués & qui ont reçu depuis peu, je le sais, de bonnes instructions de mon frère?

Votre troisième alternative de joindre & d'épouser Lovelace, sur-le-champ... un homme dont les mœurs sont bien éloignées de me satisfaire.... Une démarche après laquelle je ne puis conserver la moindre espérance de pardon ni de réconciliation avec ma famille, ... & contre laquelle mille objections s'élèvent dans mon esprit; .... c'est à quoi il ne faut pas penser.

Le parti qui me révolte le moins, après la plus sérieuse délibération, si je dois être poussée jusqu'à cette extrémité, c'est de me réfugier à Londres. Mais je renoncerois à toute espérance de bonheur dans cette vie, plutôt que de vous voir partir avec moi, comme vous le proposez témérairement, aveuglée par la plus tendre amitié. Si je pouvois arriver sûrement à Londres, & trouver une retraite décente, il me semble que je demeurerois indépendante de M. Lovelace, & libre de traiter avec

mes parens, ou s'ils me rejetoient de leur ſein, & qu'il ne me reſtât pas d'autre reſſource, de compoſer avec lui, ſuppoſé que M. Morden, à ſon arrivée, dût ſe ranger du parti de ma famille. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils accepteroient alors l'offre de me réduire au célibat, en renonçant à Lovelace; & lorſqu'ils me la verroient renouveler en pleine liberté, ils feroient convaincus du moins que je la faiſois de bonne foi. En vérité, ma chère, je l'exécuterois fidellement, quoique dans vos accès de plaiſanterie vous paroiſſiez perſuadée qu'il m'en coûteroit beaucoup.

Si vous pouvez vous procurer une voiture pour deux, peut-être ne vous ſera-t-il pas difficile d'en trouver une pour moi ſeule; mais croyez-vous le pouvoir ſans vous mettre mal avec votre mère, ou elle avec ma famille? Un caroſſe, une chaiſe, un fourgon, un cheval, n'importe, pourvu que vous ne paroiſſiez pas prêter les mains à mon évaſion. Seulement, ſi c'étoit l'un des deux derniers, je crois devoir vous demander quelque habit de ſervante, des plus communs, parce que je n'ai ici aucune intelligence avec les nôtres. Le plus ſimple ſera le meilleur. On pourra le faire paſſer dans le bûcher, où je m'en revêtirai; & je me laiſſerai gliſſer enſuite de la terraſſe

qui sépare la cour du bûcher de l'allée verte. Mais, hélas! ma chère, cette alternative n'est pas sans un grand nombre de difficultés, qui paroissent presque insurmontables à un esprit aussi peu entreprenant que le mien. Voici mes réflexions sur le danger.

Premièrement, je crains de n'avoir pas le temps nécessaire pour les préparatifs de mon évasion.

Si j'étois malheureusement surprise en les faisant, ou poursuivie & arrêtée dans ma fuite, & ramenée sur mes pas, on se croiroit alors doublement autorisé à me forcer de recevoir Solmes; & dans la confusion d'une faute préméditée, peut-être ne serois-je pas capable de la même résistance.

Mais, je me suppose arrivée en sûreté à Londres: je n'y connois personne que de nom, & point d'autres que les marchands qui fournissent notre famille; & il ne faut pas douter que ce ne soit à eux qu'on écrira d'abord, & qu'on ne les engage à me découvrir. Que M. Lovelace vienne à trouver ma retraite, & qu'il rencontre mon frère, quels désastres n'en peut-il pas arriver, soit que je consente ou non à retourner au château d'Harlowe!

Supposons encore que je puisse demeu-

rer cachée : à quoi ma jeuneſſe & mon ſexe ne m'expoſeront-ils pas dans cette ville immenſe & corrompue, dont j'ignore les rues & les quartiers ? A peine oſerois-je ſortir pour aller à l'égliſe, par la crainte d'être découverte. Mes hôtes ſeront étonnés de la vie qu'ils me verront mener. Qui ſait ſi je ne paſſerai pas pour une maîtreſſe entretenue ? & quand je ne recevrois aucune viſite chez moi, ne pourroit-on pas imaginer que, chaque fois que je ſors, c'eſt pour aller à un rendez-vous ?

Vous-même, ma chère, qui feriez ſeule informée de ma retraite, vous n'auriez pas un moment de repos. On obſerveroit tous vos mouvemens & tous vos meſſages. Votre mère, qui n'eſt déjà pas trop ſatisfaite aujourd'hui de notre correſpondance, auroit alors raiſon de s'en offenſer; & ne pourroit-il pas s'élever entre vous des différends qui me rendroient vraiment malheureuſe ſi je venois à les apprendre ?

Si Lovelace venoit à découvrir ma demeure, le monde jugeroit de moi comme ſi j'avois pris actuellement la fuite avec lui. Car croyez-vous qu'on pût lui perſuader de s'abſtenir de me voir ? Quel pouvoir aurois-je pour lui interdire les viſites ? Et ſa malheureuſe réputation (un homme auſſi diſſipé !) n'eſt pas propre à mettre

en bonne odeur une jeune perſonne qui cherche à ſe cacher. Enfin, dans quelque lieu, chez quelques perſonnes que je puiſſe trouver une retraite, on le croiroit au fait du myſtère, & tout le monde lui en attribueroit l'invention.

Telles ſont les difficultés qui ſe préſentent à moi, en réfléchiſſant ſur ce plan ; difficultés qui pourtant pourroient ne pas paroître inſurmontables à un caractère plus hardi que le mien, dans la ſituation où je ſuis. Si vous croyez, ma chère, qu'elles puiſſent être franchies, prenez la peine de me raſſurer, en m'expliquant vos idées librement & en détail. Je ſens bien que je ne puis embraſſer aucun parti qui n'ait ſes difficultés.

Si vous étiez mariée, ma chère amie, ce ſeroit alors que de votre part & de celle de M. Hickman les aſyles ne manqueroient pas à une malheureuſe fille, qui, faute d'un ami, d'un protecteur, eſt à demi perdue dans ſes propres craintes.

Vous regrettez que je n'aie pas écrit à M. Morden dès le commencement de mes diſgraces. Mais pouvois-je m'imaginer que mes parens ne revinſſent pas par degrés, en reconnoiſſant mon antipathie pour leur Solmes ? J'ai eu néanmoins plus d'une fois la penſée de lui écrire ; mais je me ſuis

flatée

flatée en même temps que l'orage feroit diffipé fans laiffer aucune trace, avant que je puffe recevoir fa réponfe. Cette efpérance m'a fait ainfi différer de jour en jour, de femaine en femaine. Après tout, je puis craindre avec autant de raifon de voir paffer mon coufin dans le parti oppofé, que plufieurs de ceux que vous connoiffez.

D'un autre côté, pour en appeler au jugement d'un coufin, il falloit écrire avec chaleur contre un père. Et puis, je n'avois pas, comme vous le favez, une feule ame de mon parti. Ma mère elle - même s'eft déclarée contre moi. Il eft certain que M. Morden auroit du moins fufpendu fon jugement jufqu'à fon retour. Peut-être ne fe feroit-il pas hâté de revenir, dans l'efpérance que le mal guériroit de lui-même. Mais s'il eût écrit; fes lettres auroient été probablement celles d'un médiateur, qui m'auroit confeillé à moi de me foumettre & à mes parens de fe relâcher: ou s'il avoit fait pencher la balance en ma faveur, on n'auroit pas eu d'égard à fes raifons; & s'il arrivoit, difpofé à prendre ma défenfe, on ne l'écouteroit peut-être pas lui-même. Vous voyez quelle eft la force de leur réfolution, & comment ils ont fubjugué par la crainte, ou gagné tous les efprits. Perfonne n'a la hardieffe d'ouvrir la bouche

en ma faveur. Vous ſavez que mon frére ne pouſſe ſes meſures avec tant de violence, que pour me réduire & terminer tout avant le retour de M. Morden.

Mais vous me dites que, pour gagner du temps, je dois avoir recours à la diſſimulation, & feindre d'entrer dans quelque compoſition avec mes parens. Compoſer? Diſſimuler? Vous ne voudriez pas, ma chère, que j'employaſſe mes efforts à leur faire croire que je conſens à leurs vues, lorſque je ſuis réſolue de n'y conſentir jamais. Vous ne voudriez pas que je cherchaſſe à gagner du temps, avec l'intention de les tromper. Il eſt défendu de faire le mal dont il peut réſulter un bien. Voudriez-vous que je commiſſe un mal certain, ſans ſavoir quel bien en peut revenir? Non, non, le ciel préſerve Clariſſe Harlowe de penſer jamais à faire ſon avantage, ou même à éviter ſon malheur, aux dépens de ſa ſincérité, & par un artifice étudié!

Eſt-il donc vrai; après tout, qu'il ne me reſte pas d'autre moyen d'éviter un grand mal, que de me plonger moi-même dans un autre? Quelle malheureuſe deſtinée eſt la mienne! Priez le ciel pour moi, ma très-chère Nancy! Dans le trouble où je ſuis, il m'eſt preſqu'impoſſible de prier pour moi-même.

LETTRE XX.

Miſs Clarisse Harlowe à Miſs Howe.

Jeudi au ſoir, 6 Avril.

Les allarmans mouvemens dont je vous parlois hier au ſoir, & le langage obſcur de l'inſolente Betty, n'avoient pas d'autre cauſe que celle que devinoient mes conjectures, c'eſt-à-dire, l'avis que M. Lovelace a imaginé de faire donner à ma famille de ſon *inſolente* réſolution d'empêcher que je ne ſois conduite chez mon oncle; je ne puis la nommer autrement: j'ai jugé, dans le temps, qu'elle étoit auſſi mal conçue pour ſes vues perſonnelles, qu'elle doit paroître *inſolente*; car, a-t-il pu penſer, comme Betty l'a fort bien obſervé, & vraiſemblablement d'après ſes maîtres, que des parens ſe laiſſaſſent ravir le droit de diſpoſer de leur fille, par un homme violent qu'ils déteſtent, & qui ne peut avoir aucun prétexte plauſible de conteſter leur autorité, à moins qu'il ne prétendît l'avoir reçu de *celle* qui n'en a point ſur elle-même? Combien cette extravagante *inſolence* n'a-t-elle pas dû les irriter

contre moi, ſurtout chargée des couleurs dont mon frère eſt capable de la revêtir.

Le téméraire eſt effectivement parvenu à ſon but, qui eſt de leur inſpirer aſſez d'effroi pour leur faire abandonner le deſſein de me conduire chez mon oncle, mais il leur a fait naître un projet plus sûr & plus déſeſpéré, qui m'a jeté moi-même dans un autre auſſi déſeſpéré; & les ſuites qu'il n'a pu prévoir (*) ne répondront que trop peut-être à ſa principale vue, quoiqu'il mérite ſi peu que le dénouement tourne à ſon avantage. En un mot, j'ai fait la plus téméraire démarche que j'aie jamais haſardée de ma vie. Mais je veux vous expliquer mes motifs, & l'action ſuivra d'elle-même.

Ce ſoir, vers les ſix heures, ma tante qui paſſe ici la nuit, ſans doute à mon occaſion, eſt venue frapper à la porte de ma chambre, où je m'étois enfermée pour écrire. J'ai ouvert. Elle eſt entrée, & voici ſon début. — Je viens vous voir encore

(*) [¶] Clariſſe ſe trompe. M. Lovelace n'a que trop bien prévu les ſuites. Tous ſes plans tendoient à ce but, & toute la famille, comme il s'en vantoit, n'étoit que des automates, qui ſe mouvoient au gré de ſes fils, ſans en rien ſavoir. Voyez Tome I. Let. XXXI. [5]

une fois, mais bien contre mon inclination; c'eſt uniquement pour vous déclarer des réſolutions qui ſont de la dernière importance pour vous & pour toute la famille.

Eh ! que penſe-t-on, Madame, à faire de moi, lui ai-je dit en prêtant une extrême attention ?

Vous ne ſerez pas menée chez votre oncle, mon enfant ; que cette nouvelle vous conſole. On voit la répugnance que vous avez pour ce voyage. Vous n'irez point chez votre oncle.

Vous me rendez la vie, Madame! (je ne penſois guère à ce qui devoit ſuivre cette condeſcendance ſuppoſée) votre promeſſe eſt un baume ſur les plaies de mon cœur: & j'ai continué de bénir le ciel d'une ſi bonne nouvelle, me félicitant de moi-même, de l'idée que mon père ne pouvoit ſe réſoudre à me pouſſer à la dernière extrémité. Ma tante m'a laiſſé quelque temps jouir de cette douce ſatisfaction en gardant le ſilence.

Ecoutez, ma nièce, a-t-elle repris enfin. Il ne faut pas non plus que vous vous abandonniez trop à la joie. Ne ſoyez pas ſurpriſe, ma chère..... Pourquoi me regardez-vous, mon enfant, d'un air ſi tendre

& ſi empreſſé ? Il n'en eſt pas moins sûr que vous ſerez Mde. Solmes.

Je ſuis demeurée muette.

Elle m'a raconté alors qu'on avoit appris, par des informations dignes de foi, qu'un certain *brigand* (elle m'a prié d'excuſer ce terme) avoit armé & attroupé d'autres gens de ſon eſpèce, pour attendre ſur le chemin mon frère & mes oncles, & pour me ſaiſir & m'enlever. Sûrement, m'a-t-elle dit, vous ne conſentez pas à une violence qui peut être ſuivie de quelque meurtre, d'un côté ou de l'autre, & peut-être même des deux côtés.

Je gardois le ſilence.

Votre père plus irrité qu'auparavant, a renoncé au deſſein de vous envoyer chez votre oncle. Il eſt réſolu de s'y rendre lui-même, mardi prochain, avec votre mère; & il faut, car il eſt inutile de vous déguiſer une réſolution dont l'exécution eſt ſi proche : il n'eſt pas queſtion de diſputer plus long-temps, il faut que mercredi vous donniez la main à M. Solmes.

Elle a continué de me dire que les ordres étoient déjà donnés pour les permiſſions eccléſiaſtiques ; que la cérémonie devoit être célébrée dans ma chambre, ſous les yeux de tous mes parens, à l'exception de mon père & de ma mère, qui ſe pro-

posoient de ne revenir qu'après la célébration, & de ne me voir que sur les bons témoignages qu'on leur rendroit de ma conduite.

Les mêmes avis, ma chère, les mêmes que j'ai reçus de Lovelace !

Mon silence duroit toujours : il n'étoit interrompu que par les plus violens soupirs.

Elle n'a pas épargné les réflexions qu'elle a cru propres à me consoler ; elle m'a représenté le mérite de l'obéissance ; elle m'a dit que, si je le désirois, Mde. Norton seroit présente à la cérémonie, & qu'on m'accorderoit cette faveur ; que pour un caractère tel que le mien, le plaisir de me réconcilier avec tous mes parens, & de recevoir leurs félicitations, devoit l'emporter sur la considération de la différence des figures & des personnes, quelque préférence que je puisse avoir pour l'un des deux ; que l'amour n'étoit qu'une illusion passagère, une chimère honorée d'un beau nom, lorsque la vertu & les bonnes mœurs ne distinguoient pas son objet ; qu'un choix auquel il avoit présidé seul, étoit rarement heureux, ou du moins ne l'étoit pas long-temps ; ce qui n'étoit pas fort surprenant, parce que le propre de cette folle passion étoit de grossir le mérite de son objet, & d'aveugler sur ses

défauts, quoique viſibles pour tous les yeux qui n'étoient pas prévenus; d'où il arrivoit qu'une intime familiarité le dépouillant de ſes perfections imaginaires, les deux parties demeuroient ſouvent étonnées de leur erreur, & l'indifférence prenoit la place de l'amour, & alloit beaucoup plus loin que lui: que les femmes donnoient trop d'avantage aux hommes & leur inſpiroient trop de vanité, lorſqu'elles ſe reconnoiſſoient vaincues par le cœur; que cette préférence déclarée étoit généralement payée par l'inſolence & le mépris; au lieu que d'un homme qui ſe croyoit obligé à ſa femme des ſentimens qu'elle lui accordoit, on ne devoit attendre que reconnoiſſance & reſpect: & d'autres réflexions de cette nature.

Vous croyez, ma chère, m'a-t-elle dit, que vous ne ſauriez être heureuſe avec M. Solmes: votre famille penſe le contraire. Et d'un autre côté elle ne doute pas que vous ne fuſſiez malheureuſe avec M. Lovelace, dont on ſait, à n'en pas douter, que les mœurs ſont corrompues. Suppoſons que ce fût votre triſte ſort de ne pas être heureuſe, ni avec l'un ni avec l'autre, je vous prie de conſidérer quelle conſolation ce ſeroit pour vous, de pouvoir penſer que vous n'avez ſuivi que le conſeil de

vos parens, & quelle mortification ce seroit, au contraire, d'avoir à vous reprocher, en suivant votre penchant, que votre malheur est votre propre ouvrage ?

Si vous vous en souvenez, ma chère, cet argument est un de ceux par lesquels Mde. Norton m'a le plus pressée.

Ces observations & quantité d'autres, qui m'ont paru dignes du bon sens & de l'expérience de ma tante, peuvent être appliquées à la plûpart des jeunes filles qui s'opposent à la volonté de leurs parens, & doivent être d'un grand poids ; mais non pas vis-à-vis de moi. Après les sacrifices que j'ai offert de faire, il m'étoit aisé de faire une réponse conforme à ce principe, & à la différence de ma position. Cependant, après tout ce que j'ai dit dans d'autres occasions, à ma mère avant ma prison, & depuis à mon frère, à ma sœur, & même à ma tante, j'ai senti l'inutilité des répétitions ; & dans le mortel abattement où ses déclarations m'avoient jetée, quoiqu'il ne me fût pas échappé un mot de son discours, je ne me suis senti, ni le pouvoir, ni la volonté de lui répondre ; si elle ne s'étoit pas arrêtée d'elle-même, je l'aurois laissée parler une heure encore sans l'interrompre.

Elle m'observoit. J'étois assise, pleu-

rant, le visage couvert de mon mouchoir, & le cœur dans une oppression violente, qu'elle pouvoit remarquer au soulèvement continuel de mon sein. Quoi? ma chère, vous ne me répondez rien! Pourquoi cette douleur si taciturne? vous savez que je vous ai toujours aimée. Vous savez que je n'ai point d'intérêt à ce qu'on exige de vous. Vous ne voulez pas permettre à M. Solmes de vous raconter plusieurs traits qui irriteroient votre cœur contre M. Lovelace! vous apprendrai-je quelques-uns des faits dont on l'accuse? dites, ma chère, vous les apprendrai-je?

Je ne lui ai répondu encore que par mes larmes & mes soupirs. Hé bien, ma nièce, on vous fera ce récit dans la suite, lorsque vous serez mieux disposée à l'entendre; & vous sentirez alors la joie d'apprendre de quel danger vous êtes échappée. Ce sera une forte d'excuse, pour la conduite que vous avez tenue avec M. Solmes avant votre mariage. Vous n'auriez jamais cru, direz-vous alors, que Lovelace fût une ame si vile.

J'étois transportée d'impatience & de colère, d'entendre supposer mon mariage avec ce Solmes, comme une chose accomplie. Cependant, j'ai préféré de me taire. Si j'avois parlé, je n'aurois pu garder de modération.

Etrange ſilence, a repris ma tante! comptez, chère nièce, que vos chagrins & vos inquiétudes ſont infiniment plus grands, avant le jour, qu'ils ne le ſeront après. Mais ne vous offenſez point de ce que je vais propoſer. Voulez-vous être aſſurée, par vos propres yeux, de la généroſité extraordinaire des articles ſtipulés en votre faveur? Vos lumières ſont fort au-deſſus de votre âge. Jetez un coup-d'œil ſur le contrat. Oui, ma chère, liſez-le. Il eſt au net depuis quelque temps, & en état d'être ſigné. Pardonnez-moi mon amour, mon intention n'eſt pas de vous cauſer de la peine: votre père m'a ordonné de vous l'apporter, & de le laiſſer entre vos mains. Il veut que vous le liſiez. On ne vous demande que de le lire, ma nièce; je n'y vois aucune difficulté, puiſqu'il eſt au net, & qu'il y étoit même avant le temps où l'on n'étoit pas encore ſans eſpérance.

Auſſitôt, & j'ai été frappée d'effroi, elle a tiré quelques parchemins de ſon mouchoir, qu'elle avoit tenu cachés, ſans que je l'euſſe remarqué, ſous ſon tablier; & ſe levant, elle les a placés ſur la fenêtre qui étoit devant moi. Un ſerpent qu'elle auroit fait ſortir de ſon mouchoir, ne m'auroit pas cauſé plus de frayeur.

O ma très-chère tante! (en détournant

le vifage, & levant les deux mains) cachez, cachez à mes yeux ces horribles parchemins. Mais dites-moi, au nom de l'honneur, de la tendreffe, du fang & de votre ancienne affection pour moi, dites-moi, font-ils abfolument réfolus, fans égard pour tout ce qui peut arriver, de me donner à cet homme-là?

Ma chère, je vous l'ai déjà dit, vous aurez M. Solmes.

Non, Madame, je ne l'aurai jamais. Cette violence, comme je l'ai répété mille fois, ne vient pas de mon père dans l'origine. Je ne ferai jamais à M. Solmes, & c'eft ma feule réponfe.

Telle eft néanmoins aujourd'hui la volonté de votre père: & quand je confidère jufqu'où vont les bravades de M. Lovelace, & la réfolution qu'il a prife de vous enlever à votre famille, je ne puis m'empêcher de dire, qu'ils ont bien le droit d'empêcher qu'on ne leur raviffe leur enfant.

Eh bien, Madame, je n'ai rien à dire de plus; je fuis au défefpoir. Je ne connois plus rien qui foit capable de m'effrayer.

Votre piété, votre prudence, ma chère, & le caractère vicieux de M. Lovelace, joint à fes audacieux outrages, à fes infolentes menaces, qui doivent vous caufer autant d'indignation qu'à nous, raffurent

parfaitement votre famille. Nous sommes sûrs d'un temps où vous prendrez des idées fort différentes de la démarche que vos parens jugent nécessaire, pour faire échouer les vues d'un homme qui s'est attiré si justement leur haine.

Elle est sortie, me laissant en proie à l'indignation & à la douleur; mais vivement irritée aussi contre M. Lovelace, qui par ses extravagantes inventions, aggrave mes disgraces, m'ôte l'espoir de gagner du temps pour recevoir vos avis & les moyens de me rendre à Londres, & ne me laisse plus, suivant toute apparence, d'autre choix, que de me jetter dans sa famille, ou d'être éternellement misérable avec Solmes. Cependant, je n'ai pas perdu la résolution d'éviter, s'il est possible, l'un & l'autre de ces deux maux.

J'ai commencé par sonder Betty, (que ma tante s'est hâtée de faire monter, dans l'idée, comme je l'ai su de cette fille, qu'il n'y avoit pas de sûreté à me laisser à moi-même.) Betty m'ayant paru informée de leurs desseins, je l'ai mise à toutes sortes d'épreuves, pour découvrir par ses réponses, s'il n'étoit pas du moins probable que mes larmes & mes ardentes prières pussent faire suspendre le fatal dénouement dont j'étois menacée. Elle m'a confirmé

toutes les déclarations de ma tante ; en ſe réjouiſſant m'a-t-elle dit, avec toute la famille, de l'excellent prétexte que M. Lovelace donnoit lui-même, pour me ſauver promptement & pour jamais de ſes mains. Elle s'eſt étendue ſur les nouveaux équipages qui ſont commandés, ſur les tranſports de mon frère & de ma ſœur, en voyant approcher le moment où toute la famille feroit paiſible & réconciliée enſemble ; joie qui s'eſt communiquée à tous les domeſtiques, ſur les diſpenſes qu'on attend de l'Evêque, ſur une viſite que je dois recevoir du Docteur Lewin, ou d'un autre eccléſiaſtique qu'on ne lui a pas nommé, mais qui doit couronner l'entrepriſe ; enfin ſur d'autres préparatifs, avec tant de circonſtances particulières, qu'elles me ſont craindre qu'on ne penſe à me ſurprendre & que le jour ne ſoit encore plus prochain que mercredi.

Ces éclairciſſemens ont porté mon inquiétude à l'excès. Je ſuis tombée dans une cruelle irréſolution. Que me reſte-t-il, ai-je penſé un inſtant, que d'aller me jeter ſans délai ſous la protection de Milady Lawrance ? Mais auſſitôt mon reſſentiment contre ſes *belles* inventions, qui ont déconcerté ſi odieuſement mes deſſeins, m'a fait paſſer à la réſolution contraire. A la

fin, j'ai pris le parti de faire demander à ma tante, la faveur d'une demi-heure d'entretien. J'ai chargé Betty de lui porter ma prière.

Elle eſt venue. Je l'ai conjurée, dans les termes les plus preſſans, de me dire ſi je ne pouvois pas obtenir un délai de quinze jours.

Elle m'a déclaré qu'il ne me ſeroit pas accordé.

Huit jours du moins! on ne me refuſera sûrement pas huit jours.

Elle m'a dit qu'elle croyoit qu'on pourroit me les accorder, ſi je voulois me lier par deux promeſſes : la première, de ne pas écrire une ligne hors de la maiſon, pendant cette ſemaine, parce qu'on me ſoupçonnoit toujours d'un commerce de lettres avec *quelqu'un*; l'autre, d'épouſer M. Solmes à l'expiration du terme.

Impoſſible! impoſſible! me ſuis-je écriée avec une extrême chaleur. Quoi? je n'obtiendrai pas huit jours, ſans une condition auſſi horrible que la ſeconde.

Elle alloit deſcendre, m'a-t-elle dit, pour me prouver qu'elle ne m'impoſoit pas de ſon chef des loix qui me paroiſſoient ſi dures. Elle eſt deſcendue; & je l'ai vue bientôt rentrer avec cette réponſe. « Voulois-je donner au plus vil de tous les

„ hommes l'occasion d'exécuter ses sanglans projets ? il étoit temps de mettre une fin à ses espérances & à mon obstination. Ils étoient fatigués de moi. On ne m'accordoit pas d'autre délai que jusqu'à mardi, ou mercredi au plus tard, à moins que je n'acceptasse sur ma parole d'honneur les conditions auxquelles ma tante avoit eu la bonté de m'en offrir un plus éloigné. „

Mon impatience m'a fait frapper la terre du pied. J'ai pris ma tante à témoin de mon innocence, des suites que pourroit avoir cette violence, cette *barbare* violence, c'est le nom que je lui donne, ai-je ajouté, quelles que puissent être les suites.

Elle a pris un ton plus sévère qu'elle n'ai jamais fait, pour me reprocher mon emportement; tandis que moi, dans une sorte de frénésie, j'ai demandé absolument la liberté de voir mon père. Un traitement si barbare, ai-je répété, me met au-dessus de la crainte. Je lui dois la vie. Ce seroit une joie pour moi de lui devoir ma mort, comme je lui dois ma vie. Et volant vers la porte, je suis descendue jusqu'à la moitié de l'escalier, résolue de me jeter à ses pieds, dans quelque lieu que je pusse le rencontrer. Ma tante est demeurée comme immobile d'effroi. En vérité, tous mes

mouvemens, pendant quelques minutes, étoient une vraie frénésie. Mais entendant la voix de mon frère qui parloit fort près de moi dans l'appartement de ma sœur, je me suis arrêtée, & j'ai entendu le barbare machinateur dire à ma sœur : cette aventure, ma chère Arabelle, produit un effet charmant. --- Oui, oui, a-t-elle répondu, avec l'accent d'une joie triomphante. --- Ne nous relâchons pas, a repris mon frère. L'infâme est pris dans son propre piège. Elle est à nous, & sera désormais ce que nous voudrons. --- Soutenez seulement mon père, a dit Bella ; je me charge de ma mère. --- Ne craignez rien, a-t-il repliqué. Un éclat de rire que j'ai pris pour une félicitation mutuelle de l'un à l'autre, & une dérision de moi, m'a fait passer de ma frénésie à des projets de vengeance. Ma tante ayant eu le temps de me joindre, & de me prendre par la main, je me suis laissée reconduire à ma chambre, où elle s'est efforcée de m'appaiser. Mon transport s'étoit changé en humeur sombre & taciturne. Elle m'a prêché la patience & la soumission. Je ne répondois rien. A la fin, allarmée de mon silence, elle m'a demandé ma parole que je n'entreprendrois rien contre moi-même. --- J'espère, lui ai-je dit, que le ciel m'a fait trop de

grâces pour présumer que je me rende coupable d'une si horrible extrémité. Rassurée, elle a pris congé de moi, mais je l'ai pressée d'emporter ses odieux parchemins. Me voyant dans cette humeur noire, & que je la pressois si vivement de les reprendre, elle les a repris, mais en me disant, que mon père ne sauroit pas que j'eusse refusé de les lire, & qu'elle espéroit que je ferois més réflexions, & que je serois plus calme la première fois qu'on me les offriroit à lire.

J'ai roulé dans ma tête, après son départ, ce que j'avois entendu de la bouche de mon frère & de ma sœur. Je me suis arrêtée sur leurs aîrs d'insulte & de triomphe, & j'ai senti naître dans mon cœur une animosité toute nouvelle pour moi, & que je n'ai pu vaincre. En rassemblant toutes les circonstances, & si proche du jour fatal, quel parti me restoit-il à prendre? trouverez-vous que ce que j'ai fait puisse être excusé? Si je suis condamnée par ceux qui ne connoissent pas à quel excès je suis poussée, puis-je espérer du moins d'être justifiée à vos yeux? Si je ne le suis pas, je suis vraiment bien malheureuse; car voici ce que j'ai fait.

Après m'être promptement débarrassée de Betty, j'ai écrit à M. Lovelace pour lui

faire savoir " que toutes les violences dont
„ j'étois menacée chez mon oncle doivent
„ s'exécuter ici, que j'étois forcée d'en
„ venir à la résolution de me retirer chez
„ l'une ou l'autre de ses deux tantes, c'est-
„ à-dire, chez celle qui aura la bonté de
„ me recevoir: en un mot, que lundi je
„ ferois mes efforts pour obtenir la permis-
„ sion de dîner dans le berceau d'été; &
„ que je le joindrois en dehors de la porte
„ du jardin sur les trois, quatre ou cinq
„ heures d'après midi, si je n'étois pas arrê-
„ tée par des obstacles invincibles: que
„ dans l'intervalle, il eût à m'apprendre
„ de laquelle de ces deux dames je pouvois
„ espérer de la protection; & que si l'une
„ ou l'autre consentoit à me recevoir,
„ j'exigerois absolument qu'il partît pour
„ Londres, ou qu'il se retirât chez son
„ oncle; qu'il s'abstînt de me rendre
„ aucune visite avant que j'eusse bien véri-
„ fié qu'il n'y avoit rien à me promettre de
„ ma famille par les voies de la douceur,
„ & que je ne pouvois obtenir la posses-
„ sion de ma terre, avec la liberté d'y vivre.
„ J'ai ajouté, que s'il pouvoit engager une
„ des Miss Montaigu à m'honorer de sa
„ compagnie dans le voyage, mon esprit
„ seroit plus tranquille sur une démarche
„ que, dans l'excès de mes malheurs même,

„ je ne haſardois pas ſans la plus extrême „ inquiétude & la plus grande répugnance, „ qui jetteroit ſur ma réputation, une „ tache qu'il me ſeroit peut-être impoſſi- „ ble d'effacer jamais. "

Tel eſt le ſens de ma lettre. L'obſcurité de la nuit ne m'a point empêchée de deſcendre pour la porter au jardin, moi qui dans un autre temps n'aurois pas eu le courage de braver les ténèbres ; je l'ai miſe au dépôt, & ſuis revenue ſans avoir rencontré perſonne.

Après mon retour, de ſi terribles preſſentimens ſont venus allarmer mon imagination, que pour calmer un peu mon trouble qui ne faiſoit qu'augmenter, j'ai eu recours à ma plume cachée, & je vous ai fait en très-peu de temps toute cette longue lettre. A préſent que me voici arrivée au principal ſujet de mes agitations, je ſens renaître mon trouble avec mes réflexions. Cependant, que puis-je faire ! Je crois que la première choſe que je ferai demain au matin, ſera d'aller reprendre ma lettre. Cependant, que puis-je faire ?

Et qui fait s'ils n'ont pas arrêté dans leur intention un jour plus prochain encore que ce mercredi, qui ne viendra que trop tôt.

J'eſpère porter cette lettre pour vous, demain au matin, en allant reprendre l'au-

tre, si je la reprends, comme tous mes pressentimens m'y portent.

Quoiqu'il soit près de deux heures, je suis bien tentée de descendre encore une fois pour reprendre ma lettre. Les portes du jardin se ferment toujours à onze heures; mais je puis ouvrir facilement les fenêtres de la grande salle qui sont presque de plein-pied avec le parterre, & il m'est aisé de sortir.

Et cependant, d'où me vient cet excès d'inquiétude? Quand ma lettre partiroit, le pis aller feroit de savoir quelles seront les idées de M. Lovelace. La demeure de ses tantes est trop éloignée de lui, pour qu'il puisse recevoir immédiatement une réponse. Je puis faire difficulté de partir sans avoir reçu leur invitation. Je puis insister sur la nécessité d'être accompagnée en route d'une de ses cousines, comme je lui ai marqué que je le désirois; & peut-être ne lui sera-t-il pas aisé de me procurer cette faveur. Mille choses peuvent arriver, qui me fourniront du moins un prétexte pour quelque délai. Pourquoi donc ce trouble? Lorsque je puis aussi reprendre ma lettre demain de grand matin, avant qu'il lui vienne l'idée de venir la chercher? Il avoue néanmoins que depuis plus de quinze jours, il passe les trois quarts de son temps

autour de nos murs, fous divers déguifemens; fans compter que lorfqu'il n'eft pas lui-même *de garde*, comme il le dit, un valet de confiance ne ceffe pas de la faire à fa place.

Mais ces étranges preffentimens qui me pourfuivent! — Je pourrois, fi vous me le confeillez, faire prendre le chemin de Londres au caroffe qu'il m'amènera, & fuivre le plan fur lequel je vous ai demandé votre opinion. Ce feroit vous épargner la peine de me procurer une voiture, & vous mettre à couvert auffi, du côté de votre mère, du foupçon d'avoir contribué à ma fuite.

J'attends votre avis. J'attends auffi votre approbation, & je vais terminer cette lettre. Adieu, chère amie, adieu!

LETTRE XXI.

Mifs CLARISSE HARLOWE à Mifs HOWE.

Vendredi, 7 Avril, à 7 heures du matin.

MA tante Hervey, qui eft fort matinale, étoit déjà à fe promener au jardin, accompagnée de Betty, comme je l'ai vu de ma

fenêtre, lorſque je me ſuis levée. La fatigue de tant de nuits, paſſées dans l'inſomnie, a malheureuſement prolongé aujourd'hui mon ſommeil au-delà de mon heure ordinaire. Ainſi, ne pouvant éviter les yeux de ma tante, je n'ai pas eu la hardieſſe de m'avancer plus loin que ma volière, pour mettre au dépôt ma lettre d'hier & de cette nuit. Je ſuis rentrée auſſitôt chez moi, la voyant toujours dans le jardin, & je n'ai pu trouver le moment d'aller reprendre l'autre, comme j'y ſuis toujours réſolue. Mais j'eſpère encore qu'après la promenade de ma tante, il ne ſera pas trop tard.

Je vous ai dit que j'avois eu le malheur de ne me réveiller que tròp tard. Il étoit deux heures paſſées lorſque je me ſuis miſe au lit; j'ai compté les quarts-d'heure juſqu'à cinq. Enſuite, je ſuis tombée dans un profond ſommeil, dont je ne me ſuis éveillée qu'après ſix heures, & je me ſuis trouvé l'imagination remplie, à mon réveil, des horreurs d'un ſonge funeſte. Quoique je n'aie d'un ſonge que l'idée qu'on en doit avoir, il a fait tant d'impreſſion ſur moi que je ne puis m'empêcher de vous en faire le récit.

« Il m'a ſemblé, que mon frère, mon
» oncle Antonin & M. Solmes, avoient

„ formé un complot pour se défaire de „ M. Lovelace; qui l'ayant découvert, & „ se persuadant que j'y avois trempé, avoit „ tourné contre moi toute sa rage. Je l'ai „ cru voir, l'épée à la main, les poursui- „ vant & les forçant de fuir du royaume; „ ensuite, s'étant saisi de moi, il m'a me- „ née dans un cimetière; & là, sans être „ touché de mes pleurs, de mes prières „ & de mes protestations d'innocence, il „ m'a plongé un poignard dans le cœur; „ il m'a jetée dans une fosse profonde, „ tout nouvellement creusée, entre deux „ ou trois carcasses à demi-pourries: il „ s'est servi de ses propres mains pour me „ couvrir de fange & de poussière, & de „ ses pieds pour raffermir la terre en mar- „ chant sur moi. „

Je me suis réveillée, baignée d'une sueur froide, tremblante, & souffrant toutes les douleurs d'une mortelle agonie. Ces affreuses images ne sont pas encore sorties de ma mémoire.

Mais pourquoi m'arrêter à des maux imaginaires, lorsque j'en ai de si réels à combattre? Ce songe est venu sans doute du trouble de mon imagination, qui a fait un mélange bisarre des inquiétudes & des terreurs dont l'avoient remplie les discours & les confidences de ma tante, l'idée

l'idée de ma lettre à M. Lovelace, & mes appréhenſions du redoutable & fatal mercredi.

à 8 heures.

Ce Lovelace, ma chère, a déjà la lettre. Quelle étrange diligence! Je ſouhaite que ſes intentions ne ſoient pas malfaiſantes pour moi, puiſqu'elles lui coûtent tant de peine; & pour être de bonne foi, j'avoue même que je ſerois fâchée qu'il en prît moins. Cependant, je le voudrois à cent milles d'ici. Quel avantage je lui ai donné ſur moi!

A préſent que ma lettre eſt hors de mes mains, j'en ſens croître mon inquiétude & mon regret. J'avois douté juſqu'à ce moment ſi elle devoit partir ou non; à préſent il me ſemble que j'aurois dû la reprendre. Me reſte-t-il une autre voie néanmoins pour me garantir de Solmes? Mais quelle imprudence n'aura-t-on pas à me reprocher, ſi je m'engage dans les démarches où cette lettre doit me conduire?

Ma plus chère amie, dites-moi, ſuis-je coupable? Mais non; ſi vous croyez que je le ſois, ne me le dites pas; car, en me ſuppoſant condamnée de tout le monde, il me reſtera une conſolation, ſi je ne le ſuis pas de vous. C'eſt la première fois de ma vie que je vous prie de me flatter. N'eſt-

ce pas déjà un indice que je ſuis coupable, & que je redoute d'entendre la vérité ? Ah ! dites-moi.... mais non, ne me dites pas, ſi j'ai fait une démarche coupable.

Vendredi, à 11 heures.

Ma tante m'a rendu une nouvelle viſite. Elle m'a déclaré d'abord que mes parens me croyent toujours en correſpondance avec M. Lovelace ; ce qui eſt viſible, m'a-t-elle dit, par les diſcours qui lui échappent, & qui font aſſez connoître qu'il eſt informé de pluſieurs circonſtances qui ſe paſſent entre ma famille & moi, & ſouvent preſqu'auſſitôt qu'elles ſont arrivées.

Quoique je n'approuve rien moins que la méthode qu'il emploie pour ſe procurer ces informations, il ne ſeroit cependant pas prudent de me juſtifier par la ruine d'un valet corrompu ; quoique je n'aie aucune part à ſa baſſe trahiſon, que je ne favoriſe ni n'approuve : ce ſeroit expoſer le ſecret de ma propre correſpondance, & me ravir par conſéquent toute eſpérance de me dérober à Solmes. Cependant, il y a aſſez d'apparence que cet agent de M. Lovelace joue un double rôle entre mon frère & lui. Comment ſe figurer autrement que ma famille puiſſe être ſitôt informée des diſcours & des menaces dont ma tante m'a fait le récit ?

Je l'ai assuré, qu'en supposant même que toutes les voies ne m'eussent pas été fermées pour les correspondances, la seule confusion du traitement que je recevois ne me permettroit pas d'en informer M. Lovelace, autant pour l'honneur des autres que pour le mien; que pour lui communiquer des détails de cette nature, il faudroit que je fusse avec lui dans des termes où il ne se feroit pas scrupule de faire quelques visites qui me causeroient d'extrêmes frayeurs. Personne n'ignoroit, lui ai-je dit, que je n'avois aucune communication avec les domestiques de mon père, à l'exception de Betty Barnes, parce que, malgré la bonne opinion que j'avois d'eux tous, & quoique persuadée qu'ils seroient disposés à me servir, s'ils avoient la liberté de suivre leur inclination, jugeant bien par leur conduite réservée qu'on leur avoit imposé des loix sévères, j'avois évité même de leur parler, depuis le départ de ma pauvre Hannah, si honteusement congédiée, dans la crainte de nuire à leur fortune en les exposant à perdre aussi leurs places. C'étoit par conséquent entr'eux-mêmes qu'il falloit chercher l'explication des intelligences de M. Lovelace. Mon frère, ni ma sœur, comme je le savois de Betty, qui en tiroit un éloge de la fran-

chiſe de leurs ames, ni peut-être leur favori, M. Solmes, ne faiſoient point aſſez d'attention devant qui leur haine éclatoit, lorſqu'ils parloient mal de lui ou de moi, qu'ils affectoient de joindre à lui dans leurs ſarcaſmes.

Il étoit fort naturel, ma répondu ma tante, que mes parens fiſſent tomber ſur moi le ſoupçon de ces intelligences, du moins pour une partie. Dans l'opinion que j'étois injuſtement maltraitée, ſi ce n'étoit pas à lui que j'avois adreſſé mes plaintes, j'avois pu les écrire à Miſs Howe, ce qui revenoit peut-être au même. On ſavoit que Miſs Howe s'expliquoit auſſi librement ſur leur compte, qu'ils pouvoient le faire ſur M. Lovelace. Il falloit bien qu'elle eût appris les détails qu'elle débitoit, de quelqu'un qui étoit au fait de tout ce qui ſe paſſoit ici. C'étoit cette raiſon qui avoit déterminé mon père à précipiter la concluſion, pour éviter les ſuites fatales d'un plus long retard.

Je m'apperçois, a-t-elle continué, que vous allez me répondre avec chaleur. (& en effet je m'y diſpoſois) Pour moi, je ſuis sûre que ſi vous écrivez, il ne vous échappe rien qui ſoit capable d'enflammer un eſprit auſſi violent. Mais ce n'eſt pas l'objet particulier de ma viſite.

Il ne peut vous rester, ma nièce, aucun doute que votre père ne veuille absolument être obéi. Plus vous opposez de résistance à ses volontés, plus il se croit obligé de faire valoir son autorité. Votre mère me charge de vous dire, que si vous voulez lui donner la moindre espérance de soumission à votre devoir, elle disposée à vous recevoir, & à ce moment même, dans son cabinet, tandis que votre père est allé faire un tour de promenade au jardin.

Etonnante persévérance ! me suis-je écriée. Je suis lasse de répéter sans fin mes déclarations, & de plaider éternellement sur ce sujet : je m'étois flattée qu'après avoir expliqué si nettement mes résolutions, je ne serois plus exposée à d'inutiles instances.

Vous ne m'entendez pas, Miss, a-t-elle repris en tenant une contenance plus grave. Jusqu'à présent on vous a sollicitée, on vous a priée d'obéir à vos parens & de les obliger : le temps des prières est passé. Ils renoncent à cette voie. Aujourd'hui, il est décidé que votre père sera obéi, & il est juste qu'il le soit. On vous accuse sourdement d'avoir quelque part à la menace que M. Lovelace a fait de vous enlever. Votre mère ne veut pas le croire. Elle veut vous assurer de la bonne opinion qu'elle a de vous. Elle veut vous dire combien elle

vous aime encore, & vous expliquer ce qu'elle attend de vous dans l'occaſion qui s'approche. Mais, pour ne pas s'expoſer à des oppoſitions qui ne feroient que l'irriter, elle voudroit avoir auparavant de votre part l'aſſurance que vous deſcendrez dans la réſolution de faire de bonne grâce, ce qu'il faut que vous faſſiez, de bonne grâce ou non. Elle ſe propoſe auſſi de vous donner quelque avis ſur la conduite que vous aurez à tenir pour vous réconcilier avec votre père & avec toute la famille. Voulez-vous deſcendre, Miſs Clary, ou ne le voulez-vous pas ?

Je lui ai dit qu'après un ſi long banniſſement, je m'eſtimerois heureuſe de reparoître aux yeux de ma mère, mais que je ne pouvois le déſirer à cette condition.

Eſt-ce là votre réponſe, Miſs ?

Il m'eſt impoſſible d'en faire d'autre, Madame. Quoi qu'il puiſſe arriver, jamais je ne ferai à M. Solmes. Il eſt cruel pour moi d'être ſi ſouvent preſſée ſur ce ſujet. Non, je ne ferai jamais à cet homme-là.

Elle m'a quittée d'un air chagrin. Je n'y fais aucun remède. Ma patience eſt laſſée de tant d'efforts continuellement redoublés. J'admire que celle de mes perſécuteurs ne le ſoit pas auſſi. Si peu de variation dans les ſentimens ! Pas un ſeul point

fur lequel on se soit relâché d'aucun côté !

Je vais descendre & porter cette lettre au dépôt sur-le-champ, car Betty s'est apperçue que j'avois écrit. L'impertinente a pris une serviette, dont elle a trempé le coin dans l'eau, & me la présentant d'un air railleur : Miss, puis-je vous offrir...... Pourquoi donc, lui ai-je dit? seulement, Miss, pour un doigt de votre main droite, s'il vous plaît d'y regarder. En effet j'avois un doigt taché d'encre. Je lui ai lancé un regard sans lui répondre. Mais, dans la crainte de quelque nouvelle recherche, je ferme ici ma lettre.

CL. HARLOWE.

LETTRE XXII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, à 1 heure.

JE reçois une lettre de M. Lovelace, pleine de transports, de vœux & de promesses. Vous l'aurez avec celle-ci, vous verrez comme il m'engage sa parole pour la protection de sa tante Lawrance, & pour la compagnie de Miss Charlotte Montaigu.

Je ne dois penſer, dit-il, qu'à m'affermir dans mes réſolutions, & à recevoir perſonnellement les félicitations de toute ſa famille. Mais vous verrez avec quelle préſomption il en conclut déjà que je ſuis à lui.

Le caroſſe à ſix chevaux ſe trouvera ponctuellement au lieu qu'il indique. A l'égard des craintes qui m'allarment ſi vivement pour ma réputation, vous admirerez la hardieſſe de ſes raiſonnemens. Ce n'eſt pas de généroſité que je l'accuſe de manquer, ſi je devois être à lui, ou ſi je lui avois donné lieu de croire que j'y penſe. Mais je m'en ſuis bien gardée.

Qu'un pas en amène facilement un autre avec ce ſexe audacieux! Qu'une jeune perſonne qui donne à un homme la moindre eſpèce d'encouragement, eſt bientôt emportée au-delà de ſes intentions, & trop loin pour être libre de revenir ſur ſes pas! Vous vous imagineriez, ſur ce qu'il m'écrit, que je l'ai autoriſé de croire que mon averſion pour M. Solmes vient du penchant que j'ai pour lui.

Ce qu'il y a de terrible, c'eſt qu'en comparant les avis de ſon eſpion (quoiqu'il paroiſſe ignorer le jour fatal) avec les aſſurances que je reçois de ma tante & de Betty, j'y trouve une cruelle confirma-

tion, que si je demeure ici plus long-temps, il ne me reste aucune espérance de pouvoir éviter d'être à M. Solmes.

J'aurois mieux fait d'aller chez mon oncle Antonin : j'aurois du moins gagné du temps : voilà le fruit de ses belles inventions !

Il ajoute " que je serai satisfaite de toutes ses mesures; que nous ne ferons rien sans délibération ; qu'il sera soumis à toutes mes volontés, & que je dirigerai à l'avenir toutes les siennes ; " langage, comme j'ai dit, d'un homme qui se croit sûr de moi. Cependant, ma réponse est à-peu-près dans ces termes : " que malgré le dessein que je lui ai montré de recourir à la protection de sa tante, comme il reste encore trois jours jusqu'à lundi, & qu'il peut arriver que mes parens & M. Solmes se relâchent sur un point qu'ils reconnoîtront l'impossibilité d'emporter, je ne me crois pas absolument liée par ma dernière lettre, & que j'espère qu'il ne me demandera pas compte des motifs de ma conduite, si j'abandonne cette résolution; qu'il me paroît nécessaire de l'avertir aussi, qu'en me mettant sous la protection de sa tante, s'il se figure que mon intention soit de me livrer directement dans sa dépen-

„ dance, il eſt dans l'erreur, parce qu'il „ reſte quantité de points ſur leſquels je „ veux être ſatisfaite, & divers articles qui „ demandent d'être éclaircis, même après „ que j'aurai quitté cette maiſon, s'il arrive „ que je m'y détermine, avant que je puiſſe „ écouter d'autres propoſitions de ſa part; „ qu'il doit s'attendre, en premier lieu, „ que je n'épargnerai rien pour me récon„ cilier avec mon père, & pour lui faire „ approuver mes démarches futures; auſſi „ déterminée à me gouverner entièrement „ par ſes ordres, que ſi je n'avois pas quitté „ ſa maiſon : que s'il peut s'imaginer que „ je ne me réſerve pas cette liberté, & „ qu'il ait à ſe promettre de ma fuite quel„ que avantage dont il n'auroit pu ſe flatter „ autrement, je ſuis réſolue de demeurer „ où je ſuis & de riſquer l'événement, dans „ l'eſpérance que mes parens accepteront „ enfin l'offre tant de fois répétée, de ne „ me marier jamais, ni à lui, ni à aucun „ autre ſans leur conſentement. „

Je vais me hâter de porter cette lettre. Comme il ſait que je ſuis ſi près des inſtans critiques, je ſuis perſuadée qu'il ne me fera pas attendre long-temps ſa réponſe.

Vendredi, à 4 heures.

Je ſuis bien réellement malade. J'avois coutume de diſſimuler de mon mieux les

petites indiſpoſitions qui pouvoient me ſurvenir, dans la crainte d'allarmer des parens qui m'aimoient alors tendrement : mais aujourd'hui, je crois devoir affecter de paroître un peu plus mal que je ne ſuis, dans l'eſpérance d'obtenir un délai qui éloigne l'affreux malheur dont je ſuis menacée mercredi : & ſi je l'obtiens, je renvoie plus loin mon entrevue avec M. Lovelace.

Betty les a déjà informés que je ſuis fort indiſpoſée. Mais je n'excite la pitié de perſonne. Je crois que je ſuis devenue l'objet de l'averſion générale, & qu'ils ſeroient tous charmés de me voir morte. En vérité, je le crois! « On entend dire à l'un : qu'a » donc cette perverſe créature? à l'autre, » eſt-elle malade d'amour? »

J'étois dans le cabinet d'ifs du jardin, le froid m'a ſaiſie, & j'en ſuis revenue avec un tremblement qui reſſembloit à la fièvre. Betty qui l'a remarqué, l'a auſſitôt annoncé dans la maiſon. « Oh! le mal n'eſt » pas grand. Laiſſez-la trembler; le froid » ne ſauroit lui nuire. L'opiniâtreté ſera ſa » ſauve-garde. C'eſt une cuiraſſe pour les » filles amoureuſes; elle les fortifie bien » plus que le bain froid, quelque délicate » que ſoit leur conſtitution. » Voilà les diſcours d'un frère cruel, entendus tran-

quillement par les plus chers parens d'une infortunée, pour qui l'on craignoit, il y a peu de mois, le ſouffle du moindre vent!

Il faut avouer que Betty a une mémoire admirable dans ces occaſions. Les propos de cette nature, qu'elle répète, ne perdent pas une ſyllabe dans ſa bouche. Elle rend juſqu'à l'air des perſonnages, & l'on devine, ſans qu'elle les nomme, de qui vient telle ou telle dureté.

Vendredi, à 6 heures.

Ma tante, qui paſſe encore la nuit ici, ne fait que de me quitter. Elle eſt venue m'apprendre le réſultat des nouvelles délibérations de mes parens. Les voici.

Mercredi au matin, ils doivent s'aſſembler tous, c'eſt-à-dire, mon père, ma mère, mes oncles, elle-même & mon oncle Hervey, mon frère & ma ſœur, comme de raiſon. La bonne Mde. Norton doit en être auſſi. Le Docteur Lewin ſe trouvera au château, pour m'exhorter apparemment, ſi l'occaſion le requiert; mais ma tante n'a pu me dire s'il ſera de l'aſſemblée, ou s'il attendra qu'on le faſſe appeler.

Lorſque ce redoutable tribunal aura pris ſéance, la pauvre priſonnière doit être amenée par Mde. Norton, qui m'aura donné d'avance les inſtructions qu'on lui aura dictées, pour me rappeler les devoirs

d'une

d'une fille, qu'on ſuppoſe que j'ai tout-à-fait oubliés. Ma tante ne m'a point caché qu'on ſe croit sûr du ſuccès. On eſt perſuadé, dit-elle, que je ne puis avoir le cœur aſſez endurci pour réſiſter aux déciſions d'une cour ſi vénérable, quoique j'aie ſoutenu en particulier les efforts du plus grand nombre, d'autant plus que mon père ſe propoſe de me traiter avec une condeſcendance extraordinaire. Mais quelles condeſcendances, quelles bontés, de mon père même, peuvent jamais m'engager au ſacrifice qu'on attend de moi !

Cependant je prévois que mes eſprits ne ſoutiendront pas l'aſpect d'un pareil tribunal, ſurtout lorſque je verrai mon père à la tête. Je m'attendois bien, à la vérité, que mes épreuves ne finiroient pas, ſans que j'euſſe paru encore une fois en ſa redoutable préſence.

On eſpère de moi, dit ma tante, que mardi au ſoir, ou peut-être plutôt, je conſentirai de bonne grâce à ſigner les articles, & que par cette première démarche, l'aſſemblée ſolemnelle de tous mes parens deviendra un jour de fête. On doit m'envoyer les permiſſions eccléſiaſtiques, & m'offrir encore une fois la lecture des articles, afin qu'il ne me reſte aucun doute de l'exécution. Elle m'a fait entendre que

ce feroit mon père lui-même, qui m'apporteroit les articles à figner.

O ma chère! quelle épreuve que celle-là! comment refuferai-je à mon père d'écrire mon nom! (mon père! que je n'ai pas vu depuis mon exil! que je verrai, peut-être, menacer & prier à la fois fa fille!) Comment lui refuferai-je d'écrire mon nom!

On eft sûr, dit-elle, qu'il fe machine quelque chofe du côté de M. Lovelace, & peut-être du mien; & mon père me traîneroit plutôt au tombeau, que de me voir jamais la femme de cet homme-là.

Je lui ai repréfenté que je ne me trouvois pas bien; que la feule appréhenfion de ces terribles extrémités me caufoit déjà des maux infupportables: qu'ils ne feroient qu'augmenter à mefure que le temps approcheroit, & que je craignois de me trouver extrêmement mal.

On étoit préparé, m'a-t-elle dit, à ces petits artifices (c'eft de ma tante que j'ai entendu cette dure expreffion) & je pouvois compter qu'ils ne me ferviroient à rien.

Des *artifices!* ai-je répété, & c'eft de la bouche de ma tante Hervey que j'entends ce langage cruel!

Après tout, ma chère, a-t-elle répondu,

prenez-vous tous vos parens pour des dupes? Ne voyent-ils pas comment vous affectez de faire entendre dans la maison des soupirs lamentables? (c'est le terme dont il lui a plu de se servir) comme vous penchez votre beau visage sur votre sein, comme vous vous trainez d'un pas chancelant, vous appuyant, tantôt contre le mur, tantôt contre le dos d'une chaise, lorsque vous croyez être apperçue de quelqu'un? (cette accusation, ma chère Miss Howe, ne peut venir que de mon frère ou de ma sœur, pour jeter sur moi le mépris & le reproche d'hypocrisie: je ne suis pas capable d'un artifice si bas.) Mais vous n'êtes pas plutôt dans une allée du jardin, ou vers le mur de votre basse-cour, que vous croyant hors de la vue de tout le monde, on vous voit *trotter* d'un pas léger, & mettre dans tous vos mouvemens une agilité surprenante.

Je me haïrois moi-même, lui ai-je dit, si j'étois capable de m'abaisser à cette honteuse ruse, & je ne serois pas moins insensée que méprisable; car n'ai-je pas assez éprouvé que le cœur de mes parens est incapable de se laisser attendrir par des motifs bien plus touchans? Mais vous verrez en quel état je serai mardi.

On ne vous soupçonne pas, ma nièce,

de deſſeins violens contre vous-même. Le ciel vous a fait la grâce d'être élevée dans d'autres principes.

J'oſe m'en flatter, Madame; mais les violences que j'ai eſſuyées, & celles dont je ſuis menacée, ſuffiſent bien pour affecter ma ſanté; & on le verra bien, ſans que j'aie beſoin ni de cette malheureuſe reſſource, ni d'aucun artifice.

Il ne me reſte qu'une choſe à vous dire, ma chère, & la voici: c'eſt qu'en bonne ſanté ou non, la cérémonie ſera probablement accomplie avant mercredi au ſoir. Mais j'ajouterai quoiqu'en paſſant les bornes de ma commiſſion, que M. Solmes s'eſt engagé, ſi vous l'en priez comme d'une faveur, de vous laiſſer chez votre père après la cérémonie qui anéantira pour jamais les eſpérances de Lovelace, & de retourner chez lui tous les ſoirs; juſqu'à ce qu'on vous ait ouvert les yeux ſur votre devoir, & que vous ayez conſenti à prendre un autre nom.

Que répondre à cette affreuſe déclaration! Je ſuis demeurée muette.

Voilà, chère Miſs Howe, voilà ceux, quelques-uns du moins, qui m'ont traitée de fille romaneſque! Voilà l'ouvrage de deux têtes prudentes, celles de mon chimérique frère, & de ma diſcrète ſœur, qui

ont réuni ensemble toutes leurs lumières! Cependant ma tante m'a dit que c'est la dernière partie de ce plan qui a déterminé ma mère. Jusqu'à l'invention de cet expédient, elle avoit insisté sur ce que sa fille ne fût pas mariée malgré elle, si la force de sa douleur ou de son aversion paroissoit capable d'altérer sa santé, & de troubler ses sens.

Ma tante s'est efforcée plusieurs fois d'excuser une violence si déclarée, sur certaines informations qu'on prétend avoir reçues de divers complots de M. Lovelace, (*) prêts à éclater. C'est une contre-ruse, disent-ils, qui renversera tous ses desseins.

Vendredi, à 9 heures du soir.

Hé bien, ma chère! A quelle résolution m'arrêterai-je? Vous voyez à quel point ils sont déterminés. Mais comment puis-je espérer de recevoir assez tôt vos avis, pour me fixer dans mes irrésolutions?

(*) On a vu dans une de ses lettres, & la suite fera voir encore mieux, qu'il employoit toute son adresse pour leur inspirer, par son agent Leman, de fausses allarmes sur des projets qu'il n'avoit ni l'intention, ni le pouvoir d'exécuter, dans la vue de rendre leurs persécutions plus pressantes contre Miss Clarisse, & de les faire servir ainsi au succès de ses desseins.

Je reviens du jardin, où j'ai déjà trouvé une nouvelle lettre de M. Lovelace. Je crois, en vérité, que cet homme loge au pied de nos murs. Je ne puis me dispenser de lui faire savoir si je persiste ou non, dans le dessein de m'échapper lundi prochain. Lui marquer que j'ai changé de sentiment, lorsque toutes les apparences sont si fortes contre lui, & plus fortes en faveur de Solmes que dans le temps où je lui ai assigné le rendez-vous; n'est-ce pas me rendre coupable de ma propre infortune, si je suis forcée d'épouser cet homme odieux? Et s'il arrive quelqu'accident tragique produit par la rage & le désespoir de M. Lovelace, n'est-ce pas sur moi qu'on fera tomber le reproche? Ajoutez qu'il y a tant de générosité dans ses offres! D'un autre côté, néanmoins, m'exposer à la censure du public, comme une créature écervelée! Mais il me fait assez entendre que j'y suis déjà livrée. A quoi me résoudre! Plût au ciel que mon cousin Morden... Mais! hélas! que servent les souhaits!

Je veux vous rendre ici en substance la lettre de M. Lovelace. Mon dessein est de vous envoyer la lettre même, lorsque j'y aurai fait réponse; mais je ne me presserai pas de la faire, dans l'espérance de trouver quelque prétexte pour me rétracter du

rendez-vous ſur lequel il compte ſi fort. Et cependant, il eſt néceſſaire que vous ayez ſous les yeux toute la ſuite de ma conduite, afin que vous ſoyez plus en état de me donner un bon conſeil dans cette criſe de mon ſort.

“ Il me demande pardon de l'air d'aſ- „ ſurance qui règne dans ſon ſtyle. C'eſt „ l'effet, dit-il, d'un tranſport qui n'a „ point de bornes; mais il ſe ſoumet ſans „ réſerve à mes volontés. Les alternatives „ & les propoſitions ne lui manquent pas. „ Il offre de me conduire directement „ chez Milady Lawrance, ou ſi je l'aime „ mieux, à ma propre terre, où Milord „ M..... me promet ſa protection „ (il ignore, ma chère, les raiſons qui me font rejeter cet avis inconſidéré.) “ Dans l'un „ ou l'autre cas, auſſitôt qu'il me verra „ ſans danger, il partira pour Londres, ou „ pour tout autre lieu. Il n'approchera „ point de moi ſans ma permiſſion, & ſans „ avoir ſatisfait à tous les points ſur leſ- „ quels il me reſte des doutes, ſur ſa ré- „ forme, ſur les articles, &c.

„ Me conduire chez vous, ma chère, eſt „ une autre de ſes propoſitions; ne doutant „ pas, dit-il, que votre mère ne conſente „ à me recevoir; ou s'il ſe trouve quelque „ difficulté de ſa part, de la vôtre ou de

„ la mienne, il me mettra ſous la protection de M. Hickman, qui s'empreſſera ſans doute de plaire à Miſs Howe; & l'on publiera que je ſuis partie pour Bath, pour Briſtol, pour les pays étrangers; en un mot, tout ce que je voudrai qu'on publie.

„ Si j'ai plus d'inclination pour Londres, il offre de m'y conduire ſecrètement, & de m'y procurer un logement convenable, où je ſerai reçue par ſes deux couſines Montaigu, qui ne me quitteront pas un moment, juſqu'à ce que les affaires ſoient ajuſtées à mon gré, & que la réconciliation ſoit heureuſement terminée. Il m'aſſure qu'il n'épargnera rien de ce qui pourra l'accélérer, malgré toutes les inſultes qu'il a reçues de ma famille.

" Il propoſe cette variété de meſure à mon choix, parce qu'étant ſi preſſé par le temps, il n'y a pas d'apparence qu'il puiſſe recevoir aſſez tôt, de la propre main de Milady Lawrance, une lettre d'invitation pour prendre un logement chez elle, à moins que lui-même il ne prenne la poſte, pour ſe rendre chez elle avec la dernière diligence: mais dans une conjoncture ſi délicate, où il attend à chaque inſtant mes ordres, il eſt impoſſible qu'il s'éloigne.

“ Il me conjure du ton le plus férieux, „ fi je ne veux pas le jeter dans l'excès du „ défefpoir, d'être ferme dans la parole „ que je lui ai donnée.

“ Cependant, loin de menacer ma „ famille ou Solmes, fi je change de def- „ fein, il eft perfuadé, m'affure-t-il ref- „ pectueufement, que ce changement ne „ peut arriver que par des raifons dont la „ juftice le fatisfera; telles, efpère-t-il, „ qu'une parfaite certitude de me voir „ entièrement libre de fuivre mes inclina- „ tions. Alors, quelque foit ma détermi- „ nation, il prendra le parti d'une foumif- „ fion abfolue, & tous fes efforts tendront „ à mériter mon eftime & ma faveur, par „ la régularité de fa conduite.

“ En un mot, il protefte folemnellement „ que fon unique vue, dans les circonf- „ tances préfentes, eft de me délivrer de „ ma prifon, & de me rendre la liberté de „ fuivre mon penchant, dans un point qui „ intéreffe fi effentiellement le bonheur „ de ma vie. Il ajoute que l'efpérance „ même, dont il fe flatte, d'obtenir un „ jour mon eftime, fon propre honneur & „ celui de fa famille, ne lui permettent „ pas de me faire la moindre propofition „ qui ne s'accorde avec mes plus fcrupu- „ leufes maximes; que, pour la tranquil-

„ lité de mon esprit, il seroit à désirer pour „ lui, de pouvoir obtenir ma main dans „ des conjonctures plus heureuses, où je „ n'eusse rien à redouter de la violence de „ mes parens ; mais qu'avec un peu de „ connoissance du monde, il est impossible „ de s'imaginer que leur conduite n'ait pas „ déjà attiré sur eux les censures qu'elle „ mérite, & que la démarche, dont je me „ fais un si grand scrupule, ne soit généra- „ lement attendue, comme la suite juste „ & naturelle du traitement qu'ils me font „ essuyer. »

Je crains qu'il n'y ait que trop de vérité dans cette remarque, & que si M. Lovelace n'ajoute pas tout ce qu'il pourroit dire là-dessus, je n'en aie l'obligation à sa politesse. Car je ne doute nullement que je ne sois devenue le sujet de tous les entretiens dans la moitié de la province, & que mon nom n'y soit peut-être l'objet des malignes allusions du public. Si j'ai ce malheur, je tremble d'en être au point de ne pouvoir rien faire, qui me déshonore plus que je ne suis déjà déshonorée par leur indiscrète persécution. Que je tombe au pouvoir de Solmes ou de Lovelace, ou de tout autre mari, j'aurai beau faire, je ne me laverai jamais de la tache que ma captivité & ce rigoureux traitement que j'ai essuyé m'ont comme

imprimée, du moins, ma chère, dans ma propre opinion.

Si j'appartiens quelque jour à l'éminente famille à laquelle cet homme eſt allié, je ſouhaite qu'il ne s'y trouve perſonne qui prenne occaſion de ma diſgrace pour m'eſtimer moins. En ce cas, peut-être, eſt-ce à lui que j'en aurai l'obligation. Voyez-vous, ma chère amie, à quel point ce cruel & dur traitement m'humilie! Mais peut-être étois-je trop exaltée auparavant.

Il conclut par des inſtances redoublées, pour obtenir de moi une entrevue, "qu'il „ demande dès ce ſoir à la nuit, s'il eſt poſ- „ ſible. C'eſt un honneur, dit-il, qu'il ſol- „ licite avec d'autant plus de confiance, „ que je lui ai déjà permis de l'eſpérer deux „ fois. Mais, ſoit qu'il l'obtienne, ou que „ de nouvelles raiſons me portent à le refu- „ ſer, il me ſupplie de choiſir une des alter- „ natives qu'il me propoſe, & de ne pas „ me départir de la réſolution de m'échap- „ per lundi prochain, ſi les mêmes motifs „ ſubſiſtent, & ſi je n'ai pas la certitude de „ rentrer en grâce avec mes parens, ou du „ moins celle de me voir rendre la liberté „ de ma perſonne & de mon choix."

Enfin, il renouvelle tous ſes vœux, toutes ſes promeſſes ſur ce point, avec des expreſſions ſi fortes, que ſon propre intérêt,

l'honneur de ſes proches, & leur favorable diſpoſition pour moi, ſe réuniſſant pour éloigner toutes les défiances, il ne peut me reſter aucun doute de ſa ſincérité.

LETTRE XXIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Samedi, 8 Avril, à 8 heures du matin.

SI vous me blâmerez, ou non, c'eſt ce que je ne puis dire ; mais j'ai porté au dépôt une lettre, qui confirme ma première réſolution de quitter cette maiſon lundi prochain, à la même heure, s'il eſt poſſible que j'avois marquée dans ma précédente. Je n'en ai point gardé de copie, mais voici en ſubſiſtance ce que je lui écris.

Je lui avoue " qu'il ne me reſte plus d'au-
„ tre voie, pour éviter l'exécution du pro-
„ jet déterminé de mes parens, que d'ac-
„ cepter ſon ſecours pour abandonner
„ cette maiſon. "

Je n'ai pas prétendu me faire un mérite auprès de lui de cette réſolution ; car je lui déclare avec la même franchiſe " que ſi je
„ pouvois me donner à volonté la mort

„ ſans

„ ſans commettre un crime irrémiſſible, „ je la choiſirois de préférence à une „ démarche qui ſera condamnée du monde „ entier, ſi je n'en trouve pas encore la „ condamnation dans mon propre cœur.

Je lui dis, " que dans la crainte d'être „ ſoupçonnée, je ne tenterai point d'em„ porter d'autres habits que ceux que j'au„ rai ſur moi, & qui ſont mes habits ordi„ naires : que je dois m'attendre à me voir „ refuſer la poſſeſſion de ma terre ; mais „ que dans quelques extrémités que je „ puiſſe tomber, je ne me déterminerai „ jamais à plaider contre mon père ; deſorte „ que la protection que je ſuis obligée „ d'accepter, ne doit être accordée qu'à „ l'infortune : qu'ainſi cette démarche ne „ doit rien ajouter aux eſpérances qu'il „ avoit déjà ; & qu'en toutes ſortes de ſens, „ je me réſerve le droit d'accepter ou de „ refuſer ſes ſoins, ſuivant l'opinion qu'il „ me fera prendre de ſes ſentimens & de „ ſa conduite.

Je lui dis, " que le parti que je préfère „ eſt de choiſir une maiſon particulière „ dans le voiſinage de Milady Lawrance, „ mais autre que la ſienne, afin qu'il ne „ paroiſſe pas dans le monde que j'aie „ cherché un aſyle dans ſa famille, & que „ cette raiſon ne devienne point un obſta-

„ cle à ma réconciliation avec la mienne :
„ que je ferai venir pour me ſervir, ma
„ fidelle Hannah, & que Miſs Howe ſera
„ ſeule dans le ſecret de ma retraite ; que
„ pour lui, il me quittera ſur-le-champ,
„ pour ſe rendre à Londres, ou dans quel-
„ qu'une des terres de ſon oncle ; & que
„ ſe contentant, comme il l'a promis, d'un
„ ſimple commerce de lettres, il n'appro-
„ chera point de moi ſans ma permiſſion.

“ Que ſi je me trouve en danger d'être
„ découverte, ou enlevée de force, je me
„ jetterai alors ſous la protection de Lady
„ Betty, ou de Lady Sarah, mais dans le
„ cas ſeulement d'une néceſſité abſolue,
„ parce qu'il ſera toujours plus avantageux,
„ pour ma réputation, d'employer du fond
„ de ma retraite une ſeconde ou une troi-
„ ſième main pour traiter ſans éclat & me
„ réconcilier avec mes parens.

“ Que je ne veux pas néanmoins lui
„ déguiſer, que ſi dans ce traité mes parens
„ inſiſtent ſur ma promeſſe de ne pas l'épou-
„ ſer, je m'engagerai à les ſatisfaire, pourvu
„ que de leur part, ils me laiſſent la liberté
„ de lui promettre, qu'auſſi long-temps
„ qu'il ſera au monde & ſans engagement,
„ je n'accepterai point la main d'un autre
„ homme : que c'eſt un retour que je lui
„ paie d'inclination, en reconnoiſſance de

„ toutes les peines qu'il s'eſt données, pour
„ les mauvais traitemens qu'il a ſoufferts à
„ mon occaſion; quoiqu'il doive s'en prendre à lui-même, & au peu d'égard qu'il
„ a toujours eu pour ſa réputation, des
„ mépris qu'il a reçus de ma famille.

“ Je lui dis que, dans cette retraite,
„ mon deſſein eſt d'écrire à M. Morden,
„ & de lui inſpirer, s'il eſt poſſible, du
„ zèle pour mes intérêts.

“ J'entre enſuite dans quelque explica-
„ tion ſur ſes alternatives. ”

Vous jugez bien, ma chère, que cette malheureuſe rigueur qu'on exerce ſur moi, & ce projet de fuite, me mettent dans la néceſſité de lui rendre compte, bien plutôt que mon cœur ne le voudroit, de toutes les circonſtances de ma conduite.

“ Il ne faut pas s'attendre, lui dis-je,
„ que Mde. Howe veuille s'attirer des
„ embarras, ni qu'elle ſouffre que ſa fille
„ ou M. Hickman s'en attirent à mon occa-
„ ſion. Quant au voyage de Londres, qu'il
„ me propoſe, je ne connois perſonne dans
„ cette grande ville; & j'en ai d'ailleurs
„ une ſi mauvaiſe opinion qu'à moins que
„ dans quelque temps les dames de ſa
„ famille ne m'engagent à les y accompa-
„ gner, il n'y a point d'apparence que je
„ goûte jamais cette idée. Je ne vois pas

„ non plus la neceſſité ni la convenance
„ de l'entrevue qu'il déſire, ſurtout lorſ-
„ qu'il eſt ſi vraiſemblable que je pourrois
„ bientôt le voir. Mais s'il arrive quelque
„ nouvel événement, qui me faſſe abandon-
„ ner le deſſein de partir, je ſaiſirai alors
„ la première occaſion de le voir, pour lui
„ expliquer les raiſons de ce changement."

Je n'ai pas fait ſcrupule, ma chère, de lui donner cette eſpérance, dans la vue de lui inſpirer un peu de modération, ſi je change en effet de penſée. D'ailleurs, vous vous ſouvenez qu'il n'y eut rien à lui reprocher, lorſqu'il me ſurprit il y a quelque temps ſeule dans le bûcher.

“ Enfin je me recommande à ſon hon-
„ neur, & à la protection de ſes tantes,
„ comme une perſonne infortunée & uni-
„ quement à ce titre. Je répète (aſſurément
„ du fond du cœur!) combien il m'eſt dou-
„ loureux de me voir forcée à des démar-
„ ches ſi éloignées de mes principes, & ſi
„ nuiſibles à ma réputation. Je lui marque
„ que je tâcherai de me procurer la permiſ-
„ ſion de dîner lundi dans le cabinet d'ifs
„ (*); que j'écarterai Betty par quelque

(*) [¶] Le *cabinet d'ifs*, ou le berceau d'ifs, comme on l'appeloit quelquefois dans la famille des Harlowes, étoit un lieu où Miſs

„ commission, & que là j'abandonne le „ reste à ses soins ; mais que j'imagine que, „ vers les quatre heures, il pourra me faire „ connoitre, par quelque signal, qu'il est „ à la porte du jardin, dont j'irai tirer aussi-„ tôt le verrouil.

J'ajoute en forme de *post-scriptum*, " que les soupçons paroissant augmenter „ de la part de ma famille, je lui conseille „ d'envoyer, ou de venir le plus souvent „ qu'il lui sera possible jusqu'à lundi au „ matin vers dix ou onze heures, parce „ qu'il seroit possible encore qu'il arrivât „ quelque événement qui pourroit me faire „ changer de résolutions. „

Clarisse se plaisoit de préférence, dès ses tendres années. Elle avoit coutume, dans les mois d'été, d'aller y passer ses heures à travailler à l'aiguille, à lire, à écrire, à dessiner ; & lorsqu'on le lui permettoit, elle y prenoit son déjeûner, son dîner & quelquefois son souper, surtout lorsque Miss Howe, qui aimoit aussi beaucoup ce berceau, venoit lui rendre visite, & restoit avec elle. --- Elle en fait la description dans une autre lettre qu'on n'a pas publiée : elle dit qu'il avoit vue sur un paysage des plus diversifiés, & qui offroit des bois, des eaux & des collines pittoresques. En un mot, il lui parut si charmant, qu'elle en fit le dessin, qu'elle suspendit dans son parloir au milieu de quelqu'autres ouvrages de son crayon. [§]

O, chère Miss Howe ! quel horrible nécessité, que celle qui peut me forcer à des préparatifs & à des mesures de cette nature ! mais il est à présent trop tard ! comment ? *trop tard*, ai-je dit ? que signifie ce mot ? hélas ! si j'étois menacée de finir quelque jour par le repentir, qu'il seroit terrible de trouver en effet *qu'il est trop tard* pour remédier au mal que je redoute !

Samedi, à dix heures.

M. Solmes est ici. Il doit dîner avec sa *nouvelle famille*, car Betty m'apprend qu'il emploie déjà ce terme. A mon retour du jardin, il a tenté encore une fois de se jeter dans mon passage ; mais je suis remontée brusquement à ma prison, pour l'éviter.

J'ai eu la curiosité, pendant ma promenade, d'aller voir si ma lettre étoit partie. Je ne dirai pas avec l'intention de la reprendre ; car si je l'eusse trouvée, je ne vois pas comment j'aurois pu faire autrement que je n'ai fait. Cependant, quel caprice ! En voyant qu'elle avoit disparu, j'ai commencé à regretter, comme hier au matin, qu'elle fût partie, sans autre raison, je crois, que parce qu'elle n'étoit plus en mon pouvoir.

Que ce Lovelace est diligent ! Il dit lui-même qu'il loge pour ainsi dire à cet endroit, & je le crois aussi. Il parle, comme

vous le verrez dans sa dernière lettre, c quatre déguisemens, dont il change da le même jour. Je suis cependant surpri qu'il n'ait point encore été remarqué pa quelqu'un de nos fermiers, car il est impos sible qu'il puisse sous aucun travestissemen cacher l'éclat & les grâces de sa figure. On peut dire aussi que toutes les terres voisines du parc étant de notre dépendance, & n'ayant point de sentier, du moins de ce côté du jardin, qui traverse le parc & le taillis, il est peu d'endroits plus détournés & moins fréquentés.

D'un autre côté, on veille peu sur mes promenades au jardin, & sur les visites que je rends à ma bâsse-cour. On se repose apparemment, comme ma tante Hervey me l'a fait entendre, sur la mauvaise opinion qu'on s'est tant efforcé de me faire prendre du caractère de M. Lovelace. Cela seul, dans leur idée (& leur idée est juste) doit me remplir de défiance. Les égards aussi qu'on sait que j'ai eus jusqu'ici pour ma réputation, leur paroissent une autre sûreté. Sans ces deux raisons, on ne m'auroit jamais traitée avec tant de rigueur, en me laissant en même temps les facilités que j'ai presque toujours eues de me dérober par la fuite, si j'avois été disposée à m'en servir : & leur confiance dans ces

même côté. Car pour les autres parties du jardin en face, vous ſavez qu'il faut traverſer en vue des parloirs, & de la ſalle des domeſtiques, & enſuite la grande cour ouverte de toutes parts, & qu'au moyen de la grille de fer, on eſt vu pendant la longueur d'un quart de mille, à cauſe des jeunes plantations d'ormes & de tilleuls qui ne donnent pas encore beaucoup de couvert.

Le grand cabinet d'ifs, que vous connoiſſez, me paroît le plus commode de tous les lieux que je pourrois choiſir pour ce projet dont mon cœur eſt ſi ému. Il n'eſt pas loin de la porte de derrière, quoiqu'il ſoit dans une autre allée, comme vous pouvez vous le rappeler. Hors le temps des grandes chaleurs, ſon extrême fraîcheur

---

de nous dans notre enfance, comme il l'eſt encore des femmes qui nous ſervent; c'eſt, ſelon elles, un lieu hanté par les fantômes, les lutins & les ſpectres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ſert de retraite aux chouettes, aux corbeaux & autres oiſeaux ſiniſtres. Ces contes ſont provenus naturellement de l'ignorance & de la ſolitude de ce réduit ſauvage; & ces idées de l'enfance laiſſent encore dans un âge raiſonnable des impreſſions de terreurs, même dans les ames aſſez fortes pour mépriſer dans autrui ces rêveries de la folle crédulité. „ [b]

en éloigne ordinairement tout le monde. Lorſqu'on avoit quelque tendreſſe pour moi, on s'allarmoit de m'y voir quelquefois trop long-tems. Mais à-préſent, on s'inquiète peu de ma ſanté. D'ailleurs, le froid, diſoit hier mon frère, endurcit.

Je vais finir ici & porter ma lettre au dépôt. Avec vos plus ferventes prières, je vous demande, ma chère amie, votre approbation ou votre cenſure, ſur les démarches que j'ai haſardées. Il n'eſt pas encore trop tard pour révoquer mes engagemens.

CL. HARLOWE.

Sous l'adreſſe, & avec un crayon. Comment pouvez-vous envoyer votre meſſager les mains vides ?

LETTRE XXIV.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Samedi, après-dîner.

LA dernière date de votre lettre, qui eſt dix heures du matin, m'aſſure qu'elle ne pouvoit être depuis long-temps au dépôt, lorſque Robert y eſt arrivé. Il a fait une

diligence extrême pour me l'apporter, & je l'ai reçue en ſortant de table.

Dans la ſituation où vous êtes, vous me blâmez avec raiſon, d'envoyer mon meſſager les mains vides; & c'eſt néanmoins cette ſituation même, ſi critique, qui en eſt en partie la cauſe. En vérité, mon eſprit ne me fournit rien qui puiſſe vous aider.

J'ai employé ſecrètement tous mes ſoins pour vous procurer quelque moyen de quitter le château d'Harlowe, ſans paroître en rien, parce que je n'ignore pas qu'obliger dans le fait, & déſobliger dans la manière, c'eſt n'obliger qu'à demi. D'ailleurs, les ſoupçons & l'inquiétude de ma mère ne font qu'augmenter. Elle y eſt excitée de plus en plus par les viſites journalières de votre oncle Antonin, qui ne ceſſe de lui répéter, que la concluſion approche, & qu'on eſpère que ſa fille ne viendra point à la traverſe pour vous dégoûter du parti de la ſoumiſſion. Je ſuis informée de ces détails par des voies que je ne puis leur faire connoître, ſans m'expliquer d'une manière qui ne leur plairoit ni à l'un ni à l'autre. Nous n'avons pas beſoin de cela, ma mère & moi, pour être en querelle enſemble preſqu'à toute heure.

Preſſée comme je ſuis par le temps, par la néceſſité du ſecret, & privée, par vos

pressantes instances, de la satisfaction de vous accompagner, j'ai trouvé plus de difficulté que je ne m'y attendois à vous procurer une voiture. Si vous ne m'obligiez pas de garder des mesures avec ma mère, j'aurois pu facilement vous rendre ce service. Je pourrois, sur le moindre prétexte, prendre notre carosse, y faire mettre deux chevaux de plus, si je le jugeois à propos, & une fois arrivées à Londres, le renvoyer, sans que personne en fût mieux informé du logement qu'il nous auroit plû de choisir. Plût au ciel, que vous y eussiez consenti! En vérité, vous poussez la délicatesse trop loin pour votre situation. Vous attendez-vous donc à ne rien perdre de votre tranquillité ordinaire? & pouvez-vous vous promettre de n'être pas un peu agitée, par l'ouragan qui menace à chaque instant de renverser votre maison? Si vous aviez à vous reprocher d'être la cause de vos disgraces, j'en jugerois peut-être autrement; mais lorsque personne n'ignore d'où vient le mal, cela change bien les choses.

Comment pouvez-vous me nommer heureuse, lorsque je vois ma mère aussi déclarée pour les persécuteurs de ma plus chère amie, que votre tante ou les autres, & cela, par l'instigation de cette tête folle

&

& biſarre, votre oncle Antonin, qui s'étudie (le plat perſonnage qu'il eſt) à l'entretenir dans des idées indignes d'elle, & le tout, s'il vous plaît, pour m'effrayer par l'exemple ? En faut-il davantage pour exciter mon reſſentiment, & pour juſtifier le déſir que j'ai de partir avec vous, lorſque notre amitié mutuelle eſt ſi bien connue de tout le monde ?

Oui, ma chère, plus je conſidère l'importance de l'occaſion, plus je crois devoir vous répéter que votre délicateſſe eſt exceſſive. Ne ſont-ils pas déjà perſuadés que votre réſiſtance à leurs odieux projets, eſt en grande partie l'effet de mes conſeils ? N'eſt-ce pas ſous ce prétexte qu'ils vous ont interdit notre correſpondance ? & ſi ce n'étoit par rapport à vous, ai-je la moindre raiſon de m'embarraſſer de ce qu'ils penſent ?

D'ailleurs, quelle diſgrace ai-je donc à redouter de cette démarche ? Quelle ſorte de tache ? Croyez-vous qu'Hickman en prît occaſion de me refuſer ? & s'il en étoit capable, en aurois-je beaucoup de chagrin ? Qui ſont ceux, pour peu qu'ils aient une ame, qui ne ſeroient pas touchés de cet exemple d'une véritable amitié dans notre ſexe ?

Mais, je jetterois ma mère dans la peine

& l'affliction ! Cette objection a quelque force. Cependant, lui causerois-je plus de chagrin que je n'en reçois d'elle, lorsque je la vois gouvernée par un homme de l'espèce de votre oncle, qui ne paroît ici tous les jours que pour nuire à ma plus chère amie ? Malheur à tous deux, s'il y vient dans une double vue ! Grondez-moi, si vous voulez, cela m'est égal.

J'ai dit, & je répète hardiment, qu'une telle démarche annobliroit votre amie. Il n'est pas trop tard encore. Si vous le permettez, j'enleverai à Lovelace l'honneur de vous rendre ce service, & demain au soir, ou lundi, avant le temps marqué pour son rendez-vous, je serai à la porte de votre jardin avec un carosse ou une chaise. Et alors, ma chère, si notre fuite est aussi heureuse que je le désire, nous leur ferons à tous des conditions, & des conditions telles qu'il nous plaira. Ma mère sera fort aise de revoir sa fille, je vous le garantis : Hickman pleurera de joie à mon retour, ou je saurai le faire pleurer de chagrin.

Mais vous vous fâchez si sérieusement de ma proposition, & vous êtes toujours si féconde en raisonnemens pour appuyer vos opinions, que je crains de vous presser davantage. Cependant, ayez la bonté d'y faire un peu plus de réflexion, & d'exa-

miner, s'il ne vaut pas mieux partir avec moi qu'avec Lovelace. Voyez, en considérant les choses sous ce jour-là, si vous pouvez vaincre vos scrupuleux égards pour ma réputation. Une femme fuir avec une autre femme, & dans la seule vue d'éviter cette race d'hommes, cela n'est pas un si grand sujet de reproche! Je vous le répète, ayez la bonté de peser cette idée; & si vous pouvez vous mettre au-dessus du scrupule qui me regarde, de grâce, mettez-vous-y. C'est tout ce que j'avois à dire présentement sur cet article. Je passe à quelques autres endroits de vos lettres.

Le temps viendra, j'espère, où se serai capable de lire vos touchantes narrations, sans cette impatience & cette amertume qui m'échauffent le sang, & qui se communiqueroient à ma plume, si je m'attachois à toutes les circonstances que vous m'écrivez. Je crains de vous donner le moindre conseil, ou de vous dire ce que je ferois à votre place, si vous continuez de refuser mes offres. Quelle feroit mon affliction, s'il vous en arrivoit quelque mal! je ne me le pardonnerois jamais. Cette considération a beaucoup augmenté l'embarras où j'étois pour vous écrire, à présent que vous touchez à la décision de votre sort, & vous voyant rejeter la seule voie

qu'il y ait.... Mais j'ai dit que je ne vous en parlerois plus. Cependant encore un mot, dont vous me gronderez autant qu'il vous plaira : s'il vous arrive quelque malheur, j'en ferai toute ma vie un reproche à ma mère. Oui, je l'en accuſerai, — & peut-être vous-même, ſi vous n'acceptez pas mon offre.

Voici le ſeul conſeil que j'aie à vous donner dans votre ſituation & dans vos vues : ſi vous partez avec M. Lovelace, prenez la première occaſion convenable pour vous marier. Et pourquoi héſiteriez-vous ? lorſque, dans quelque lieu que vous puiſſiez vous retirer, tout le monde ſaura bientôt que c'eſt par ſon ſecours & avec lui, que vous avez quitté la maiſon paternelle. Vous pouvez, à la vérité, le tenir éloigné pendant quelque temps, juſqu'à ce que les articles ſoient dreſſés, & que vous ſoyez ſatisfaite ſur les autres arrangemens que vous déſirez. Mais ces conſidérations mêmes doivent avoir moins de poids pour vous dans votre poſition, qu'elles n'en auroient pour une autre dans d'autres circonſtances ; d'abord, parce qu'avec tous les défauts qu'on voudra lui attribuer, perſonne ne lui reproche de manquer de généroſité ; enſuite, parce qu'à l'arrivée de M. Morden, que l'honneur oblige de vous

rendre juftice, & une juftice entière, en qualité d'exécuteur teftamentaire, vous ne fauriez manquer d'entrer en poffeffion de votre terre; parce que de fon côté, il jouit d'une fortune confidérable; parce que toute fa famille vous eftime, & fouhaite ardemment votre alliance; parce qu'il ne fait lui-même nulle difficulté de vous accepter fans aucune condition. Vous voyez comme il a toujours bravé vos parens: c'eft une faute que moi je trouve pardonnable, & qui même n'eft peut-être pas fans nobleffe. J'ofe avancer qu'il aimeroit mieux vous voir à lui fans un fchelling, que d'avoir obligation à ceux qu'il n'a pas plus de raifons d'aimer, qu'ils n'en ont eux-mêmes de lui vouloir du bien. Ne vous a-t-on pas dit que fes propres parens ne peuvent foumettre cet efprit fier à leur devoir la moindre faveur ?

Toutes ces raifons me perfuadent que vous devez infifter moins fur les articles préliminaires. Ainfi, c'eft mon opinion abfolue que fi vous partez avec lui, la cérémonie ne doit pas être différée: & en ce cas, c'eft lui que vous devez laiffer juge du temps auquel il pourra vous quitter avec sûreté. *Remarquez bien cela.*

Faites là-deffus les plus férieufes réflexions. Vous devez dire adieu aux déli-

catesses, du moment que vous aurez quitté la maison de votre père. Je n'ignore pas le jugement sévère, mais juste, que vous portez de ces créatures inexcusables, qui n'écoutant que leur passion, sans aucun égard pour la décence, sautent pour ainsi dire, de la fenêtre de leur père dans la couche d'un mari. Mais on ne vous soupçonnera jamais de ces ardeurs emportées. Je répète, qu'avec un homme du caractère de Lovelace, votre réputation demande qu'après avoir consenti à vous mettre en son pouvoir, il n'y ait pas de délai pour la célébration. Je suis sûre qu'écrivant à vous, je n'ai pas besoin de donner plus de force à ce conseil.

Vous voulez excuser ma mère! mais la chaleur de mon amitié ne me dispose guère à goûter vos raisons. On ne doit pas blâmer les autres, dites-vous, de ne pas faire pour nous ce qu'ils sont parfaitement libres d'accorder ou de refuser. Cette maxime dans l'amitié, admet bien des distinctions. Si la chose qu'on demande étoit d'une plus grande, ou même d'une égale conséquence, pour la personne de qui elle dépend, & qu'il s'agît, par exemple, s'il faut employer ici l'expression proverbiale, *pour ôter une épine du pied de son ami, de se l'enfoncer dans le sien*, cela demanderoit des ré-

flexions. Il me ſemble même qu'il y auroit un air dégoïſme, à demander de ſon ami une faveur qui l'expoſeroit aux mêmes mouvemens qu'on veut éviter. Ce ſeroit l'autoriſer par notre propre exemple, & avec beaucoup plus de raiſon, à nous payer d'un refus, & à mépriſer une amitié qui n'en auroit que le nom. Mais ſi ſans avoir à craindre qu'un léger inconvénient pour nous-mêmes, nous pouvions délivrer notre ami d'un grand danger, le refus que nous ferions nous rendroit indignes de la qualité d'ami. Je n'en admettrois pas un de cette nature, pas même à la ſuperficie de mon cœur.

Je ſuis bien sûre que c'eſt-là votre façon de penſer en amitié, comme c'eſt la mienne; car c'eſt à vous-même que je dois cette diſtinction, dans certaines circonſtances où vous devez vous ſouvenir qu'elle m'a ſauvé d'un fort grand embarras. Mais votre caractère a toujours été de trouver des excuſes pour les autres, dans des cas où vous n'en admettriez aucune pour vous-même.

Je dois vous avouer que ſi ces excuſes pour l'indifférence ou pour le refus d'un ami, venoient d'une autre femme que vous, dans un cas ſi important pour elle-même, & qui l'eſt ſi peu, en comparai-

fon, pour ceux dont elle déſireroit la protection, moi, qui m'efforce, comme vous l'avez ſouvent obſervé, de remonter toujours des effets à la cauſe, je pencherois à la ſoupçonner d'une inclination ſecrète & déſavouée, qui balançant, ſurmontant même tous les inconvéniens dans ſon cœur, la rendroit plus indifférente qu'elle ne veut le paroître, au ſuccès de ce qu'elle demande.

M'entendez-vous, ma chère ? Tant mieux encore pour moi, ſi vous ne m'entendez pas; car je crains que cette réflexion jetée au haſard, ne m'attire de vous une réprimande que vous m'avez déjà faite dans un autre cas: " c'eſt ne pouvoir „ s'empêcher, m'avez-vous dit, de faire „ montre de pénétration, quoiqu'aux dé„ pens de cette tendreſſe qui eſt un devoir „ de l'amitié & de la charité. „

Que ſert, m'allez-vous dire, de reconnoître ſes fautes, ſi l'on ne s'en corrige pas ? d'accord, ma chère; mais ne ſavez-vous pas que j'ai toujours été une impertinente créature, & que j'ai toujours eu beſoin de beaucoup d'indulgence ? Je ſais auſſi que ma chère Clariſſe en a toujours eu pour moi, & c'eſt là-deſſus que je me repoſe aujourd'hui. Elle n'ignore pas juſqu'où va mon affection pour elle. Je vous

aime, ma chère, en vérité plus que moi-même, s'il eſt poſſible, croyez-en cette expreſſion, ma chère, & par conſéquent, jugez combien je ſuis touchée d'une ſituation auſſi cruelle, auſſi critique que la vôtre. C'eſt la force de ce ſentiment qui me fait tourner ma cenſure juſques ſur vous, c'eſt-à-dire, ſur ce caractère philoſophique de réſerve & de modération que vous avez dans vos propres intérêts, & qui vous abandonne dans la cauſe d'autrui; qualité qui vous a toujours, vous le ſavez, fait admirer.

Mes vœux, mes prières continuelles, ſeront employés à demander au ciel que vous puiſſiez ſortir de ces épreuves, ſans aucune tache pour cette belle réputation, qui a éte juſqu'à préſent auſſi pure que votre cœur: ardentes prières vingt fois répétées & par où finit votre éternelle amie.

ANNE HOWE.

P. S. Je me ſuis preſſée d'écrire, & je ne me hâte pas moins de faire partir Robert, afin que dans une ſituation ſi critique, vous ayez le temps de conſidérer ce que je vous marque, ſur deux points qui me paroiſſent les plus importans. Je veux vous les remettre ſous les yeux en deux mots.

« Si vous ne devez pas vous déterminer

„ plutôt à partir avec une perſonne de „ votre ſexe, avec votre Anne Howe, qu'a- „ vec une perſonne de l'autre, avec M. „ Lovelace ? „

Suppoſé que vous partiez avec lui :

“ Si vous ne devez pas vous marier le „ plutôt qu'il vous ſera poſſible ? „

LETTRE XXV.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Samedi, après-midi, avant la réception de la lettre précédente.

LA réponſe ne s'eſt pas fait attendre. C'eſt une lettre d'extâſes, ſi je puis lui donner ce nom.

“ Il promet une ſoumiſſion entière à „ mes volontés. Il approuve tout ce que „ je propoſe, ſurtout le choix d'un loge- „ ment particulier. C'eſt un expédient qui „ lui paroît heureux, pour prévenir la „ cenſure des curieux & des eſprits légers „ qui jugent ſans réflexion. Cependant, il „ eſt perſuadé que, traitée comme je le „ ſuis, je pourrois me mettre ſous la pro- „ tection de l'une de ſes deux tantes, ſans

„ avoir rien à craindre pour ma réputa-
„ tion. Mais tout ce que je désire, tout ce
„ que j'ordonne est une loi suprême, &
„ le meilleur parti sans doute pour la sû-
„ reté de ma réputation présente & future,
„ dont il se flatte que sa conduite prou-
„ vera, qu'après moi il n'est personne qui
„ en prenne plus de soin. Il m'assure seu-
„ lement que le désir de toute sa famille
„ est de tirer avantage des persécutions
„ que j'essuie, pour me faire leur cour,
„ & pour s'acquérir des droits sur mon
„ cœur par les services les plus tendres &
„ les plus empressés : heureux, s'ils peu-
„ vent contribuer par quelque moyen au
„ bonheur de ma vie !

“ Il écrira dès cette après-midi à son
„ oncle & à ses deux tantes, qu'il a main-
„ tenant la perspective de se voir le plus
„ fortuné de tous les hommes, s'il ne
„ ruine pas cet espoir par sa faute ; puisque
„ la seule personne qui puisse faire son bon-
„ heur sur la terre, sera bientôt hors du
„ danger d'être la femme d'un autre, &
„ qu'elle ne pourra lui rien prescrire qu'il
„ ne se reconnoisse dans l'obligation d'exé-
„ cuter.

“ Il commence à se flater, depuis que
„ j'ai confirmé ma résolution par ma der-
„ nière lettre, qu'il n'a plus à craindre de

„ ma part aucun changement de résolution,
„ à moins que mes parens ne changent de
„ conduite avec moi, ce qu'il est sûr qu'ils
„ ne feront jamais. (*) C'est à présent que
„ toute sa famille, qui partage ses intérêts
„ avec tant de zèle & de tendresse, com-
„ mence à se glorifier de l'heureuse pers-
„ pective qu'il a devant les yeux.

Voyez avec quel art il s'efforce de m'attacher à ma résolution !

“ A l'égard de la fortune, il me supplie
„ d'être sans inquiétude. Son bien suffit
„ pour nous deux. Il jouit de deux mille
„ guinées de rente effectives, & qui valent
„ bien d'autres terres estimées un tiers
„ davantage, & qui n'ont jamais été gré-
„ vées de la moindre charge; qu'il ne doit
„ absolument rien ni en arrêtés ni en bil-
„ lets; grâces peut-être à son orgueil plus
„ qu'à sa vertu. (¶) Son oncle est résolu d'y
„ ajouter mille autres guinées le jour de
„ son mariage, & il peut dire que c'est
„ moins de sa part une générosité qu'une
„ justice, parce qu'il doit regarder ce don

(*) [¶] Il en doit être bien sûr, d'après l'art qu'il a eu de les jouer par son agent corrompu, & de les faire conspirer tous ensemble pour ses vues ignorées d'eux, comme on l'a vu dans ses lettres précédentes. [ß]

comme

„ comme l'équivalent d'un bien dont „ Milord s'étoit mis en possession, quoique „ Mde. Lovelace sa mère y eût un droit „ égal. (§) Il doit encore lui donner le „ choix d'un de ses châteaux dans le Comté „ de Hertford, ou dans celui de Lancastre, „ à son choix, ou à celui de sa femme, surtout si c'est moi qu'il épouse. Il dépendra „ de moi, si je le désire, de m'assurer de „ tous ces articles, avant que de prendre „ avec lui d'autres engagemens.

“ Il me dit que le soin de l'habillement „ doit être le moindre de mes embarras; „ que ses tantes & ses cousines s'empresseront de me fournir toutes les commodités de cette nature; comme il se fera „ lui-même le plaisir le plus sensible & le „ plus grand honneur de m'offrir toutes „ les autres, si je veux lui faire cette faveur.

“ Que pour le succès d'une parfaite „ réconciliation avec mes parens, il sera „ gouverné dans toutes ses actions par mes „ propres désirs; & qu'il sait à quel point „ j'ai cette réconciliation à cœur.

“ Il appréhende que le temps ne lui „ permette pas de me procurer, comme il „ se l'étoit proposé, la compagnie de Miss „ Charlotte Montaigu à St. Albans; parce „ qu'il apprend qu'un rhume violent & un „ grand mal de gorge l'obligent de garder

„ sa chambre. Mais aussitôt qu'elle sera
„ rétablie, son premier empressement la
„ conduira dans ma retraite avec sa sœur.
„ Elles m'introduiront toutes deux chez
„ leurs tantes, ou leurs tantes chez moi,
„ selon que je paroîtrai le désirer. Elles
„ m'accompagneront à la ville, si j'ai du
„ goût pour ce voyage; & pendant tout
„ le temps qu'il me plaira d'y demeurer,
„ elles ne s'éloigneront pas un moment
„ de moi.

“ Milord M.... ne manquera pas de
„ prendre mon temps & mes ordres pour
„ me rendre aussi sa visite, publique ou
„ secrète, suivant mon inclination. Pour
„ lui, lorsqu'il me verra dans un lieu sûr,
„ soit à l'ombre de sa famille, soit dans la
„ solitude que je préfère, il se fera la vio-
„ lence de me quitter, pour ne me revoir
„ qu'avec ma permission. En apprenant
„ l'indisposition de sa cousine Charlotte,
„ il avoit pensé, dit-il, à faire remplir sa
„ place par Miss Patty sa sœur; mais c'est
„ une fille *timide* & sans courage, qui ne
„ feroit qu'augmenter notre embarras. ”

Ainsi, ma chère, l'entreprise, comme vous voyez, demande de la hardiesse & du courage. Oui, oui, elle en demande. Hélas! que vais-je entreprendre!

Il est clair qu'il paroît persuadé lui-même

qu'il me feroit néceffaire d'être accompagnée de quelque perfonne de mon fexe. N'auroit-il pas pu me propofer, du moins, une des femmes de fes tantes? Que le Ciel ait pitié de moi! que vais-je entreprendre!



Après tout, quoique je me fois avancée fi loin, je ne vois pas qu'il foit trop tard encore pour revenir fur mes pas, fi je recule, il faut m'attendre à une mortelle querelle. Mais qu'en arrivera-t-il? Si j'entrevoyois feulement quelque moyen d'échapper à Solmes, une rupture avec Lovelace, qui m'ouvriroit le chemin au célibat, feroit le plus cher de mes défirs; & je déficrois alors tout fon fexe, car je vois qu'il ne caufe au nôtre que trouble & chagrins: & lorfqu'on eft une fois engagée, on eft obligé de marcher avec des pieds trop tendres fur des épines, & des épines les plus aiguës, jufqu'à la fin d'une pénible route.

Mon embarras augmente à chaque moment; plus j'y penfe, moins je vois de jour à m'en délivrer. Mes incertitudes fe fortifient à mefure que le temps s'écoule, & que l'heure fatale approche.

Mais je veux defcendre & faire un tour de promenade au jardin. Je porterai cette lettre au dépôt, avec toutes les fiennes,

à la réſerve des deux dernières, que je mettrai ſous ma première enveloppe, ſi je ſuis aſſez heureuſe pour trouver le moment de vous en écrire une autre, dans l'intervalle, ma chère amie.... mais quel objet propoſerai-je à vos prières ? Adieu donc. Qu'il me ſoit permis ſeulement de vous dire..... Adieu.

LETTRE XXVI.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

En réponſe à la Lettre XXIV ci-deſſus.

Dimanche, 9 Avril, au matin.

NE vous imaginez pas, très-chère amie, que votre réflexion d'hier, quoique le trait le plus ſévère que j'aie jamais éprouvé de, je dois dire, votre impartiale affection, m'ait inſpiré le moindre reſſentiment contre vous. Ce ſeroit m'expoſer au plus fâcheux inconvénient de la condition des rois, c'eſt-à-dire, perdre le moyen d'être avertie de mes fautes & de pouvoir m'en corriger ; & renoncer par conſéquent au plus précieux fruit de la plus ardente & la plus ſincère amitié. Avec quel noble &

brillant éclat le feu ſacré de l'amitié doit-il brûler dans votre ſein, vous à qui il inſpire de reprocher à une infortunée d'avoir moins de chaleur dans ſa propre cauſe que vous n'en avez vous-même, parce qu'elle s'efforce de ſe détacher aſſez d'elle-même, pour laiſſer aux autres la libre option qu'ils ont droit de faire à leur gré pour lui prêter ou lui refuſer leurs ſecours? Dois-je, ma chère, vous blâmer de cette ardeur? Ne dois-je pas plutôt l'admirer?

Cependant, de peur que vous ne vous confirmiez dans un ſoupçon, qui, tout en prenant ſa ſource dans votre amitié, me rendroit inexcuſable, s'il avoit quelque fondement; je me dois à moi-même la juſtice de vous déclarer, que je ne connois pas mon propre cœur, s'il recèle cette *inclination ſecrète ou déſavouée, que vous attribueriez à toute autre femme que moi.* Et je ſuis également éloignée *d'être ſi indifférente* ſur le ſuccès de l'eſpérance que j'ai eue du côté de votre mère. Mais je crois devoir l'excuſer, ne fût-ce que ſur cette ſeule raiſon, qu'étant d'un autre âge que le mien & mère de ma plus chère amie, je ne puis attendre d'elle les mêmes ſentimens d'amitié que de ſa fille. Ceux que je lui dois ſont le reſpect & la vénération, qu'il eſt difficile d'accorder avec cette douce fami-

liarité qui eſt un des plus indiſpenſables & des plus ſacrés liens dont votre cœur & le mien ſoient unis. Ce que je pourrois attendre de ma chère Anne Howe, je ne dois pas me le promettre de ſa mère : en effet; ne ſeroit-il pas bien étrange qu'une femme de ſon âge & de ſon expérience fût expoſée à quelque reproche pour n'avoir pas renoncé à ſon propre jugement, dans une occaſion où elle n'auroit pu le faire, ſans offenſer une famille avec laquelle elle a toujours bien vécu, & ſe déclarer pour l'enfant, ſans bleſſer les droits des parens, ſurtout lorſqu'elle eſt mère, elle-même, d'une fille (permettez-moi de le dire) dont elle redoute, plus qu'elle ne le devroit, le vif & charmant caractère ? Crainte maternelle, à la vérité, qui lui fait plus appréhender de votre jeuneſſe, qu'elle n'eſpère de votre prudence, qu'elle fait néanmoins, avec tout le monde, être fort au-deſſus de votre âge.

(¶) Et permettez-moi d'ajouter que, malgré tout ce que votre généroſité & l'ardeur de votre affection peuvent vous ſuggérer ſur cet article en faveur d'une amie infortunée, ou contre ceux qui pourroient me refuſer leur protection dans les circonſtances extraordinaires où je ſuis, j'éprouve du plaiſir à me ſentir capable de

vaincre le penchant que j'aurois à attendre plus qu'il ne m'est dû de la bonté de mes parens, quelle que puisse être l'issue de ma position. Je serois extrêmement mortifiée, si par un excès de présomption & d'amour-propre je méritois le reproche d'avoir entretenu dans mon cœur une espérance déraisonnable, ou pu souhaiter, suivant le proverbe que vous citez, de m'ôter une épine du pied, pour l'enfoncer dans le pied de mon ami; & je serois bien mécontente de moi-même, si oubliant ce que m'a enseigné ma bonne madame Norton, que la meilleure école est celle de l'adversité, je ne recueillois d'autres fruits des leçons forcées qu'elle me donne, qu'un esprit moins résigné & plus porté à l'impatience, si je ne jugeois du mérite des autres que sur la mesure de leurs bontés pour moi, & cela aux dépens même de leur bien-être ou de leur tranquillité. Ne seroit-ce pas en effet tomber dans l'orgueil de me croire la seule juste & raisonnable, en accusant perpétuellement d'injustice ou de folie, ceux qui n'agiroient pas comme moi; en un mot, faire de ma cause, la cause de Dieu, dans le sens du pitoyable argument que M. Solmes employoit avec moi?

Combien de fois, ma chère, avons-nous uni nos efforts pour découvrir & blâmer

dans les autres cet eſprit de partialité ? mais je ſais que vous ne vous contentez pas toujours de dire ſur une choſe tout ce qu'on peut dire ſans ſortir des bornes exactes de la juſtice, & que pour montrer l'étendue de votre pénétration, qui ſait approfondir tous les ſujets, vous vous plaiſez à dire ou écrire tout ce qu'on peut imaginer dans chaque cas particulier, & peut-être ce penchant vient-il du déſir que vous avez (pardon, ma chère,) de paroître poſſéder une ſagacité qui va au-devant des événemens. Mais qui pourroit ſouhaiter de tarir un torrent rafraîchiſſant par la ſeule raiſon qu'en ſe débordant, il peut nous cauſer quelquefois de légers inconvéniens; & qui ne fera pas grâce à la charmante vivacité d'un eſprit, qui pour une petite peine qu'il peut cauſer à une trop grande ſenſibilité, lui procure en revanche cent plaiſirs délicieux, & qui en ſont même l'effet naturel ? (¶)

Mais je paſſe aux deux points de votre lettre qui me paroiſſent auſſi importans qu'à vous.

Vous établiſſez ainſi la queſtion, « ſi je » ne dois pas me déterminer plutôt à partir » avec une perſonne de mon ſexe, avec » ma chère Anne Howe, qu'avec une per- » ſonne de l'autre, avec Lovelace ? »

Et ſuppoſé que je parte avec lui :

“ Si je ne dois pas me marier le plutôt „ qu’il me ſera poſſible ? ”

Vous ſavez, ma chère, les raiſons qui m’ont fait rejeter vos offres, & qui me font même déſirer très-ardemment que vous ne paroiſſiez point dans une entrepriſe, à laquelle je n’ai pu penſer que dans la contrainte d’une néceſſité cruelle, & pour laquelle vous n’auriez pas la même excuſe. A ce compte, votre mère auroit eu raiſon de s’allarmer de notre correſpondance, dans l’incertitude des événemens auxquels elle pouvoit l’expoſer elle & ſa fille. Si j’ai peine à concilier avec mon devoir, la penſée de me dérober par la fuite à la rigueur de mes parens ; qu’allégueriez-vous pour votre défenſe, en abandonnant une mère pleine de bonté ? ſoupçonneroit-elle que l’ardeur de votre amitié pourroit vous conduire à quelque petite indiſcrétion ? & ce ſoupçon vous offenſeroit-il ? Voudriez-vous, pour l’en punir, faire voir, à elle & à tout le monde, que vous pouvez vous précipiter volontairement dans le plus grand écart dont notre ſexe puiſſe être coupable ?

Et je vous le demande, ma chère, eſt-il digne de votre générosité, de haſarder une fauſſe démarche, parce qu’il y a beau-

coup d'apparence que votre mère se croiroit trop heureuse de vous revoir?

Je vous assure que si je peux être forcée moi-même à cette fatale démarche, j'aimerois mieux m'exposer à toutes sortes de risques, que de souffrir que vous m'accompagniez dans ma fuite. Vous imaginez-vous qu'il soit à désirer pour moi de doubler ou tripler ma faute aux yeux du public; de ce public, qui, de quelque innocence que je me flatte, ne me croira jamais justifiée par les cruels traitemens que j'essuie, parce qu'il ne les connoît pas tous?

Mais, très-chère, très-tendre amie, apprenez que ni vous, ni moi, nous ne nous engagerons point dans une pareille démarche. Le tour que vous donnez à vos deux questions me fait voir clairement que votre avis est, que je ne dois point la risquer. Il me paroît certain que c'est le sens dans lequel vous désirez que je les prenne; & je vous rends grâces de m'avoir ainsi convaincue avec autant de force que de politesse.

C'est une sorte de satisfaction pour moi, en considérant les choses dans ce jour, d'avoir commencé à chanceler avant l'arrivée de votre dernière lettre. Hé bien, je vous déclare qu'elle me détermine abso-

lument à ne pas partir, ou du moins, à ne pas partir demain.

Si vous-même, ma chère, vous jugez que le ſuccès des eſpérances que j'ai eues du côté de votre mère a pu m'être indifférent, ou, pour trancher le mot, que mes inclinations ne ſont pas innocentes, le monde me traitera ſans doute avec bien moins de ménagement: Ainſi lorſque vous me repréſentez que *toutes les délicateſſes doivent s'évanouir* du moment que j'aurai quitté la maiſon de mon père; lorſque vous me faites entendre qu'il faudra laiſſer juger à M. Lovelace quand il pourra me quitter avec ſûreté, c'eſt-à-dire, lui laiſſer le choix de me quitter ou de ne me quitter pas; quelle eſt celle qui pourroit paſſer par-deſſus ces réflexions; qui pourroit s'expoſer à ces périls, tant que la déciſion de la queſtion dépendroit d'elle-même?

Tandis que je n'ai conſidéré ma fuite que comme un moyen de me dérober à M. Solmes, que je me ſuis remplie de l'idée que ma réputation avoit déjà ſouffert de mon empriſonnement, & que j'aurois toujours le choix, ou d'épouſer M. Lovelace, ou de renoncer tout-à-fait à lui, quelque hardieſſe que je trouvaſſe dans cette démarche, je me ſuis figuré que, traitée comme je le ſuis, elle pouvoit être

excuſée, ſi non aux yeux du monde, du moins à mes propres yeux; & ſe voir abſoudre par ſon propre cœur, c'eſt un bonheur à préférer à l'opinion du monde entier. Mais après avoir condamné l'ardeur indécente de quelques femmes, qui, dans la même heure, fuient de leur chambre, & vont ſe préſenter à l'autel qui doit être témoin de leur témérité; après avoir ſtipulé avec Lovelace, non-ſeulement un délai, mais la liberté de recevoir ſa main ou de la refuſer; après avoir exigé de lui qu'il me quittera auſſitôt que je ſerai dans un lieu de ſûreté (ce dont vous obſervez néanmoins qu'il doit être le juge;) après lui avoir impoſé toutes ces loix, & reçu l'engagement de la ſoumiſſion, loix qu'il ne ſeroit plus temps de changer quand je le ſouhaiterois, me marier auſſitôt que je ſerai entre ſes mains! vous voyez, ma chère, qu'il ne me reſte pas d'autre réſolution à prendre que celle de ne pas partir avec lui.

Mais comment l'appaiſer, après cette rétractation? comment? en faiſant valoir le privilège de mon ſexe. Avant le mariage, je ne lui connois aucun droit de s'offenſer. D'ailleurs, ne me ſuis-je pas réſervé le pouvoir de rétrograder, ſi je le juge à propos? Que ſerviroit la liberté du choix

choix, comme je l'ai obſervé à l'occaſion de votre mère, ſi ceux qu'on refuſe ou qu'on exclut avoient droit de s'en plaindre? Ceux à qui l'ancienne loi donne le droit d'abſoudre ou de confirmer l'engagement d'un enfant, ſeroient bien éloignés de ratifier le mien, quelque ſolemnel qu'il pût être. (*)

Mais c'étoit plutôt un arrangement conditionnel qu'une promeſſe poſitive. Et en ſuppoſant même la promeſſe la plus formelle, & que je ne me fuſſe pas réſervé la liberté de la révoquer, devoit-elle exclure des réflexions plus juſtes & plus

---

(*) [¶] Voyez les *Nombres* XXX. On y trouve la diſtinction des promeſſes qui lient & de celles qui ne lient pas. La promeſſe d'un homme ou d'une veuve eſt déclarée indiſpenſable, parce qu'ils ſont indépendans & libres. Mais les engagemens d'une fille qui a ſon père, & d'une femme qui a ſon mari, ſi le père ou le mari les déſapprouvent, ſont ſans force & nuls. Ces notions doivent être connues, ſurtout des jeunes Demoiſelles dont les prétendus amans s'efforcent de les lier par des promeſſes indiſcrètes; & en appellent enſuite à leur conſcience & à leur honneur, ſur l'obligation de les accomplir: voici le texte, même pour les deux cas.

Verſ. 3. Si une femme fait un vœu au Seigneur, & ſe lie par une promeſſe écrite, tandis qu'elle eſt jeune & dans la maiſon de ſon père.

approfondies ? Si cela étoit, il ne convenoit donc pas de la donner ; & alors combien il feroit peu généreux d'en exiger l'accompliffement ! & ce feroit un crime de la remplir. Eft-il fur la terre un homme raifonnable, qui doive trouver mauvais qu'une femme, qu'il fe propofe d'appeler fon époufe, refufe de tenir fa promeffe, lorfqu'après la plus mûre délibération, elle eft convaincue qu'elle s'eft engagée témérairement ?

Je fuis donc réfolue de foutenir l'épreuve de mercredi prochain, ou peut-être de mardi au foir, dois-je plutôt dire, fi mon

---

4. Et fi fon père approuve fon vœu & la promeffe dont elle a lié fon ame, & que fon père lui donne fon confentement, alors tous les vœux tiendront, ainfi que toute promeffe à laquelle elle fe fera engagée.

5. Mais fi fon père la défapprouve le jour qu'il eft inftruit de fon vœu, aucun de fes vœux, ni de fes engagemens, dont elle aura lié fon ame, ne fubfiftera ; & le Seigneur lui pardonnera, parce que fon père l'a défavouée.

C'eft la même chofe pour l'époufe. Voyez *Verf.* 6, 7, 8, &c. Et voici la fanction folemnelle de ces décifions.

Verf. 16. Tels font les décrets que le Seigneur a commandés à Moïfe entre l'époufe & l'époux, entre le père & fa fille, qui eft dans fa jeuneffe & dans la maifon paternelle. [6]

père n'abandonne pas le deſſein de me faire lire & ſigner les articles devant lui. C'eſt-là, c'eſt-là, ma chère, la plus redoutable de toutes mes épreuves. Si je ſuis forcée de ſigner mardi au ſoir, alors, juſte ciel! tout ce qui m'épouvante, doit ſuivre le lendemain comme de ſoi-même. Si je puis obtenir par mes prières, peut-être par mes évanouiſſemens, (car après un ſi long banniſſement, la ſeule préſence de mon père me jettera dans une extrême agitation) que mes parens abandonnent leurs vues, ou qu'ils reculent le jour fatal, ſinon d'une ſemaine, au moins de deux ou trois jours, l'épreuve du mercredi en ſera plus légère. Ils m'accorderont sûrement quelque temps pour délibérer, pour raiſonner avec moi-même. La demande que j'en ferai ne pourra être priſe pour une *promeſſe*. Comme je n'ai fait nul effort pour m'échapper, ils n'ont aucune raiſon de me ſoupçonner de ce deſſein; ainſi j'aurai toujours le pouvoir de fuir, pour dernière reſſource. Mde. Norton doit m'accompagner dans l'aſſemblée; & dût-elle en être réprimandée, elle prendra auſſi ma défenſe, me voyant à l'extrémité. Peut-être ſera-t-elle ſecondée alors par ma tante Hervey. Qui ſait ſi ma mère ne ſe laiſſera pas attendrir? Je me jetterai aux

pieds de tous mes juges. J'embrasserai les genoux de chacun d'eux, l'un après l'autre, pour me faire quelque ami. Quelques-uns ont évité de me voir, dans la crainte de se laisser toucher par mes larmes. N'est-ce pas une raison d'espérer qu'ils ne seront pas tous insensibles ? Le conseil que mon frère a donné de me chasser de la maison, & de m'abandonner à mon mauvais sort, peut être renouvelé & être accepté. Mon malheur n'en sera pas plus grand du côté de la disgrace de mes parens ; & ce sera pour moi une grande consolation que ce ne soit pas par ma faute, si je les quitte pour chercher une autre protection, qui doit être alors celle de M. Morden, plutôt que celle de M. Lovelace.

En un mot, je trouve dans mon cœur des pressentimens moins terribles, lorsque j'attache ma vue sur ce parti, que lorsque je songe à l'autre, & dans un écart aussi violent & aussi forcé, le cœur & ses mouvemens, sont, on peut le dire, la conscience. C'est le plus sage de tous les hommes qui nous en assure. — (¶) " Attache-toi au conseil de ton propre cœur, car tu n'as point d'ami plus fidelle que lui. Souvent le cœur de l'homme lui en dit cent fois plus que les sept gardes de nuit, qui

veillent au haut d'une tour (§). [*]

Je vous demande grâce, ma chère, pour cet amas de raisonnemens mal digérés. Je m'arrête ici, & je vais faire sur-le-champ une lettre de révocation pour M. Lovelace. Il prendra la chose comme il voudra. C'est une nouvelle épreuve que je ne suis pas fâchée de faire de sa modération, & qui est d'ailleurs pour moi d'une importance infinie. Ne m'a-t-il pas promis une parfaite résignation, si je venois à changer de pensée?

CL. HARLOWE.

LETTRE XXVII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Dimanche, 9 Avril, au matin.

PERSONNE, à ce qu'il semble, ne se propose d'aller à l'église aujourd'hui. On sent peut-être qu'il n'y a point de bénédiction du ciel à espérer pour des vues si profanes, & j'ose dire si cruelles.

Ils se défient que je roule quelque dessein dans ma tête. Betty a visité mes armoi-

(*) Ecclesf. XXXVII. 13. 14.

ries. Je l'y ai trouvée, à mon retour du jardin, où j'ai porté ma lettre à Lovelace, car j'ai écrit, ma chère! elle a changé de couleur, & j'ai remarqué sa confusion de se voir surprise. Mais je me suis contentée de lui dire que je m'accoutumerois peu-à-peu à toutes sortes de traitemens; que si elle avoit des ordres, c'en étoit assez pour la justifier.

Elle m'a confessé, dans son embarras, qu'on avoit proposé de me retrancher mes promenades, & que le rapport qu'elle alloit faire, ne me seroit point désavantageux. Un de mes amis, dit-elle, a représenté en ma faveur qu'il n'étoit pas nécessaire de m'ôter le peu de liberté qui me reste, puisqu'en menaçant d'employer la violence pour m'enlever, si l'on me conduisoit chez mon oncle, M. Lovelace avoit fait assez voir que je ne pense point à fuir volontairement avec lui, & que si j'avois ce dessein, je n'aurois pas attendu si tard à faire des préparatifs, dont on auroit découvert infailliblement quelque trace. Mais on en conclut aussi qu'il ne faut pas douter que je ne prenne enfin le parti de me rendre; & si ce n'est pas votre intention, a ajouté cette hardie créature, votre conduite, Miss, me paroît étrange. Elle n'avoit qu'un moyen de la concilier: « vous êtes allée

„ si loin, m'a-t-elle dit, que votre embar-
„ ras est de revenir décemment sur vos
„ pas ; mais je m'imagine que merceredi,
„ en pleine assemblée, vous donnerez la
„ main à M Solmes ; & suivant le texte
„ du Docteur *Brand*, dans son sermon de
„ dimanche dernier, *la joie sera grande*
„ *alors dans le ciel.* „

Voici en substance ce que j'écris à M. Lovelace : " que des raisons de la plus
„ grande importance pour moi-même, &
„ dont il sera satisfait lorsqu'il les con-
„ noîtra, m'obligent de suspendre ma ré-
„ solution de quitter la maison paternelle ;
„ que j'ai quelque espérance de voir ter-
„ miner heureusement les choses, sans
„ recourir à une démarche qui ne peut
„ être justifiée que par la dernière néces-
„ sité ; mais qu'il doit compter sur ma
„ promesse de souffrir plutôt la mort,
„ que de consentir à me voir la femme de
„ M. Solmes. „

Ainsi, je me prépare à soutenir le choc de ses exclamations. Mais à quelque réponse que je doive m'attendre, je la redoute bien moins que les événemens dont je suis menacée mardi ou mercredi. Ce sont-là maintenant les craintes qui occupent toutes mes pensées, & qui me font déjà manquer le cœur.

Dimanche, à 4 heures après midi.

Ma lettre n'eſt pas encore enlevée! ſi malheureuſement il ne penſoit point à la prendre, ou à l'envoyer chercher, & que ne me voyant pas demain à l'heure où je dois paroître, il eût l'audace de venir ici, dans le doute de ce qui peut m'être arrivé, que deviendrois-je, grand Dieu! Ah! chère amie, pourquoi ai-je eu quelque choſe à démêler avec ce ſexe! moi qui menois une vie ſi heureuſe avant de connoître cet homme!

(¶) J'ai dîné dans le cabinet d'ifs: cette demande m'a été accordée à ma première réquiſition. Pour faire voir que je ne médite aucun projet, je ſuis rentrée dans la maiſon avec Betty, auſſitôt que j'ai eu dîné: j'ai cru qu'il n'étoit pas mal à propos de demander cette permiſſion, ſurtout le temps étant au beau. Qui ſait ce que peut amener mardi ou mercredi? (§)

Dimanche, à 7 heures du ſoir.

Je retrouve encore ma lettre! Il eſt peut-être encore occupé de ſes préparatifs pour demain. Mais il a des gens à ſes ordres. Se croit-il ſi sûr de moi, qu'après un projet formé, il n'ait plus à s'embarraſſer de rien juſqu'au moment de l'exécution? Il ſait comment je ſuis aſſiégée.

Il ignore ce qui peut ſurvenir. Je puis tomber malade, être veillée, renfermée plus ſoigneuſement que jamais. Notre correſpondance peut avoir été découverte. Il peut devenir néceſſaire de changer quelque choſe au plan. La violence peut avoir fait manquer entièrement mes vues. De nouveaux doutes peuvent m'arrêter. Enfin, je puis avoir trouvé quelque expédient plus commode. Sa négligence me cauſe un extrême étonnement! Cependant je ne reprendrai point ma lettre. S'il la reçoit avant l'heure marquée, elle m'épargnera la peine de lui déclarer perſonnellement que j'ai changé d'idée, & toutes les diſputes qu'il faudroit avoir avec lui ſur cet article. Dans quelque temps qu'il la prenne ou qu'il la reçoive, la date fera foi qu'il auroit pu l'avoir à temps; & ſi le peu de temps qui reſte l'expoſe à quelque inconvénient, j'en ſuis fâchée pour lui, mais ce ſera ſa faute.

Dimanche, à 9 heures.

Il paroit qu'on eſt réſolu de faire avertir Mde. Norton d'être ici mardi à l'heure du dîner, & qu'elle doit y demeurer une ſemaine entière avec moi.

Elle ſera chargée d'employer d'abord tous ſes ſoins pour me perſuader; & lorſque la violence aura tout conſommé, ſon

rôle sera de me consoler & de me réconcilier avec mon sort. " On s'attend, me
„ dit insolemment Betty, à des feintes, à
„ des évanouissemens, à des plaintes & des
„ cris *sans nombre*. Mais tout le monde y
„ sera préparé, & lorsque la scène sera fi-
„ nie, elle sera finie : je redeviendrai calme
„ & tranquille, quand j'aurai reconnu qu'il
„ n'y a plus de remède. „

Lundi, à 7 heures du matin.

O ma chère, la lettre y est encore, dans le même état où je l'ai laissée!

Est-il possible qu'il se croie si sûr de moi? Il se figure peut-être que je n'ose changer de résolution. Je voudrois ne l'avoir jamais connu! Je commence à voir cette téméraire démarche dans le même jour où tout le monde l'auroit vue, si je m'en étois rendue coupable. Mais quel parti prendre, s'il vient aujourd'hui à l'heure marquée? S'il vient sans avoir reçu la lettre, je suis obligée de le voir; sans quoi, il ne manquera pas de juger qu'il m'est arrivé quelque chose de funeste, & je suis sûre qu'il entrera aussitôt au château. Il n'est pas moins certain qu'il y sera insulté : & quelles seront les suites! D'ailleurs, je me suis presque engagée, si je changeois d'avis, à saisir la première occasion de le voir & de lui expliquer mes raisons. Je ne doute pas qu'elles

ne se mettent de fort mauvaise humeur... Mais il vaut mieux qu'il me quitte mécontent de moi, que de partir moi-même, mécontente de mon cœur & de mon imprudente démarche.

Cependant, quoiqu'il reste bien peu de temps, il peut envoyer encore & recevoir la lettre. Qui sait s'il n'a pas été retardé par quelque accident que j'ignore, & qui le rendra peut-être excusable? Après avoir trompé plus d'une fois ses espérances pour une simple entrevue, il est impossible qu'il n'eût pas eu du moins la curiosité de savoir s'il n'est rien arrivé, & si je suis ferme dans une occasion bien plus importante.— D'un autre côté, comme je lui ai confirmé témérairement ma résolution par une seconde lettre, je commence à craindre qu'elle ne lui ait ôté toute espèce de doute.

A 9 heures.

Ma cousine Hervey s'est approchée de moi, en me voyant revenir du jardin. Elle m'a glissé dans la main une lettre que je vous envoie.

Très-chère cousine,

« J'ai su d'une personne qui se prétend bien informée, que vous devez être mariée à M. Solmes mercredi matin. Peut-être ne m'a-t-elle fait cette confidence que pour me chagriner; car c'est l'insolente Betty

Barnes; les dispenses, dit-elle, sont obtenues, & m'ayant recommandé le secret, quoiqu'elle sût bien que je ne le garderois pas, elle m'a même assurée que c'est M. Brand qui doit faire la cérémonie. Le Docteur Lewin refuse, à ce que j'entends, de vous donner la bénédiction, si l'on ne peut obtenir votre consentement. Il a déclaré, & ils l'ont su, qu'il n'approuve point la manière dont on en use avec vous. Pour M. Brand, Betty ajoute que mon oncle Harlowe & les autres lui ont promis de faire sa fortune.

„ Vous saurez mieux que moi l'usage que vous devez faire de ces lumières; car je soupçonne Betty de me dire bien des choses sur lesquelles elle me recommande le silence, & dont elle s'attend bien que je vous informerai. (*) Miss Harlowe &

(*) [¶] Le lecteur attentif aux stratagêmes de M. Lovelace, supposera aisément, d'après cette confidence de Miss Hervey, qu'il avoit chargé son agent à double-face d'engager sa dulcinée Betty à jeter l'allarme dans l'esprit de Miss Hervey, dans l'espérance qu'elle ne manqueroit pas de la communiquer à sa chère cousine, ce qui ne manqua pas d'arriver, & cela dans la vue de la maintenir ferme dans la promesse du rendez-vous qu'elle lui avoit donné. [§]

cette fille se parlent sans cesse à l'oreille, & j'ai remarqué qu'aussitôt qu'elles ont fini, Betty vient à moi, & a toujours quelque chose à me dire sous le sceau du secret. Elle sait, comme tout le monde, combien je vous aime, & je suis bien aise que personne ne l'ignore. C'est un honneur pour moi d'aimer une chère cousine, qui a toujours fait la gloire de toute la famille.

„ Mais je puis vous assurer, d'après une autorité plus certaine que celle de Betty, (& je vous supplie de brûler ma lettre) qu'on doit faire une nouvelle recherche de vos papiers, de vos plumes & de votre encre ; parce qu'on sait que vous écrivez. On prétend avoir fait quelque découverte, par la trahison d'un des gens de M. Lovelace. Je ne sais pas de quoi il est question. Il faudroit que ce fût un homme bien vil, & d'un bien méchant caractère, pour s'être vanté des bontés qu'une femme a pour lui, & être capable de trahir ses secrets. M. Lovelace, j'ose le dire, est trop galant homme pour être soupçonné d'une si basse ingratitude.

„ Ils ont une idée qui leur vient, je crois, de cette fausse Betty : c'est que vous avez dessein de prendre quelque drogue pour vous rendre malade, & ils doivent chercher dans tous vos tiroirs, des

fioles, des poudres, & les choses de cette nature.

„ Si l'on ne trouve rien, vous ferez traitée plus doucement par votre papa, le jour que vous paroîtrez devant leur assemblée générale.

„ Cependant, malade ou non, hélas! ma chère cousine; c'est une chose inévitable; vous serez mariée. Mais votre mari doit retourner chez lui tous les soirs, jusqu'à ce que vous soyez réconciliée avec lui: ainsi la maladie ne sera pas un prétexte qui puisse vous sauver.

„ Ils sont persuadés qu'après votre mariage, vous serez une excellente femme. C'est ce que je ne serois pas, moi, si je n'avois pas du goût pour mon mari. M. Solmes leur répète sans cesse, comment il obtiendra — votre amour, à force de bijoux & de riches présens. Le vil flatteur! je souhaiterois le voir marié avec Betty Barnes, & qu'il prît la peine de la battre tous les jours. Après ce que je viens de vous dire, je vous conseille de mettre en lieu de sûreté tout ce que vous ne voulez pas laisser sous leurs yeux; brûlez cette lettre, je vous en conjure; & je vous en prie, très-chère cousine, ne prenez rien qui puisse nuire à votre santé; car cela ne vous serviroit à rien. D. H. „

A la première lecture de cette lettre, il s'en est fallu peu que je n'aie repris mon premier projet ; surtout voyant que ma lettre de révocation n'est point encore partie, & chagrinée de l'idée des disputes auxquelles mon refus va m'exposer avec lui : car je ne pourrai guères me dispenser de le voir un moment, ne fût-ce que par la crainte qu'il ne se porte à quelque violence, surtout étant en quelque sorte fondé à attendre cette entrevue. Mais le souvenir de votre phrase, *que toutes ces délicatesses ne sont plus de saison, dès que j'aurai quitté la maison de mon père*, joint aux motifs encore plus pressans du devoir & de ma réputation, m'ont déterminée encore une fois contre la téméraire démarche. Quand mes évanouissemens, qui ne pourroient jamais arriver plus à propos, ou quelque délire désiré ne viendroient pas à mon secours, il est bien difficile que je n'obtienne pas un mois, quinze jours, une semaine au moins ; & mes espérances de gagner quelque délai, augmentent depuis que je sais de ma cousine, que ce bon docteur Lewin refuse de se prêter à leur entreprise sans mon consentement, & qu'il juge qu'on me traite avec cruauté. Sans faire connoître de quoi je suis informée, je ferai valoir mes scru-

pules de conscience, & je demanderai le temps de consulter cet habile théologien. Avec la force que je donnerai à ma demande, il est certain qu'elle sera secondée par ma mère. Ma tante Hervey & Mde. Norton ne manqueront pas de venir à l'appui. Le délai suivra infailliblement, & il n'est guères possible que je ne trouve ensuite quelque moyen d'échapper au danger.

Mais s'ils sont déterminés à me faire violence! s'ils ne m'accordent aucun délai! si personne ne se laisse attendrir! s'il est résolu que la fatale formule sera lue sur ma main tremblante & forcée! alors.... hélas! que ferai-je alors? je ne puis que.... mais que puis-je? O ma chère! ce Solmes ne recevra jamais mes sermens. J'y suis résolue. Je ne prononcerai que *non*, *non*, aussi long-temps que j'aurai la force de parler. Qui osera donner le nom de mariage à cette horrible violence? Il est impossible qu'un père & une mère puissent autoriser de leur présence une si affreuse tyrannie exercée sur leur enfant. Mais si les miens se retirent, & s'ils abandonnent l'exécution à mon frère & à ma sœur, je n'ai point de miséricorde à espérer d'eux.

Voici quelques petits artifices auxquels j'ai recours; le ciel sait avec quelle répugnance.

Je leur ai donné une forte d'indice par un bout de plume que j'ai laiſſé paroître dans un lieu où ils trouveront une partie de mes proviſions cachées, que je veux bien leur abandonner.

J'ai laiſſé, comme par négligence, deux ou trois eſſais de ma propre écriture, dans un endroit où ils doivent être apperçus.

J'ai abandonné auſſi dix ou douze lignes d'une lettre que j'ai commencée pour vous, dans laquelle je vous exprime mon eſpérance, que malgré les apparences qui ſont contre moi, mes parens ſe relâcheront. Ils ſavent de votre mère, par mon oncle Antonin, que par quelque voie, je reçois de temps en temps une lettre de vous. Je déclare, dans le même fragment, ma ferme réſolution de renoncer à l'homme qui leur eſt ſi odieux, dès qu'ils m'auront délivrée des perſécutions de l'autre.

Près de ces eſſais, j'ai laiſſé la copie de ma lettre à Lady Drayton (*) qui contient divers argumens convenables à ma ſituation. Peut-être que les liſant ainſi par haſard, ils y trouveront quelque motif de faveur & d'indulgence pour moi.

J'ai mis en réſerve, comme vous pouvez le croire, aſſez d'encre & de plumes

(*) Voyez Vol. II. Lettre XXV.

pour mon usage; & j'en ai même une partie dans le grand cabinet de verdure, où je les ferai servir à mon amusement., pour me distraire, si je le puis, des idées noires & des craintes qui m'obsèdent de plus en plus, à mesure que je vois approcher ce mercredi, ce grand jour d'épreuve.

CL. HARLOWE.

LETTRE XXVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Dans le cabinet de verdure, à 11 heures.

IL n'a point encore ma lettre. Tandis que j'étois ici à méditer les moyens d'écarter mon officieuse geolière, pour me procurer le temps nécessaire à l'entrevue proposée, & que je croyois avoir imaginé un expédient sûr, ma tante est entrée soudain, & m'en a fourni un bien meilleur. Elle a vu ma petite table préparée pour mon diner solitaire; & elle m'a dit qu'elle espéroit que ce seroit le dernier jour que mes parens seroient privés de ma compagnie à table.

Vous pouvez juger, ma chère, que l'idée de voir arriver M. Lovelace, & la

crainte d'être découverte, avec les avis que j'avois reçus de ma couſine Dolly, m'ont jetée dans une grande & viſible émotion. Elle s'en eſt apperçue : pourquoi ces ſoupirs, pourquoi vois-je ſoulever ce ſein agité, m'a-t-elle dit, en mettant la main ſur mon cou ? Ah ! ma chère nièce, qui ſe ſeroit défié que tant de douceur naturelle réſiſtât ſi obſtinément à la perſuaſion ?

Je n'ai pu lui répondre. Elle a continué : " la commiſſion qui m'amène ſera fort mal reçue, je le prévois. Quelques diſcours qui nous ont été rapportés hier, & qui viennent de la bouche du plus déſeſpéré & du plus inſolent de tous les hommes, convainquent votre père & toute la famille que vous trouvez encore les moyens d'écrire au-dehors. M. Lovelace eſt informé de tout ce qui ſe paſſe ici, & à l'heure même, on appréhende de lui quelque grand malheur, que vous avez autant d'intérêt que perſonne à prévenir. Votre mère a des craintes qui vous regardent perſonnellement, & qu'elle veut croire encore mal fondées ; cependant elle ne ſauroit être tranquille, ſi vous ne lui laiſſez la liberté, tandis que vous êtes dans ce cabinet, de viſiter encore une fois vôtre chambre & vos tiroirs. On vous ſaura bon gré de me

livrer volontairement toutes vos clés. J'espère, ma nièce, que vous ne les disputerez pas. On s'est prêté d'autant plus facilement à votre désir de dîner ici, qu'on a voulu prendre ce moment pour la recherche. „

Je me suis crue fort heureuse d'y avoir été si bien préparée par la lettre de ma cousine. Cependant j'ai eu la petite ruse de marquer quelques scrupules, & d'y joindre des plaintes assez amères; après quoi non-seulement j'ai donné mes clés, mais j'ai vidé officieusement mes poches devant ma tante, & je l'ai invitée à mettre les doigts sous mon corset, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucuns papiers.

Elle a paru fort satisfaite de ma soumission, qu'elle me promettoit, m'a-t-elle dit, de représenter dans les termes les plus favorables, sans s'arrêter à ce que mon frère & ma sœur en pourroient dire. Elle étoit sûre que ma mère seroit charmée de l'occasion que je lui donnois, de répondre à quelques soupçons qu'on avoit fait naître contre moi.

Elle m'a déclaré alors qu'on avoit des méthodes sûres pour découvrir les secrets de M. Lovelace, & quelques-uns mêmes des miens, par l'insouciance avec laquelle il les communiquoit, & par la

vanité avec laquelle il faisoit gloire de ses desseins dans des cas particuliers, jusques devant ses domestiques. Tout profond qu'on se le figuroit, a-t-elle ajouté, mon frère l'étoit autant que lui, & réellement trop fort pour lui à ses propres armes, comme l'avenir le feroit connoître.

J'ignorois, lui ai-je répondu, ce qu'il y avoit de caché sous des termes si obscurs. J'avois cru jusqu'alors que les ruses dont elle faisoit honneur à l'un & à l'autre méritoient plus de mépris que d'applaudissement. (¶) Moi-même j'aurois pu employer aussi les artifices, mais que mon cœur dédaignoit, si j'avois écouté mon ressentiment, qui, j'osois le dire, étoit bien plus fondé, que les actions qui l'avoient occasionné. (¶) Ce que j'apprenois d'elle me faisoit voir évidemment que les soupçons qui me regardoient ne pouvoient venir que de cet esprit supérieur qu'on supposoit à mon frère; & sans doute aussi du témoignage qu'on se rendoit, que le traitement que j'ai essuyé m'autorise à donner lieu à ces soupçons: qu'il étoit fort malheureux pour moi de servir de jouet au bel esprit de mon frère: qu'il feroit bien plus honorable pour lui d'aspirer à montrer un bon cœur, qu'une tête à stratagêmes: que je souhaitois néanmoins qu'il se connût lui-même aussi par-

faitement que je croyois le connoître, qu'alors peut-être il auroit moins de présomption de ses talens, parce que j'étois persuadée qu'on en feroit bien moins de cas, s'ils n'étoient pas surpassés de beaucoup par sa méchanceté & son pouvoir de nuire.

J'étois irritée. Je n'ai pu retenir cette réflexion. Il la méritoit, si vous considérez qu'il est probablement la dupe de l'autre, par son propre espion. Mais des deux côtés, j'approuve si peu ces basses ressources, que si la persécution étoit un peu plus ménagée, je ne laisserois pas la perfidie de ce vil Joseph Leman sans punition.

Il étoit fâcheux, m'a dit ma tante, que j'eusse une si mauvaise idée de mon frère. C'etoit néanmoins un jeune homme qui avoit du savoir & des talens.

Assez de savoir, ai-je répondu, pour en faire parade devant nous autres femmes; mais pas assez de talens pour rendre son savoir utile à lui-même, ou aux autres.

Elle lui auroit souhaité, dans le fond, un peu plus de douceur & de bon-naturel: mais elle craignoit que je n'eusse aussi trop bonne opinion d'un autre, pour juger aussi avantageusement de mon frère, qu'une sœur y est obligée, depuis qu'il y avoit entr'eux une rivalité de mérite, qui étoit la cause mutuelle de leur haine.

De la rivalité, Madame, lui ai-je dit? j'ignore ce qu'on en doit croire: mais je souhaiterois qu'ils entendissent mieux tous deux ce qu'il convient d'être & de faire à des gentilshommes, & aux principes d'une belle éducation: l'un & l'autre ne feroient pas gloire de ce qui devroit les faire rougir de honte.

Ensuite changeant de sujet, il n'étoit pas impossible, ai-je repris, qu'on ne trouvât quelques-uns de mes papiers, une ou deux plumes, un peu d'encre, (art que je déteste! ou plutôt odieuse nécessité qui m'y contraint!) n'ayant pas la liberté de remonter pour les mettre à couvert: mais puisqu'on exigeoit de moi ce sacrifice, il falloit m'en consoler; & je l'ai assurée, que quelque temps qu'il leur plût d'employer à cette recherche, mon dessein étoit si peu de l'interrompre, que j'étois résolue d'attendre au jardin, dans le cabinet d'été, ou dans la salle des cèdres, ou vers ma basse-cour, ou près de la grande cascade, l'ordre de retourner à ma prison. J'ai ajouté avec la même ruse, que cette recherche ne se feroit apparemment qu'après le dîner des domestiques, parce que je ne doutois pas qu'on n'y employât Betty, qui connoissoit tous les recoins de mon appartement.

Elle espéroit, m'a dit ma tante, qu'on

ne trouveroit rien qui pût donner prife contre moi; car elle pouvoit m'affurer que le motif de cette recherche, furtout de la part de ma mère, étoit l'efpérance de fe procurer des lumières plus propres à me juftifier qu'à m'accufer, & d'engager mon père à me voir demain au foir ou mercredi matin, fans emportement: je devrois dire avec tendreffe, a-t-elle ajouté; car c'eft à quoi il eft réfolu, s'il ne reçoit pas de nouveau fujet d'offenfe.

Ah Madame! ai-je répondu, en fecouant la tête.

Pourquoi cet *ah Madame*, & ce gefte fi expreffif?

Je fouhaite, Madame, de n'avoir pas plutôt à craindre la continuation du mécontentement de mon père, qu'à efpérer le retour de fa tendreffe.

C'eft, ma chère, ce que vous ne favez pas. Les chofes peuvent prendre un tour.... Peut-être ne vont-elles pas auffi mal que vous le croyez.

Très-chère Madame! avez-vous quelque chofe de confolant à m'apprendre?

Enfin, il peut arriver, ma chère, que vous deveniez plus complaifante.

Pourquoi, Madame, me faire naître des efpérances? Au nom de Dieu, ne me faites pas penfer que ma tante Hervey foit cruelle

pour

pour une nièce qui l'aime & qui l'honore du fond du cœur.

Je pourrai peut-être, m'a-t-elle dit, vous en apprendre davantage, mais ſous le ſceau du plus grand ſecret, ſi la recherche tourne favorablemeut pour vous. Croyez-vous qu'on trouve quelque choſe à votre déſavantage ?

Je m'attends qu'on trouvera quelques papiers ; mais je me ſuis déjà réſignée a toutes les ſuites. Mon frère & ma ſœur feront là avec leurs charitables interprétations. — Je ſuis déſeſpérée, & peu m'importe ce qu'on trouvera.

J'eſpère, oui, j'eſpère, a-t-elle dit, qu'on ne trouvera rien qui puiſſe compromettre votre diſcrétion. Et alors.... mais je crains d'en trop dire....

Et elle m'a quittée d'un air myſtérieux, qui a augmenté mes incertitudes.

Mais ce qui m'occupe à préſent toute entière, c'eſt l'approche de cette entrevue ; je ne puis ſonger à autre choſe. Plût au Ciel qu'elle fût paſſée ! Se voir pour ſe quereller ! Mais qu'il prenne les réſolutions qu'il lui plaira, s'il n'eſt pas tout-à-fait calme & réſigné, je ne demeurerai pas un inſtant avec lui.

Ne remarquez-vous pas que pluſieurs de mes lignes ſont tortues, & qu'une partie

de mes caractéres portent les marques d'une main tremblante ? C'est ce qui arrive malgré moi, lorsque j'ai l'imagination plus remplie de cette entrevue que de mon sujet.

Mais après tout, pourquoi le voir ? le dois-je ? Comment me suis-je persuadée que je dois le voir ? Je voudrois que le temps me permît de recevoir là-dessus votre conseil. Mais vous êtes si lente à vous expliquer nettement ; je conçois néanmoins, comme vous le dites, que cette lenteur vient de la difficulté de ma situation.

J'aurois dû vous dire que dans le cours de cette conversation, j'ai supplié ma tante de faire l'office d'une amie, de hasarder un mot en ma faveur, sur le jour de l'épreuve qui s'approche, & de tâcher d'obtenir quelque temps pour mes réflexions, si je ne puis rien obtenir de plus !

Elle m'a répondu qu'après la cérémonie achevée, j'aurois tout le temps que je pourrois désirer pour m'accoutumer à mon sort : odieuse confirmation de l'avis que j'ai reçu de Miss Hervey. Cette réponse m'a fait perdre patience.

A son tour, elle m'a demandé en grâce de rappeler toutes mes forces, pour me présenter devant l'assemblée avec une sou-

miſſion tranquille & les ſentimens d'une parfaite réſignation. Le bonheur de toute la famille étoit entre mes mains ; & quelle joie n'auroit-elle pas de voir mon père, ma mère, mes oncles, mon frère, ma ſœur, m'embraſſer tous avec tranſport, me ſerrer tour-à-tour contre leurs cœurs, & ſe féliciter mutuellement du retour de la paix & du bonheur commun ? L'excès de ſa joie, a-t-elle dit, pourroit bien d'abord lui ôter le mouvement & la parole ; & ſa Dolly, cette chère fille, à qui ſon extrême attachement pour moi avoit attiré des reproches aſſez amers, ſe verroit rentrer auſſi dans les bonnes grâces de tout le monde.

Douterez-vous, ma chère amie, que cette épreuve ne ſoit la plus forte & la plus ſenſible que j'aie encore eſſuyée ?

Ma tante m'a fait cette peinture avec des couleurs ſi vives, & j'ai été ſurtout ſi touchée d'intérêt pour ma couſine Dolly, que malgré toute l'impatience où j'étois auparavant, je n'ai pu me défendre d'en être extrêmement émue. Cependant, je n'ai pu lui témoigner que par mes ſoupirs & par mes larmes, combien je déſirois cet heureux événement, s'il pouvoit arriver à des conditions qu'il me fût poſſible d'accepter.

Je vois venir Betty Barnes qui m'apporte mon dîner.



La Betty vient de me laisser libre. Je touche au moment de l'entrevue. Oh ! plaise au ciel qu'il ne vienne pas ! Ah ! puisse-t-il ne pas venir ! Mais dois-je ou ne dois-je pas le voir ? que fais-je, ma chère ? pourquoi vous interroger, sans qu'il y ait de possibilité de recevoir à temps votre réponse.

Betty, suivant l'idée que j'ai fait naître à ma tante, s'est vantée à moi qu'elle devoit être *employée* (c'est le terme dont elle s'est servi) après son dîner ; elle auroit beaucoup de regret, a-t-elle dit, qu'on découvrît quelque chose, mais on n'avoit en vue que mon bien, & avant mercredi au soir, il dépendroit de moi d'obtenir un pardon général. L'effrontée, pour s'empêcher de rire, s'est mis alors un coin de son tablier dans la bouche, & s'est hâtée de se retirer. A son retour pour desservir, comme je lui en ai donné l'ordre d'un ton colère, elle m'a fait des excuses ; mais..... mais..... (& l'insolente a recommencé à rire) elle ne pouvoit se retenir, m'a-t-elle dit, lorsqu'elle pensoit que je m'étois livrée moi-même, en demandant à dîner dans le cabinet de verdure, ce qui avoit fait naître

l'idée de me ſurprendre, & de viſiter les cachettes de ma chambre. Elle avoit fort bien jugé qu'il y avoit quelque deſſein formé, lorſqu'elle a vu mon frère conſentir ſi promptement à me faire porter mon dîner au jardin. Il falloit convenir que ſon jeune maître étoit une partie trop forte pour quiconque s'aviſoit de lutter avec lui. M. Lovelace lui-même, qui paſſoit pour avoir tant d'eſprit, n'étoit rien auprès de l'imagination vive & fertile de ſon jeune maître.

Ma tante accuſe M. Lovelace de ſe vanter de ſes deſſeins devant ſes domeſtiques. Peut-être a-t-il cette petiteſſe. Mais pour mon frère, il s'eſt toujours fait une gloire de paroître homme de talent & de ſavoir, aux yeux des nôtres. J'ai ſouvent penſé qu'on peut dire de l'orgueil & de la baſſeſſe, ce qu'un poëte dit de l'eſprit & de la folie: qu'ils s'allient enſemble, ou qu'ils ſe touchent de fort près.

Mais pourquoi m'arrêter à ces impertinentes folies d'autrui, dans le moment d'une ſi terrible criſe? Cependant, je voudrois, s'il étoit poſſible, oublier cette entrevue, qui eſt le plus proche de mes maux. Je crains que m'en étant trop occupée d'avance, & ſentant mes craintes augmenter à meſure que l'heure fatale

s'avance, je n'en aie l'efprit trop rempli, & que je ne fois moins propre à la foutenir. Et alors mon embarras lui donnera fur moi d'autant plus d'avantage, qu'il aura quelque apparence de raifon pour me reprocher de l'inconftance dans mes réfolutions.

Vous favez, ma chère, que le droit de faire un jufte reproche donne une forte de fupériorité; tandis que celui à qui il s'adreffe, fans qu'il l'ait mérité, eft découragé, déconcerté par l'embarras de fa confcience.

Je fais que cet efprit fier & hardi fe rendra, s'il le peut, & fon juge & le mien. Mais il ne fera pas le mien. Je prévois que notre converfation va être une querelle fanglante. Après tout, je m'en embarraffe peu. Il feroit bien étrange qu'après avoir eu la fermeté de réfifter à mon père & à mes oncles, je n'euffe pas la force de... mais, qu'entends-je ? Il eft à la porte du jardin...



Je me fuis trompée. Comme la crainte vous fait voir dans la plus vaine chimère l'objet qu'on redoute! Pourquoi donc la folle créature eft-elle fi tremblante ?

Je vais porter cette lettre au dépôt, de-là j'irai voir, pour la dernière fois, fi celle qu'il devroit avoir levée eft encore au lieu ordinaire. S'il la prife, je ne le

verrai point. Si je la trouve encore, je la reprendrai, pour le convaincre, en la lui montrant, qu'il n'a rien à me reprocher. Elle servira, si je puis m'exprimer ainsi, à rompre la glace, & m'épargnera bien des détours & d'inutiles raisonnemens, & je n'aurai plus qu'à tenir ferme sur ce qu'elle contient. L'entrevue doit être courte; car si j'allois être apperçue, ce seroit un nouveau prétexte pour le malheur dont je suis menacée après demain.

Je doute si j'aurai la liberté de vous écrire pendant le reste du jour. Suis-je sûre même de l'avoir, avant que d'être la proie de ce misérable Solmes ? Mais non, non; c'est ce qui n'arrivera jamais, tant qu'il me restera l'usage de mes sens.

Si votre messager ne trouve rien de moi au dépôt mercredi matin, vous pouvez conclure alors qu'il me sera impossible & de vous écrire, & de recevoir de vous les mêmes faveurs.

Dans cette malheureuse supposition, ayez pitié de moi, très-chère amie, priez pour moi, & conservez-moi, dans votre affection, ce rang qui fait la gloire de ma vie & mon unique consolation.

CL. HARLOWE.

Fin du Tome Trosième.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du Tome Troisième.

rité & ſa volonté de conduire ſa fille chez ſon oncle. Elle ſe repoſe ſur la protection de Mde. Howe, juſqu'à l'arrivée de ſon couſin Morden.

LETTRE XIV. Clariſſe à Miſs Howe. *Viſite de ſa tante Hervey, pour préparer ſon entrevue prochaine avec M. Solmes. Sa tante lui apprend quelles eſpérances on fonde ſur le conſentement qu'elle a donné à cette entrevue.*

XV. XVI. De la même. *Récit circonſtancié de ce qui s'eſt paſſé dans ſon entrevue avec Solmes, & des différens rôles qu'y ont joué, par occaſion, ſon oncle emporté, ſon brutal de frère, ſon implacable ſœur & ſa grave tante. Sa perſévérance & ſa perplexité. Tendreſſe de ſa couſine Dolly pour elle. Recherche de ſes papiers dans ſon cabinet. Ses plumes & ſon encre enlevés.*

XVII. De la même. *Extrait d'une lettre de Lovelace. Ses propoſitions, ſes promeſſes & ſes déclarations. Tout ſon déſir, quant à préſent, eſt de pouvoir échapper à Solmes d'un côté, & de l'autre, éviter la diſgrace d'être obligée de chercher un aſyle dans la famille d'un homme en inimitié avec la ſienne. Son émotion derrière la haie d'ifs en voyant ſon père paſſer dans le jardin. La peine dont l'a affectée ce qu'elle lui a entendu dire. Meſſage reſpectueux à ſa mère, qui lui répond avec dureté. Elle reprimande M. Lovelace de ſes menaces téméraires de l'enlever des mains de ſes parens. Elle juſtifie ſes parens de leur reſſentiment, & elle ſe condamne pour la foibleſſe qu'elle a eue d'engager une correſpondance avec lui.*

XVIII. Miſs Howe à Clariſſe. *Elle eſt affligée au*

de promesses. Il se flatte qu'en consentant de partir avec lui, elle consent à lui donner sa main, quoiqu'elle ne lui ait rien dit qui autorise pareille espérance. Dans sa réponse, elle lui dit qu'elle ne se croit pas essentiellement liée par sa promesse d'aller le trouver : qu'il reste beaucoup d'articles à arranger entr'elle & lui, quand elle quitteroit la maison de son père, avant qu'elle puisse lui donner quelque encouragement déclaré. Qu'il doit s'attendre qu'elle fera les derniers efforts pour obtenir sa réconciliation avec son père, & son approbation de toutes ses démarches futures. Tous ses parens doivent s'assembler le mercredi suivant. Elle doit être conduite devant eux. Comment on doit y procéder. Lovelace, dans sa réponse, demande pardon de lui avoir écrit avec tant d'assurance, & déclare son entière soumission à ses volontés.

LETTRE XXIII. Clarisse à Miss Howe. *Elle confirme son rendez-vous. Mais elle lui dit ce qu'il doit & ce qu'il ne doit pas attendre. Elle lui promet, dans le cas où elle viendroit à changer de dessein & à renoncer à l'idée de quitter la maison paternelle, de saisir la première occasion de le voir, & de l'informer de ses raisons. Réflexions sur ce qu'elle a fait. Ses vifs regrets de se voir ainsi poussée à l'extrémité.*

XXIV. Miss Howe à Clarisse. *Raisons qui doivent la déterminer à lui permettre de l'accompagner dans sa fuite. Plus de scrupules ni de délicatesses du moment qu'elle aura quitté la maison de son père. Conditions qu'exige l'amitié. Elle lui demande si elle n'aimeroit pas mieux partir avec une personne de son sexe,*

Fin de la Table du Tome Troisième.

Fin de la Table du Tome Troisième.

